This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07578899 6

James Lenox.

NKI
Dublin

OEUVRES

DE MADAME ET DE MADEMOISELLE

DESHOULIÈRES.

TOME PREMIER.

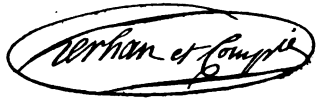
Cette édition stéréotype se vend à Paris,
Chez Antoine-Augustin RENOUARD, libraire,
rue Saint-André-des-Arcs, n°. 42.

Exemplaire interligné.

Grand papier vélin, imprimé en Fructidor an XI, sur 327 clichés, ou pages fixes de métal à caractères saillants, estampées à chaud par la chute d'une forte planche en creux.

La planche matrice en usage depuis un siècle n'étoit d'abord qu'une masse de terre argileuse, et en dernier lieu de plomb, creusée par l'enfoncement simultané d'un texte mobile en caractères d'imprimerie. Or, chacun de ces caractères n'étant que le produit d'une fonte dans sa matrice particulière frappée par un poinçon, il est évident que la forme du relief primitif, gravée sur acier avec une justesse extrême, passoit par trois empreintes intermédiaires avant d'être exprimée sur le cliché.

Notre procédé en matrices à caractère isolé n'admet qu'une seule empreinte préparatoire, qui n'altère jamais la pureté du poinçon original. Qu'on se figure des types mobiles de cuivre, séparément frappés EN CREUX par l'acier prototype; et les assembler ce sera obtenir une de nos matrices paginaires. On voit que ce stéréotypage, simple comme la typographie usuelle, n'en diffère que par le sens inverse de ses caractères, dont l'unique usage est d'estamper le relief de la page fixe, qui doit porter l'encre sur le papier.



El. Soph. Cheron pinx. Aug. S. Aubin fecit 1803.

OEUVRES

DE MADAME ET DE MADEMOISELLE

DESHOULIÈRES.

TOME PREMIER.

PARIS,

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.

XI. = 1803.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

ÉLOGE HISTORIQUE

DE MADAME ET DE MADEMOISELLE

DESHOULIÈRES.

Antoinette du Ligier de la Garde naquit à Paris, vers l'année 1633 ou 1634, de Melchior du Ligier, seigneur de la Garde, chevalier de l'ordre du roi, et de Claudine Gaultier. M. de la Garde, qui jouissoit d'une fortune assez considérable, avoit d'abord été maître-d'hôtel de la reine Marie de Médicis, et étoit attaché pour lors, en la même qualité, à la reine Anne d'Autriche. Il avoit deux fils, dont l'un se nommoit M. de Fontaine, et l'autre l'abbé de la Garde, et quatre frères avancés dans le service.

Madame de la Garde étoit nièce de M. de Videville, premier intendant des finances sous le règne de Henri III, et président de la chambre des comptes de Paris.

La nature prit plaisir à rassembler en mademoiselle de la Garde les agréments du corps et de l'esprit, à un point qu'il est rare de rencontrer. Elle avoit une beauté peu commune, une taille au-dessus de la médiocre, un maintien naturel,

des manières nobles et prévenantes ; quelquefois un enjouement plein de vivacité ; quelquefois du penchant à cette mélancolie douce qui n'est pas ennemie des plaisirs : elle dansoit avec justesse, montoit bien à cheval, et ne faisoit rien qu'avec grace.

Lorsqu'elle entra dans le monde, les romans étoient regardés comme l'école de l'esprit et de la politesse : elle s'y livra pour suivre la coutume établie, mais elle ne borna pas là son application. Avide de s'instruire, elle forma, très jeune, la résolution d'étudier le latin, l'italien et l'espagnol. Ce projet ne fut pas pour elle un simple désir ; et, dans la suite, les auteurs les plus estimés de ces trois langues lui devinrent familiers.

Son inclination pour la poésie se montra d'abord au plaisir qu'elle prenoit à la lecture des vers. Ce fut d'Hesnault qui lui fit apercevoir les talents qu'elle avoit pour y réussir elle-même, et qui lui apprit les règles de la poésie françoise.

Mais quiconque fera la comparaison de leur style, de leurs pensées, et de la structure de leurs vers, jugera sans peine que l'élève a pour le moins égalé le maître. Ses parents la marièrent, en 1651, à Guillaume de la Fon de Boisguérin, seigneur des Houlières, gentilhomme de Poitou, et petit-neveu de M. de Boisguérin, gouverneur de Loudun, qui refusa le bâton de maréchal de France que lui offroit Henri IV, à condition de quitter la religion prétendue réformée.

M. Deshoulières étoit né en 1621 : il étoit entré dans le service en 1642, et avoit donné, en plusieurs occasions, des marques de sa valeur et de son application au métier de la guerre. Bon officier d'infanterie et habile ingénieur, il s'étoit acquis l'estime du duc d'Enguien, qui, lorsqu'il fut devenu prince de Condé et grand-maître de France, lui avoit accordé une charge de maître-d'hôtel du roi, un emploi de gentilhomme ordinaire à sa suite, un logement dans son hôtel, et une compagnie dans un de ses régiments d'infanterie, qu'on appeloit alors le petit Condé. M. Deshoulières devint ensuite lieutenant-colonel de ce régiment, et fut fait sergent-major de bataille, grade militaire en usage en ce temps-là. Peu après son mariage, il fut obligé de s'éloigner de sa femme pour aller joindre M. le Prince en Guienne. Les mouvements contre le ministère qui éclatoient dans cette province dégénérèrent ensuite en une guerre civile, dont le feu se répandit par tout le royaume; et M. le Prince, n'ayant voulu se prêter à aucune voie de conciliation, se vit contraint, sur la fin de l'année 1652, de se rendre avec ses troupes sur la frontière de Champagne. Il passa de là en Flandre, où il fut fait généralissime de l'armée d'Espagne. Sa sortie du royaume entraîna aussi M. Deshoulières au service des ennemis de l'état; et madame Deshoulières se retira chez ses parents, en attendant qu'elle pût voir son mari dans une situation plus tranquille. Alors les pensées sérieuses qui l'occupoient

tournèrent son esprit du côté de la philosophie. Descartes et Gassendi, dont les ouvrages venoient de paroître, invitoient tout le monde à ce genre d'étude. Comme il falloit avoir quelque connoissance de la géométrie pour entendre Descartes, et que les livres de Gassendi étoient plus à sa portée, entraînée d'ailleurs par les conseils des personnes avec qui elle étoit en relation, ce fut en faveur de ce dernier philosophe qu'elle se détermina. M. le Prince ayant pris Rocroi, le 29 septembre 1653, au nom du roi d'Espagne, après un siège de vingt-cinq jours, éleva M. Deshoulières au grade de major. Par-là son état devint fixe, et sa femme se rendit auprès de lui : elle y resta deux ans, après quoi elle alla s'établir à Bruxelles. Ce fut un théâtre où madame Deshoulières parut avec éclat. L'estime générale qu'on avoit pour son mari lui donnoit les plus grandes entrées. Son esprit, et l'avantage qu'elle avoit de parler l'espagnol et l'italien, la firent admettre avec familiarité chez la marquise de Caracène, dont l'hôtel étoit le rendez-vous ordinaire de la meilleure compagnie. Dans ces assemblées, elle gagna bien des cœurs; le prince de Condé lui-même se mit au nombre des soupirants. Madame Deshoulières eût pu se faire une gloire de retenir soumise à ses charmes une ame d'un ordre si élevé : mais, attachée à ses devoirs, elle aima mieux mériter l'estime de ce prince que de répondre à son amour; et, par ses refus continuels, elle ralentit le feu qu'elle avoit allumé.

D'ailleurs son esprit, au milieu des plaisirs, étoit rempli d'idées moins agréables. On avoit saisi dans le royaume tous les biens de M. Deshoulières; les remises arrivoient fort lentement d'Espagne, et il étoit obligé de faire une dépense considérable. C'étoit en partie pour solliciter le paiement des appointements de son mari que madame Deshoulières étoit venue à Bruxelles. Elle fit sur cela bien des demandes qui ne furent point écoutées; elle forma des plaintes auxquelles on n'eut point d'égard; et sa situation l'ayant forcée de les réitérer, on craignit que cet exemple ne devînt pernicieux. Suivant les principes de la cour d'Espagne, on lui en fit un crime. Elle fut arrêtée prisonnière à Bruxelles, au mois de février 1657, et conduite, en criminelle d'état, au château de Vilvorden, qui est à deux lieues de là, sur le chemin de Malines, aux bords du canal.

Traitée d'abord assez rudement dans cette prison, elle y eut tout à craindre de la part des Espagnols. On ne parloit pas moins que de la faire périr, et elle eut besoin de tout son courage pour ne pas succomber dans ce malheur. Son innocence la soutint. La lecture de l'écriture sainte et des pères de l'église fut sa consolation pendant huit mois que dura sa captivité.

M. Deshoulières étoit absent lors de cet évènement. Il se rendit aussitôt à Bruxelles, pour solliciter la liberté de sa femme. Mais vainement il représenta l'injustice du procédé, et ses longs services, qui

demandoient quelques égards; il eut beau s'adresser à don Juan; au prince de Condé, et au marquis de Caracène; il ne put rien obtenir. Voyant donc l'inutilité de ses démarches, il prit le parti de dissimuler, dans l'espoir que le temps pourroit leur donner quelque poids; et il exerça ses emplois, pendant la campagne, avec son exactitude ordinaire: mais, au mois d'octobre suivant, ennuyé d'attendre inutilement la justice qui lui étoit due, il prit une dernière résolution, qui eût été capable de le perdre, s'il n'eût pas réussi. Il se retira secrètement de l'armée avec quelques soldats qui lui étoient attachés particulièrement; et, s'étant transporté à Vilvorden, il s'introduisit dans la forteresse, sous le prétexte d'un ordre de M. le Prince. Son épouse fut aussitôt délivrée, et il prit avec elle la route de France.

Avant que d'entreprendre une action si hardie, il avoit concerté ses mesures du côté de la France, et avoit fait savoir à M. le Tellier, alors secrétaire d'état de la guerre, le dessein où il étoit d'abandonner le parti du prince de Condé, et de profiter de l'amnistie que le roi offroit à ceux qui voudroient revenir.

M. le Tellier présenta M. et madame Deshoulières au roi, à la reine mère, et au cardinal Mazarin. On accorda à M. Deshoulières le grade de maréchal de bataille, et le gouvernement de Cette en Languedoc. La présence de madame Deshoulières justifia le bruit que sa beauté avoit fait à Bruxelles.

La mode étoit alors de faire des portraits, ou de dépeindre la figure ou le caractère des principales personnes de la cour et de la ville ; les romans de Cyrus et de Clélie, de mademoiselle de Scudéri, avoient occasionné cet usage. MADEMOISELLE en avoit donné l'exemple. Mesdames de la Suze et de Brégi s'en étoient ensuite acquittées avec applaudissement ; ce qui avoit fait le goût général.

Madame Deshoulières, qui eut dès son arrivée un grand nombre d'admirateurs, se vit bientôt sur les rangs. Le premier de ses portraits fut composé en vers et en prose par le chevalier de Grammont, sur une lettre que M. le Prince, avec qui il étoit en relation, lui écrivit à ce sujet. Il n'y mit point son nom, et le publia sous le titre d'Amaryllis. Ce nom pastoral fut long-temps depuis le nom favori de madame Deshoulières, jusqu'à ce qu'elle y eût substitué celui de Célimène.

Son second portrait fut fait en vers par Linières, et suivi de deux autres du même écrivain. Madame Deshoulières feignit de ne pas connoître l'auteur du premier, et n'y répondit point. Elle sentoit quelles auroient pu être les suites d'une pareille démarche. Quant à ceux de Linières, elle crut pouvoir répondre, sans conséquence, à la civilité de ce poëte. Elle fit son portrait en vers, ainsi que celui de mademoiselle de Villenne, leur amie commune, et qui se mêloit de poésie. On peut voir par ces deux ouvrages, les premiers qui nous restent de madame Deshoulières, qu'elle ne composoit pas

alors aussi correctement que dans la suite : mais on y trouve du naturel, accompagné d'une négligence peut-être assez convenable au sujet.

En même temps elle pensoit sérieusement à ses affaires : l'état en étoit si déplorable, qu'elle ne put jamais s'en relever. C'est ce qui a donné lieu à ces tons plaintifs contre la fortune, répandus dans la plupart de ses écrits. Pour éviter les poursuites rigoureuses des créanciers, dont elle et son mari étoient accablés depuis le séjour qu'ils avoient fait hors du royaume, elle fut obligée de se faire séparer de biens d'avec lui, dès 1658; et M. Deshoulières abandonna tous les siens à ses créanciers. Madame Deshoulières fit à ce sujet quelques voyages en Poitou et en Saintonge, où ses biens étoient situés.

Son mari rechercha alors dans les emplois militaires ceux qui lui pouvoient être les plus utiles pour soutenir sa famille; et madame Deshoulières, de son côté, dissipant ses ennuis avec les muses, exerça son talent pour la poésie sur tous les sujets qui se présentèrent; et comme sa beauté lui faisoit adresser un grand nombre de pièces galantes, elle y répondoit d'une manière qui faisoit goûter ses vers par les connoisseurs. De ces premières poésies, qu'elle négligeoit, et qui sont perdues pour la plupart, celles qui nous restent, et qui lui donnèrent alors le plus de réputation, furent le sonnet en bouts-rimés sur l'Or, et deux épîtres sous le nom de son Chien, avec l'Apothéose du même

animal, dont elle faisoit le Cerbère du Parnasse. Ces pièces furent insérées dans le premier tome du Mercure galant en 1672.

Ce fut environ dans le même temps qu'on voulut l'associer, ainsi que quelques autres dames, à la compagnie de gens de lettres qui s'assembloient à l'hôtel de Matignon, chez l'abbé d'Aubignac. Le public donnoit à cette assemblée le nom d'académie; mais la mort de cet abbé dissipa l'établissement. Madame Deshoulières avoit alors fixé sa demeure à Paris, dont elle s'éloignoit cependant quelquefois pour des temps peu considérables. Elle fut à Lille, à Tournai et à Dourlens, passer plusieurs mois auprès de son mari; elle alloit souvent aussi à la campagne chez ses amies.

En l'une de ses parties, il lui arriva quelque chose de fort simple, mais qui mérite attention, en ce qu'il sert de témoignage à la force de son esprit et à sa fermeté. Étant à vingt lieues de Paris, on lui dit qu'un fantôme avoit coutume de se promener toutes les nuits dans l'un des appartements du château, et que, depuis bien du temps, personne n'osoit y habiter. Comme elle n'étoit ni superstitieuse, ni crédule, elle eut la curiosité, quoique grosse alors, de s'en convaincre par elle-même, et voulut absolument coucher dans cet appartement. L'aventure, outre son état, étoit assez téméraire et délicate à tenter pour une femme jeune et aimable. Au milieu de la nuit, elle entendit ouvrir sa porte. Elle parla; mais le spectre ne lui répondit rien. Il

marchoit pesamment, et s'avançoit en poussant des gémissements. Une table, qui étoit aux pieds du lit, fut renversée, et les rideaux s'entr'ouvrirent avec bruit. Elle prêtoit à tout cela une oreille attentive. Un moment après, le guéridon qui étoit dans la ruelle fut culbuté, et le fantôme s'approcha d'elle. Elle, de son côté, peu troublée, alongeoit ses deux mains pour sentir s'il avoit une forme palpable. En tâtonnant ainsi, elle lui saisit les deux oreilles, sans qu'il y fît grand obstacle. Ces oreilles étoient longues et velues, et lui donnoient beaucoup à penser. Elle n'osoit retirer une de ses mains pour toucher le reste du corps, de peur qu'il ne lui échappât; et pour ne point perdre le fruit de ses travaux, elle persista jusqu'à l'aurore dans cette pénible attitude. Enfin, au point du jour, elle reconnut l'auteur de tant d'alarmes pour un gros chien assez pacifique, qui, n'aimant point à coucher à l'air, avoit coutume de venir chercher de l'abri dans ce lieu, dont la serrure ne fermoit pas. Le lendemain, elle railla de leur frayeur ses hôtes, étonnés de sa bravoure.

Le plus long de ses voyages fut celui qu'elle fit en Dauphiné, pendant le séjour de M. Deshoulières en Guienne. Elle y fut invitée par la marquise de la Charce, et par mesdemoiselles de la Charce [1] et

[1] Mademoiselle de la Charce est la célèbre Phyllis de la Tour-du-Pin, qui, lors de l'irruption que le duc de Savoie fit en Dauphiné dans l'année 1692, monta à cheval, fit armer les

d'Urtis ses filles, qui étoient ses amies intimes. Elle partit de Paris au printemps de l'année 1672, et prit la route de Lyon avec elles. Avant que d'entrer dans cette ville, elles séjournèrent dans le Forez, chez des personnes de qualité de leur connoissance. La joie qui faisoit l'ame de cette société, et la proximité du pays, les engagèrent à faire une espèce de pèlerinage sur les bords du Lignon, dans ces vallées délicieuses que M. d'Urfé a rendues si célèbres; et madame Deshoulières alla recueillir sur la tombe d'Astrée et de Céladon ces sentiments tendres et délicats que l'on a admirés si long-temps dans le récit de leur amour.

---

villages de son canton sous les ordres de M. de Catinat, se mit à leur tête, livra plusieurs petits combats dans les défilés des montagnes, et contribua plus que personne, par sa bravoure, à faire sortir les ennemis hors du pays, pendant que sa mère exhortoit les peuples de la plaine à se maintenir dans le devoir, et que mademoiselle d'Urtis sa sœur faisoit couper les cables des bateaux qui traversoient la Durance, afin que les Piémontois ne s'en pussent emparer. Cette action singulière fut récompensée d'une pension que le roi accorda à mademoiselle de la Charce, avec le droit de faire mettre son épée, ses pistolets et le blason de ses armes, dans le trésor de Saint-Denis, où ils ont resté jusqu'à la mort de Louis XIV. On a depuis fait un roman de l'histoire de cette demoiselle, dans lequel on lui feint des amours avec le comte de Caprara; mais il est facile au lecteur de juger de ses faits, et de voir que ceux que l'on vient de rapporter sont les seuls véritables.

Ensuite on passa le Rhône; et après avoir traversé le Dauphiné, elles arrivèrent dans les terres de la maison de la Charce, qui sont situées près de la ville de Nyons. Elle revint à Paris au mois de septembre 1674, à la satisfaction de ses amis, qui étoient en grand nombre, et distingués par la littérature; entr'autres messieurs Conrart, Pelisson, Benserade, Charpentier, Perrault, les deux Corneille, Fléchier, Mascaron, les deux Tallemant, Quinault, Ménage, l'abbé de Lavau, M. de la Monnoie, etc.

On peut joindre à ces beaux esprits un nombre de seigneurs et de personnes illustres qui aimoient les lettres et estimoient les ouvrages sortis de sa plume, comme le duc de la Rochefoucauld, auteur des RÉFLEXIONS MORALES, le duc de Montausier, le duc de Saint-Aignan, les maréchaux de Vivonne et de Vauban, le duc de Nevers, le comte de Bussy si célèbre par son esprit et par ses malheurs, M. le Pelletier de Souzi, et grand nombre d'autres avec qui elle étoit en commerce de lettres.

Cependant, quelque agréable que dût lui paroître le séjour de Paris, où elle étoit si considérée, il lui resta toujours un attachement singulier pour les solitudes du Dauphiné, dont elle avouoit que l'idée inspiroit une sorte de charme à son ame. C'est apparemment ce qui l'engagea dans la suite à choisir ce pays pour la retraite de deux de ses filles qui se firent religieuses à Nyons. Elle en avoit, outre cela, une troisième, qui a depuis été mademoiselle Deshoulières, et un fils.

Elle trouva à son retour les esprits occupés à deux grandes disputes.

Le dessein d'élever, à la gloire du roi, un arc de triomphe qui n'a jamais été exécuté, donnoit matière à l'une de ces contestations. A peine en eut-on formé le projet, qu'on songea à l'inscription qu'on y devoit mettre; et il s'agissoit de savoir si elle seroit latine ou françoise.

L'abbé de Bourzeis, et le père Lucas, savant jésuite, se rangèrent au premier avis.

Charpentier et l'abbé Tallemant le jeune, jaloux de la gloire de notre langue, en entreprirent la défense, et soutinrent qu'elle ne le cédoit point en beauté à la latine, dont l'usage, en cette occasion, eût établi la supériorité.

Le roi faisoit alors travailler à la galerie de Versailles, et l'on avoit commencé à mettre les inscriptions en latin. Il les fit effacer pour y en substituer de françoises, ce qui fut regardé comme une décision. Madame Deshoulières, zélée pour les progrès de sa langue, en marqua sa joie à M. Charpentier par une ballade qu'elle composa en son honneur.

La seconde question intéressa davantage madame Deshoulières; c'étoit la comparaison de Corneille et de Racine. Accoutumée dès sa jeunesse à regarder Corneille comme inimitable, elle sentit ses préjugés blessés, lorsque, ce grand poëte ayant cessé de travailler pour le théâtre, en 1675, les amis de Racine crurent ne le pas assez louer, s'ils

ne donnoient la préférence à ses ouvrages. Madame Deshoulières s'éleva contre ce sentiment avec une vivacité singulière, et déclara hautement que Corneille n'avoit point d'égal. Elle avouoit que Racine avoit parfaitement réussi dans le style tendre et les situations touchantes ; mais ne trouvant point dans ses tragédies ce sublime et ce génie romain qui caractérisent Corneille, elle prétendit qu'ayant pris une route différente il étoit en cela même inférieur à son rival.

Sa persévérance à soutenir cet avis alla si loin, qu'elle résolut de faire tomber la première pièce que Racine mettroit au jour. Il travailloit alors à sa Phèdre ; et Pradon, composoit aussi sur le même sujet. Cet auteur, qui n'avoit d'autre ressemblance avec Corneille que d'être jaloux de la gloire de Racine, s'il est vrai que Corneille l'ait été, profita de l'intérêt que madame Deshoulières prenoit au premier de ces deux poëtes. Il la trouva disposée à lui rendre service ; et elle lui promit son suffrage, qui pouvoit en entraîner beaucoup d'autres.

Les deux Phèdres parurent en même temps sur différents théâtres, au commencement de l'année 1677. Par une fatalité qui doit imprimer de la crainte aux meilleurs écrivains, le succès de celle de Pradon fut complet, et la pièce de Racine n'en eut qu'un équivoque. Cependant madame Deshoulières, que la force de la vérité touchoit, sentit que la brigue ne suffisoit pas ; et comme il est facile

de tourner les plus belles choses en ridicule, elle répandit un sonnet qui faisoit la parodie burlesque de la Phèdre de Racine. On en ignora l'auteur pendant quelque temps. Les méprises de Racine et de ses amis à ce sujet occasionnèrent de grands troubles, dont on peut voir le détail dans les notes sur les épîtres de Despréaux. Néanmoins le nuage de la prévention se dissipa bientôt. La tragédie de Racine a été mise au rang de ce que nous avons de plus parfait sur le théâtre, et celle de Pradon est tombée dans l'oubli.

Outre ces disputes, qui durèrent assez longtemps, les plus petits sujets lui donnoient lieu d'exercer sa muse. Elle avoit une chatte nommée Grisette, laquelle, à ce que rapporte le Mercure Galant de ce temps-là, « méritoit d'être distinguée entre celles de son espèce; car si elle ne raisonnoit pas, elle avoit au moins tant de marques de discernement, que tout le monde l'admiroit. Des compliments qui furent faits en plaisantant à cette chatte merveilleuse, de la part de Tata, chat de la marquise de Montglas, lui donnèrent lieu de faire plusieurs pièces de vers. » Beaucoup de poëtes écrivirent sur le même sujet. Nous ne lisons pas aujourd'hui ces bagatelles avec autant de plaisir qu'elles en procurèrent dans le temps : cependant elles firent une partie de l'amusement de la cour et de la ville pendant l'automne de 1678; et les noms de Grisette et de Tata passeront peut-être à la postérité, comme celui du moineau de Lesbie, du

perroquet de Corinne, et des autres animaux célébrés par les poëtes de l'antiquité.

On la pressoit depuis long-temps de faire imprimer elle-même ses ouvrages, qui commençoient à être en assez grand nombre pour former un volume. Elle résista à cette demande, autant par la peine qu'elle auroit eue à rassembler ces pièces fugitives, que par la crainte de ne les pas voir reçues aussi favorablement qu'à la première lecture, ayant rapport, la plupart, à des évènements qui étoient déjà hors du souvenir du public. Ses amis, pour l'y déterminer, obtinrent un privilège à son insu, le 19 juin 1678. Cet empressement la fit enfin résoudre de donner ses vers à l'impression; mais elle voulut différer, pour des raisons qui furent approuvées. Elle désiroit faire un choix de ses pièces. Elle avoit dessein d'écrire à la louange du roi, qui, depuis la campagne de Hollande, étoit l'objet des veilles de la plupart des poëtes; et elle comptoit rendre par-là ses ouvrages plus intéressants. Outre cela, elle avoit résolu de composer pour le théâtre, qui étoit réduit à des auteurs très médiocres, depuis le silence où Corneille et Racine s'étoient condamnés.

Souvent on se laisse entraîner par le goût naturel, ou séduire par l'amour-propre. On abandonne les genres où l'on réussit le mieux, pour s'appliquer à d'autres auxquels nos talents sont disproportionnés. Madame Deshoulières, qui avoit excellé dans les petites pièces détachées, en voulut entreprendre

de plus longue haleine. Elle commença d'abord un opéra de Zoroastre et Sémiramis ; et elle essaya dans la suite de faire une comédie, sous le titre des Eaux de Bourbon. Mais ensuite, n'étant pas contente vraisemblablement du plan qu'elle s'en étoit fait, elle les abandonna ; et ils sont restés parmi ses papiers, dans l'état le plus informe.

Elle se livra davantage à l'inclination qu'elle avoit pour le genre tragique, et composa deux pièces. La première, intitulée, Genseric roi des Vandales, étoit tirée du roman d'Astrée. Elle fut jouée sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne le 20 janvier 1680. Le fameux Baron, qui y faisoit le principal rôle, a depuis assuré qu'elle eut jusqu'à quarante représentations. Cependant il s'en falloit bien que Genseric fût exempt de défauts. Il y a trop de personnages dans cette pièce, quelque embarras dans l'intrigue ; et le dénouement n'est pas fort heureux. Quoiqu'on y puisse apercevoir de beaux endroits, il faut convenir que madame Deshoulières est extrêmement éloignée de la grandeur des sentiments de Corneille, où elle aspiroit. Aussi la pièce fut-elle critiquée ; et comme elle ne s'en étoit pas d'abord déclarée l'auteur, sans la connoître on la traita de même qu'elle avoit traité Racine. Un inconnu composa le sonnet suivant :

La jeune Eudoxe est une bonne enfant,
La vieille Eudoxe une grande diablesse ;
Genseric est un roi fourbe et méchant,
Digne héros d'une méchante pièce.

Pour Thrasimond, c'est un grand innocent;
Et Sophronie en vain pour lui s'empresse.
Huneric est un homme indifférent,
Qui, comme on veut, et la prend et la laisse.

Sur tout cela le sujet est traité,
Dieu sait comment. Auteur de qualité,
Vous vous cachez en donnant cet ouvrage.

C'est fort bien fait de se cacher ainsi;
Mais, pour agir en personne bien sage,
Il nous falloit cacher la pièce aussi.

La seconde tragédie de madame Deshoulières se nommoit Jule Antoine, et le sujet en étoit pris dans le roman de Cléopâtre de la Calprenède. Il y avoit à peu près les mêmes vices que dans Genseric; et l'on pouvoit remarquer dans l'une et dans l'autre pièce qu'accoutumée aux petits vers elle avoit peine à remplir les alexandrins, et à les soutenir dans la noblesse qu'ils demandent.

Elle étoit un juge sévère de ses propres ouvrages: ainsi ses réflexions la dégoûtèrent du théâtre. Elle conçut que ce genre contribueroit peu à sa gloire; et ne songeant plus à Jule Antoine, elle se borna à ses poésies ordinaires.

La naissance du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, fut le premier évènement public qui lui parut digne d'être célébré. Elle fit une idylle à ce sujet, qui fut très bien reçue à la cour, surtout de la Dauphine, mère du jeune prince, qui, ayant des talents elle-même pour la poésie, ainsi que pour

la musique, faisoit grand cas de ceux de madame Deshoulières. Néanmoins, comme il est impossible de ne jamais donner de prise à la satire, un auteur fit l'épigramme que voici :

Pour immortaliser l'enfant qui vient de naître,
Et qui gouvernera dans soixante ans peut-être,
La Deshoulière a fait cent vers, tant mal que bien.
Que lui donnera-t-on pour un si long ouvrage ?
Si j'en étois cru, ma foi, rien.
Pour immortaliser et sa chatte et son chien,
Elle en a fait bien davantage.

La plaisanterie réussit, quoique déplacée, parceque c'est le privilège de la malignité; mais l'idylle n'y perdit aucun de ses agréments. Le Furetériana attribue cette épigramme à d'Hesnault, ce qui paroît peu vraisemblable. Une pièce qui fit beaucoup de bruit fut la ballade qu'elle composa au mois de janvier 1684, sur le changement de la cour en fait de galanterie, et qu'elle adressa, par une épître, au duc de Montausier. L'opéra d'Amadis venoit de paroître; et réveillant le souvenir des passions romanesques, qui ne subsistent plus que dans les livres de chevalerie, il avoit excité la bile de madame Deshoulières contre son siècle. La cause opposée ne manqua pas de défenseurs. Il parut des réponses de La Fontaine, de Losme de Monchesnai, de Pavillon, attribuées au marquis de La Fare, et surtout du duc de Saint-Aignan, contre lequel madame Deshoulières soutint une

Pour Thrasimond, c'est un grand in[illegible]eur voulut
Et Sophronie en vain pour lui s'emp[illegible] même année,
Huneric est un homme indifféren[illegible]éputation. L'aca-
Qui, comme on veut, et la pr[illegible]oue l'agrégea à son

Sur tout cela le sujet e[illegible]pon du 14 septembre ; et
Dieu sait comment. Ar[illegible], l'un des membres de cette
Vous vous cachez e[illegible]de lui en donner avis.

C'est fort bie[illegible] même la coutume d'admettre les
Mais, pour [illegible] dans l'académie françoise, ou
Il nous fa[illegible] enfreindre, en sa faveur, des lois
La [illegible] on pouvoit la croire, sa pa-
nom[illegible] aux Italiens la gloire de lui dé-
le [illegible] honneurs. On se contenta de lire
[illegible] ouvrages dans les séances publiques;
ce qui étoit une espèce d'adoption, et un hommage rendu à ses talents. L'académie d'Arles fut moins scrupuleuse ; elle crut s'honorer en la choisissant, le 28 mars 1689, pour remplir une de ses places.

Elle composa dans le même temps un dialogue entre l'Amour et l'Ambition, dans le goût des prologues d'opéra. Cet ouvrage devoit servir d'ouverture à plusieurs fêtes que le roi avoit dessein de donner, pendant cet hiver, à la cour d'Angleterre, réfugiée à Saint-Germain ; mais les fêtes n'ayant pas eu lieu, la pièce ne parut point.

Le roi lui avoit accordé, dès le commencement de l'année précédente 1688, une pension de deux mille livres, en reconnoissance des éloges qu'elle lui avoit donnés dans toutes les occasions. Ce fut aussi les premiers jours de la même année que

le recueil de ses poésies. L'impression, et les
ru'elle s'y étoit donnés depuis neuf ans et
n'en diminuèrent point les beautés dans
lu public. Elle y inséra une ode sur la
de Saint-Cyr et l'établissement des Ca-
venoit de remporter le prix à l'acadé-
.içoise. Cette ode avoit été composée par
.demoiselle Deshoulières, qui commençoit dès-
lors à marcher sur les traces de sa mère. Comme
il avoit couru plusieurs bruits à ce sujet, et qu'on
soupçonnoit madame Deshoulières d'avoir la meil-
leure part à cet ouvrage, elle se crut obligée de
protester publiquement qu'elle n'y en avoit eu
d'autre que celle d'un ami que l'on consulte. Ceux
qui reconnoissoient sa sincérité, et les talents de
mademoiselle Deshoulières, n'eurent aucune peine
à s'en laisser convaincre.

Ainsi partagée du côté de la gloire, et ce qu'elle
avoit souffert du côté de la fortune étant en quelque
sorte réparé par la libéralité du roi, elle paroissoit
n'avoir plus rien à désirer ; mais sa santé se trou-
voit alors dans une situation périlleuse. Elle avoit
été attaquée, dès 1682, d'une espèce de cancer au
sein, qui lui causa de vives alarmes, et à toute sa
famille. Le désir qu'elle eut d'en être délivrée la
fit recourir à plusieurs remèdes, qui ne servirent
qu'à augmenter ses souffrances. Il paroît par ses vers
que, dès l'année 1686, rien ne pouvoit surpasser
la violence de ce qu'elle souffroit. Néanmoins,
comme sa constance étoit à l'épreuve de tout, elle

ranima sa piété, qui avoit toujours été solide, et ne changea point de caractère dans un état si triste. Elle fréquentoit ses amis, et les célébroit à son ordinaire, ainsi que tous les évènements mémorables. C'est même à ce temps que nous sommes redevables d'une partie de ses plus beaux ouvrages. A peine son enjouement naturel étoit-il diminué; on en voit toujours les mêmes traits briller dans ses poésies. Lorsqu'elle se sentoit un peu moins de penchant à la gaieté, elle composoit ces idylles tendres et languissantes qui semblent exprimer la position où elle étoit alors. Si ses maux la portoient, malgré elle, à des impressions de tristesse et à des souvenirs plus sérieux, elle produisoit ces réflexions morales où son ame, épurée par la douleur, s'élève aux plus grands objets.

M. Deshoulières s'étoit rapproché d'elle depuis quelques années, après avoir fini ses travaux de Guienne; et il étoit employé de nouveau dans les villes de Flandre, ce qui lui donnoit souvent occasion de faire des voyages à Paris et à la cour. Elle avoit, outre cela, ses deux frères avec elle, qui lui étoient fort attachés, de même que ses enfants; en sorte qu'elle jouissoit de toute la consolation qu'il lui étoit possible de recevoir. Mais elle perdit bientôt après l'abbé de la Garde, et ensuite M. Deshoulières, qui mourut à Paris, le 3 janvier 1693, dans sa soixante et douzième année. C'étoit un très honnête homme, d'un commerce doux et aimable. Il y avoit quarante-deux ans que leur

union avoit commencé; et, quoique moins âgée, elle n'eût pas cru lui survivre. Ses enfants renoncèrent à la succession de leur père, et elle n'avoit à prévoir qu'un avenir fort triste pour eux. Sa pension finissoit avec elle; ce qui lui restoit de bien étoit peu de chose. Ces pensées occasionnèrent les vers allégoriques à ses brebis, qu'elle recommande aux bontés du roi, sous le nom du dieu Pan.

Au milieu de ces malheurs divers, et malgré son âge, qu'on pouvoit nommer avancé, il paroîtroit difficile à croire qu'elle eût conservé une partie de ses charmes; c'est de quoi cependant il n'est pas possible de douter. Madame le Hay son amie, plus connue sous le nom de mademoiselle Chéron, se fit un plaisir de la peindre, au mois de novembre 1693; et c'est sur ce portrait, qui est estimé, qu'ont été gravées toutes les estampes qu'on en a faites. Elle composa à ce sujet les réflexions sur l'envie immodérée de faire passer son nom à la postérité. On sent que ce sont ses propres idées qu'elle s'efforce de vaincre par des raisonnements solides. Il eût été difficile en effet que, fournissant tant de matière aux éloges, elle eût été exempte de quelques mouvements de vanité.

Sur la fin de la même année, elle paraphrasa trois psaumes, qu'elle avoit commencés quelque temps auparavant, et ce fut son dernier ouvrage. Ses douleurs augmentèrent si considérablement au commencement de janvier 1694, que le bruit de sa mort se répandit dans les provinces; et l'auteur

du Mercure Galant se crut obligé d'en désabuser le public. Mais le mal étoit incurable : elle se sentoit mourir imperceptiblement, pour se servir de ses termes, sans se démentir de sa constance et de sa résignation ; et lorsqu'elle vit la mort s'approcher de plus près, elle demanda elle-même, avec une égale liberté d'esprit, tous les secours de l'église. Ce fut dans ces sentiments qu'elle cessa de vivre, le 17 février 1694, après onze ans et demi de langueur. Elle fut inhumée, le 19 du même mois, dans l'église de Saint Roch.

Les mémoires publics qui annoncèrent sa mort, et la plupart de ceux qui depuis ont parlé d'elle, marquent qu'elle est morte à l'âge de cinquante-six ans : mais ils se sont trompés ; elle étoit âgée d'un peu plus de soixante ans, à ce qu'on a su de personnes qui prenoient intérêt à sa mémoire.

Elle avoit un esprit délicat, une mémoire prodigieuse, de la pénétration, et un goût qui ne le cédoit point à l'étendue de son génie.

Ses ouvrages peuvent être cités comme un modèle de la poésie naturelle et tendre. On les met au rang de ce que nous avons eu de mieux écrit et de plus spirituellement pensé sous le règne de Louis XIV. « On y admire, dit l'auteur du Parnasse françois, la beauté du sens, les graces de l'expression, l'harmonie et la disposition des rimes. Personne n'a mieux parlé de l'amour et de la noble galanterie ; personne n'a mieux traité la morale, ni fait des réflexions plus justes sur l'esprit humain. » Aussi

son siècle l'avoit-il surnommée, comme Sapho, la dixième Muse, et la Calliope françoise.

Elle joignit à ces titres ceux d'amie généreuse, d'épouse attachée à ses devoirs, d'une des meilleures sœurs, et surtout de la plus tendre des mères. Pour contrebalancer tant de belles qualités, on ne peut lui reprocher que quelques endroits, rares à la vérité, dans lesquels elle donne peut-être un peu trop de carrière à son enjouement, et qui sont une foible tache à sa gloire.

Son fils lui survécut peu, étant mort le 12 août de la même année, à l'âge de vingt-sept ans. Il se nommoit Jean-Alexandre de la Fon de Boisguérin Deshoulières, et étoit entré dans le Génie. Son peu de conduite avoit donné d'abord du chagrin à sa famille : mais, comme le principe en étoit beaucoup d'esprit et de vivacité, l'application avoit succédé à ses premiers écarts; et M. de Vauban commençoit à bien augurer de ses dispositions.

Mademoiselle Deshoulières renonça à la succession de son frère, et se trouva ainsi seule héritière du nom et des talents de sa mère.

Antoinette-Thérèse de la Fon de Boisguérin Deshoulières étoit née à Paris en 1662, et avoit été élevée dans le sein même de la poésie. Il eût été difficile qu'avec quelques dispositions naturelles elle n'y eût pas réussi elle-même. Outre sa mère, elle avoit pour maîtres le grand Corneille, Charpentier,

Benserade, et tous les gens de mérite qui fréquentoient madame Deshoulières.

Son esprit commença à se faire connoître par ses lettres; et M. de Pontis lui ayant dédié, en 1683, la relation du bombardement d'Alger, le Mercure Galant, qui rapporte cette particularité, ajoute qu'elle écrivoit en prose aussi bien que madame Deshoulières écrivoit en vers : la préface qu'elle mit, en 1695, à la tête des ouvrages de sa mère, en peut servir de preuve.

Ses premiers vers eurent un honneur que beaucoup de poëtes auroient désiré à la fin de leur carrière; et le prix qu'ils remportèrent à l'académie fut d'autant plus glorieux, que Fontenelle avoit travaillé sur le même sujet. Animée par les louanges qu'elle reçut à cette occasion, elle se livra à la poésie. En 1688, elle composa un petit opéra sur la mort de Cochon, chien du maréchal de Vivonne; plaisanterie qui fut goûtée.

Son esprit étoit fait pour les ouvrages qui demandent plus de délicatesse que d'élévation; elle réussissoit surtout dans les airs détachés, et à peindre la nature. Sa taille étoit très médiocre, et elle n'avoit pas les perfections de sa mère; mais ses yeux étoient vifs et gracieux. Elle plaisoit sans être belle. La même vivacité influoit sur toute sa personne. Elle n'avoit rien de contraint dans ses manières; et avec la solidité de la vertu, elle aplanissoit l'austérité des dehors.

Un tel caractère étoit propre à lui donner des

amis ; aussi en eut-elle d'illustres en toute sorte d'états, et de fidèlement attachés. Il y en eut même dont l'amitié se changea en passion ; et il paroît que de ce nombre M. Caze ne lui fut pas indifférent. Les vers qui nous restent de lui, et que mademoiselle Deshoulières a joints aux siens, font juger que, du côté de l'esprit, il étoit digne d'une conquête aussi belle. S'il l'étoit par sa naissance et par sa fortune, c'est ce qu'il n'a pas été possible de découvrir. On sait seulement qu'il étoit dans le service, et qu'il fut tué en 1692.

Depuis ce temps, les poésies de mademoiselle Deshoulières, occupées auparavant à le chanter, ne sont plus remplies que de gémissements sur le destin de Tircis ; c'étoit le nom qu'elle lui avoit donné, en même temps qu'elle s'étoit choisi celui d'Iris. Elle ne cachoit point une passion qui avoit la vertu pour fondement, ni des regrets qui prouvoient sa candeur et sa sensibilité. Il est même surprenant comment elle a pu les varier en tant de façons différentes.

Les années suivantes, elle vit mourir son père, sa mère, son frère, et ses oncles. Tant de pertes réitérées, et qui se suivirent de fort près, l'accablèrent de douleur : elle en paroît pénétrée dans les pièces qu'elle composa sur ces sujets.

Ayant ainsi survécu seule à tout ce qu'elle avoit de plus cher, elle recueillit les plaintes dont le Parnasse retentit à la mort de madame Deshoulières, et les lauriers dont on couronna ses cendres. Le roi

lui accorda, le 5 mars 1694, une pension de trois cents livres, et une autre de pareille somme, le 29 août suivant. Elle ne dut peut-être alors ces gratifications qu'à la mémoire de sa mère ; mais on ne peut nier que son propre mérite ne lui ait attiré celle qu'elle obtint vingt ans après, le 30 janvier 1714, qui étoit semblable aux deux autres.

C'étoit, à peu de chose près, les seuls biens qu'elle possédât; elle se crut néamoins obligée d'acquitter les dettes de sa famille, et même de ses oncles, quoiqu'elle eût renoncé à tous ces héritages, et que cette résolution dût beaucoup lui coûter, dans l'état où étoit sa fortune.

Elle fit imprimer, en 1695, la suite des œuvres de madame Deshoulières; et elle y joignit les siennes, qu'elle reconnoissoit elle-même leur être fort inférieures. Ce fut elle qui fit graver, par Van-Schupen, la belle estampe de sa mère, sur l'original de mademoiselle Chéron. Les quatre vers qu'on lit au bas sont d'un nommé Longchêne.

Elle chargea, quelques années après, M. d'Audiffret, envoyé du roi à Mantoue, de présenter ce recueil à l'académie des Ricovrati. Ces savants ne jugèrent pas qu'aucune autre pût mieux remplacer sa mère; et elle fut reçue le 9 février 1699.

M. d'Audiffret étoit un gentilhomme provençal, né avec beaucoup d'esprit, mais peu de bien, et qui avoit eu de grandes obligations à madame Deshoulières. Il accompagna le prince de Conti, lorsqu'il fut élu roi de Pologne, et fut aussi envoyé à

la cour de Lorraine. A son retour, il fut proposé par des amis communs de lui faire épouser mademoiselle Deshoulières, dont le mérite avoit paru le toucher avant ses voyages. La négociation réussit, et fut poussée si loin, que tout fut conclu pour le mariage, dont ils reçurent les compliments l'un et l'autre; mais ensuite, soit que M. d'Audiffret eût changé de sentiment à l'égard de mademoiselle Deshoulières, soit réflexion de la part de celle-ci sur la situation de sa santé, ils aimèrent mieux en rester aux termes de l'amitié; et la chose, après avoir été arrêtée pendant long-temps, n'eut point d'exécution.

Mademoiselle Deshoulières avoit fait des stances sur la paix en 1697; et elle composa un hymne sur le même sujet en 1703, lorsque la guerre étoit le plus allumée dans l'Europe. Elle adressa une épître au roi en 1714, pour lui demander son histoire métallique qui venoit de paroître, et qui finissoit alors à l'avènement de Philippe V au trône d'Espagne. Ce sont les seules de ses pièces auxquelles on puisse fixer quelque date, les autres étant dédiées à ses amis, sur des sujets qui n'en désignent aucune. Elle étoit en relation avec beaucoup de gens célèbres, parmi lesquels il ne faut pas oublier messieurs Fléchier, Mascaron, l'abbé de Vertot, et M. de la Monnoie. M. de la Rivière, fameux par son procès avec le comte de Bussi, dont il avoit épousé la fille, et qui auroit plus mérité d'être connu par son esprit, lui adressoit souvent des

épîtres galantes, dont il recevoit des réponses dignes d'elle et de celui qui se les attiroit.

Le plus considérable des ouvrages qu'elle entreprit fut un opéra de Callirrhoé, dont elle ne travailla que les deux premiers actes. Elle eût été propre à ce genre, si elle s'y étoit adonnée ; mais elle discontinua sa pièce, ayant appris qu'un autre poëte s'exerçoit sur le même sujet. En effet, elle vit paroître en 1712 l'opéra de Callirrhoé de M. Roi.

Mademoiselle Deshoulières composa encore, dans les dernières années de sa vie, une invocation à Apollon sur la régence du duc d'Orléans, et un adieu aux Muses à l'occasion du malheur où elle étoit réduite.

Son tempérament, qui avoit toujours été très délicat, l'avoit souvent empêchée de se livrer à l'étude; et elle fut attaquée de très bonne heure du même mal qui avoit fait périr sa mère. Il lui manquoit encore cette conformité. Après vingt ans de souffrances et de douleurs, elle mourut à Paris le 8 août 1718, âgée de cinquante-six ans, et fut inhumée dans l'église de Saint Roch, près de madame Deshoulières.

On peut dire qu'elle en étoit, en quelque sorte, un DIMINUTIF, et que la nature avoit voulu, par elle, en retracer du moins une légère idée à la génération suivante.

PRÉFACE

DE Mme. DESHOULIÈRES.

1687.

Loin de remplir ici d'ennuyeux compliments
Un inutile et long prélude,
Sans crainte, sans inquiétude,
Je livre mes amusements
A la critique la plus rude.
Cette espèce de fermeté
Ne vient point de la vanité
Que m'auroient pu donner les plus fameux suffrages;
De plus justes raisons font ma tranquillité.
Du temps qui détruit tout je crains peu les outrages:
Le grand nom de Louis, mêlé dans mes ouvrages,
Les conduira sans doute à l'immortalité.

PRÉFACE

DE Mᴱᴸᴸᴱ. DESHOULIÈRES,

en donnant la suite des poésies de sa mère, et les siennes. 1695.

Le premier volume que feu ma mère à donné de ses ouvrages a été si bien reçu, et on m'en demande la suite avec tant d'empressement, que je croirois, en ne la donnant pas, ôter au public le plaisir qu'il en attend, et à la mémoire de ma mère la gloire de ses suffrages.

Que ne m'est-il permis, en cette occasion, d'oublier pour quelques moments que je suis fille de madame Deshoulières ! Charmée de la beauté de ses ouvrages, et pleine d'admiration pour les rares qualités de son ame, je trouverois, en lui rendant justice, la seule consolation qui peut adoucir ma douleur.

J'oserois dire alors que les justes regrets que l'on donne à sa perte, et l'approbation dont le roi a toujours honoré ses ouvrages, ne me laissent point douter de cette flatteuse immortalité qui doit placer le nom de ma mère au rang des personnes les plus illustres de son sexe, et des plus fameux poëtes dont les écrits ont passé jusqu'à nous.

J'avoue d'ailleurs que, pénétrée des grands

exemples qu'elle m'a donnés, pendant tout le cours de sa vie, d'une solide piété et d'un attachement inviolable à tous ses devoirs, j'ai peine à m'empêcher de rendre à sa mémoire les honneurs qui lui sont dûs. Ces sacrés caractères, formés par le sang, et cimentés par l'éducation, soutenus par le devoir et par la reconnoissance, ne peuvent s'effacer; mais quand la vérité m'ordonne de parler, la bienséance m'oblige de me taire.

Je ne parlerai donc que du recueil que j'ai fait des pièces qui composent cette suite, dont quelques unes auroient dû déjà avoir été données au public si elles n'avoient été égarées. Je les ai heureusement retrouvées du vivant même de ma mère; et, comme dès ma plus tendre enfance ses ouvrages m'ont été précieux, je puis dire que j'ai secondé, par les soins que j'ai pris de les conserver, les conseils que ses amis lui donnoient de les faire imprimer.

Elle travailloit si peu dans la vue de faire passer son nom à la postérité, que, quand elle avoit fait quelques ouvrages, soit pour célébrer les glorieuses conquêtes de Louis-le-Grand, soit simplement pour s'amuser, elle ne pensoit qu'à les finir avec la perfection qu'elle nous les a laissés, sans songer à les conserver.

Ce soin m'étoit réservé; et je m'en acquitte avec toute l'exactitude et toute la douleur que produit une pareille occupation.

J'ajoute à tout ce qui a paru d'elle trois psaumes qu'elle a paraphrasés, et qu'elle acheva lorsqu'elle

tomba malade, pour la dernière fois, après douze ans de langueur. Ses douleurs et sa patience augmentèrent dans ces derniers moments; et elle finit avec une soumission parfaite aux ordres du ciel une vie remplie de souffrances, par une mort toute chrétienne.

Je donne ensuite plusieurs pièces imparfaites qu'elle avoit commencées long-temps avant qu'elle eût travaillé aux psaumes; le respect et la vénération que j'ai pour tout ce qu'elle a fait m'ont persuadé que je devois encore au public les fragments et le badinage qui les suit.

On s'étonnera peut-être que j'ose mettre le peu d'ouvrages que j'ai faits à la suite de ceux de ma mère. J'en connois toute la différence; mais quand je joins mes vers aux siens, je ne fais que suivre son intention : heureuse de leur procurer par-là le seul moyen qu'ils ont de passer à la postérité !

OEUVRES

DE MADAME

DESHOULIÈRES.

PORTRAIT

DE MADEMOISELLE DE VILENNE.

1658.

Je ne puis m'empêcher de faire la peinture
Du plus charmant objet qu'ait formé la nature :
C'est la jeune Phyllis, dont les divins appas
Se sont rendus fameux par cent mille trépas.
Je connois son esprit, sa beauté, son mérite :
Sa taille n'est encor ni grande ni petite ;
Elle est libre, mignonne, et pleine d'agrément ;
Toute seule elle peut faire plus d'un amant.

PORTRAIT

DE MONSIEUR DE LINIÈRES.

1658.

Puisque vous le voulez, je vais faire l'image
D'un aimable imposteur, d'un illustre volage,
Dont le cœur, balançant sans pouvoir faire un choix,
Adore, pour le moins, trois beautés à la fois.
Il est droit, assez grand; et pourtant sur sa taille,
Quoiqu'on soit éloquent, on ne dit rien qui vaille.
Son teint est assez vif; et ses yeux enfoncés,
Et rouges par les bords, nous font connoître assez
Qu'il est accoutumé de répandre dès larmes.
Cette occupation leur ôte bien des charmes;
Il leur en reste encore assez passablement:
Ils sont fins, ils sont doux; voilà leur agrément.
Sur tous les autres nez son nez a l'avantage,
Et jamais un grand nez n'orna mieux un visage.
Sa bouche, à ce qu'on dit, ne manque point d'appas;
Elle a ce beau vermeil que tant d'autres n'ont pas;
La lèvre de dessus est pourtant enfoncée;
L'autre, par conséquent, est assez avancée:
Elle est d'une grandeur fort agréable; et pour
Ses dents, hélas! Iris, sont dessus le retour.
Il dit que l'opiat, la guimauve, et le reste,
Ont été pour ses dents un remède funeste.

Mais c'est trop demeurer sur ce chapitre-là,
J'ai bien d'autres beautés à vanter que cela.
Des cheveux longs et fins, où le zéphyr se joue,
Ne valent-ils pas bien la peine qu'on les loue?
Ils sont d'un beau châtain; et ces charmants cheveux
Sont, sans trop le flatter, l'objet de mille vœux:
Ils ternissent l'éclat des plus belles perruques;
Ils sont toujours épais, et ne sont point caduques.
Au Louvre, au Cours, au bal, et dans mille autres lieux,
Ils font des mécontents, ils font des envieux.
Il paroît ingénu, bon et sans artifice:
Mais son air est trompeur; il a de la malice;
Il aime la satire, et croit qu'il est permis
De railler fortement de ses meilleurs amis,
D'aimer en divers lieux, de faire des promesses,
De signer des contrats pour fourber ses maîtresses.
Il sait, en amitié, tromper de cent façons;
Et, sur ce beau sujet, il feroit des leçons
A Thésée, à Pâris, au fugitif Énée,
Et jamais son amour ne paroît obstinée.
Quoique brusque, il est doux; et, dans un entretien,
Il n'est pas de ces gens qui se piquent pour rien.
En de certains moments son esprit est suprême;
Mais en d'autres il est différent de lui-même.
On le voit inquiet, chagrin, morne, rêveur;
En deux heures vingt fois il changera d'humeur:
Mais qu'il soit enjoué, qu'il soit mélancolique,
Il ne peut s'empêcher d'être toujours critique.
Pour l'esprit de Tircis, il est grand, il est beau;
Sa vivacité plaît; et si, dans ce tableau,
Je dis qu'il sait beaucoup, qu'il a peu de constance,
Qu'il est dissimulé, qu'il a de l'éloquence,

Qu'il écrit bien en vers satiriques et doux,
Qu'il se croit beau garçon, qu'il est fin et jaloux,
Qu'il parle et qu'il écrit quatre sortes de langues,
Qu'il est fort indiscret, qu'il fait mal des harangues;
C'est que je sais bien l'art de peindre au naturel,
Et que je ne suis pas madame de Mombel.
Dans le portrait qu'a fait cette nouvelle Muse,
Tircis est fort flatté : mais, hélas ! je l'excuse;
Le dieu qui fait aimer peut être son vainqueur;
Elle peint cet amant comme il est dans son cœur.
Mais on ne doit jamais croire pour la peinture
Cet enfant contre qui tant de monde murmure :
Il est aveugle, Iris; et, selon son désir,
Ce dieu fait tous les jours des portraits à plaisir.
Il ne m'a jamais fait dire une menterie,
Et je ne gagne point de cœurs par flatterie;
Je dis naïvement et le bien et le mal.
Tircis est fort galant, il est fort libéral;
Cette royale humeur en tous lieux l'accompagne,
Elle a beaucoup paru dans toute la Bretagne.
Il donnoit en ces lieux des cadeaux, des bijoux,
Il déroboit des cœurs, il fâchoit des époux;
Sa libéralité, son esprit et sa tête,
Firent dans ce pays bien plus d'une conquête.
Mille jeunes beautés quittèrent leur fierté,
Et firent des desseins dessus sa liberté.
On accabloit Tircis de faveurs et de plaintes;
On donnoit à son cœur de sensibles atteintes.
Ces aimables Chloris approuvoient sa langueur;
Elles n'avoient pour lui ni mépris ni rigueur.
Pour arrêter Tircis, que partout on engage,
Rien ne fut épargné, tout fut mis en usage;

Et l'on le pressa tant, qu'avant un mois entier
On força cet amant de demander quartier.
Ce n'est pas seulement dans la ville de Rennes
Que d'aimables Chloris ont soulagé ses peines.
Trois ans sont écoulés depuis qu'à Luxembourg
On vit pour lui la Mort triompher de l'Amour.
Tout Paris a bien su cette tragique histoire,
Et tout Paris a bien de la peine à la croire.
On m'a dit qu'elle est vraie, et je ne la crois pas.
Pour un volage amant se donner le trépas
Au plus beau de ses ans, ô Dieu! quelle innocence!
Non, l'amour sur les cœurs n'a point tant de puissance.
Mais, à propos de cœurs, je n'ai rien dit du sien;
Je lui ferois grand tort de le compter pour rien.
Qu'en dirai-je? On n'a pas le temps de le connoître;
Un objet ne l'a pas, qu'un autre en est le maître.
Il forme cent desseins sans les pousser à bout,
Et ce cœur inconstant commence et manque tout.
Quoiqu'il s'aime beaucoup, son ame est généreuse;
A parler franchement, il ne l'a point peureuse.
Quoique dans ses écrits il ait raillé de Mars,
Comme un autre il iroit affronter les hasards;
Et bien qu'il passe ici pour un héros paisible,
Je soutiens qu'à l'honneur il n'est point insensible:
Il aime les vaillants, et toutes les vertus.
Par des sentiers secrets, des chemins peu battus,
Depuis assez long-temps Tircis cherche la gloire.
Il a lu les auteurs, il a bonne mémoire:
Il les cite souvent assez mal à propos.
Il est fort paresseux, il aime le repos:
Il ne se peut passer d'avoir des amourettes;
Sans avoir de l'amour, il conte des fleurettes.

C'est pourquoi l'on le voit si souvent dans ses vers
Blâmer mes cruautés, vouloir briser ses fers,
Recourir au trépas pour terminer ses larmes,
Et se plaindre partout du pouvoir de mes charmes.
Voilà ce que Tircis me répète souvent;
Mais, belle Iris, autant en emporte le vent.
A de si doux propos je suis accoutumée,
Ma tendresse n'en est point du tout alarmée.
Mon cœur ne connoît point ce dieu qu'on nomme Amour;
Et si, malgré mes soins, il le connoît un jour,
Ce doit être en faveur d'un amant plus fidèle.
En vain Tircis me dit que je suis jeune et belle,
Que j'ai beaucoup d'esprit, qu'il meurt pour mes appas;
Tircis est inconstant, et je ne le crains pas.
On le croit indévot; mais, quoi que l'on en die,
Je crois que dans le fond Tircis n'est pas impie :
Quoiqu'il raille souvent des articles de foi,
Je crois qu'il est autant catholique que moi.
Pour suivre aveuglément les conseils d'Épicure,
Et croire quelquefois un peu trop la nature,
Pour vouloir se mêler de porter jugement
Sur tout ce que contient le nouveau Testament,
On s'égare aisément du chemin de la grace.
Tircis y reviendra; ce n'est que par grimace
Qu'il dit qu'on ne peut pas aller contre le sort :
Il changera d'humeur à l'heure de la mort.

MADRIGAL.

Je ne saurois passer un jour
Sans me ressouvenir du beau berger que j'aime :
Quand j'y pense, un plaisir extrême
Vient redoubler l'ardeur que j'ai pour son retour.
Triste devoir, dont je n'ose me plaindre,
A ce retour, hélas ! n'aurez-vous rien à craindre ?
Si, pour y penser seulement,
Des plus tendres transports je sens la violence,
Quand je reverrai mon amant,
Que ne fera point sa présence !

SONNET EN BOUTS RIMÉS

SUR L'OR. 1667.

Ce métal précieux, cette fatale PLUIE
Qui vainquit Danaé, peut vaincre L'UNIVERS.
Par lui les grands secrets sont souvent DÉCOUVERTS,
Et l'on ne répand point de larmes qu'il N'ESSUIE.

Il semble que sans lui tout le bonheur nous FUIE ;
Les plus grandes cités deviennent des DÉSERTS ;
Les lieux les plus charmants sont pour nous des ENFERS ;
Enfin tout nous déplaît, nous choque et nous ENNUIE.

Il faut, pour en avoir, ramper comme un LÉZARD :
Pour les plus grands défauts c'est un excellent FARD ;
Il peut, en un moment, illustrer la CANAILLE.

Il donne de l'esprit au plus lourd ANIMAL ;
Il peut forcer un mur, gagner une BATAILLE :
Mais il ne fit jamais tant de bien que de MAL.

DÉCLARATION.

On n'a qu'à me trouver quelque berger fidèle,
Soumis, délicat, amoureux,
Qui, de peur d'aimer moins, refuse d'être heureux ;
Et je ne serai plus cruelle.

LETTRE DE GAS,

ÉPAGNEUL DE MADAME DESHOULIÈRES,

A M. LE COMTE DE L. T. 1671.

Pour vous marquer mon courroux,
J'ai mis la plume à la pate ;
Il est temps que contre vous
Toute ma colère éclate,
Vous m'avez rendu jaloux.

Entre nous autres toutous,
Nous sommes là-dessus d'humeur fort délicate.
Pour se bien mettre avec nous,
En vain le blondin nous flatte,
Nous n'en sommes pas plus doux;
Nous mordons jusqu'à l'époux.
Malgré ce naturel incommode et farouche,
Je vous écoutois sans dépit
Louer de ma maîtresse et les yeux et la bouche,
Ne croyant ces douceurs qu'un simple jeu d'esprit;
Sans m'opposer à rien, je dormois sur son lit.
Si ce souvenir vous touche,
Ne songez plus à m'ôter
La place que je possède.
Croyez-vous la mériter?
Croyez-vous que je la cède?
Sept fois l'aimable printemps
A fait reverdir les champs,
Sept fois la triste froidure
En a chassé la verdure,
Depuis le bienheureux jour
Que je suis chien d'Amarylle.
A ses pieds j'ai vu la cour,
A ses pieds j'ai vu la ville
Vainement brûler d'amour.
Seul j'ai su, par mon adresse,
Dans son insensible cœur
Faire naître la tendresse.
Ne troublez plus mon bonheur.
Quand, pour venger son honneur,
Le petit dieu suborneur
Qu'en tous lieux elle surmonte

Décideroit à ma honte
Sur les droits que je prétends;
Sachez, notre illustre comte,
Que j'ai de fort bonnes dents.

CHANSON.

Pourquoi me reprocher, Sylvandre,
Que je vous promets tout pour ne vous rien tenir?
Hélas! c'est moins à moi qu'à vous qu'il s'en faut prendre:
Pour remplir vos désirs, j'attends un moment tendre;
Que ne le faites-vous venir?

LETTRE DE GAS,

ÉPAGNEUL DE MADAME DESHOULIÈRES,

A COURTE-OREILLE,

Tournebroche de M. . . 1672.

J'apprends de tous côtés que, malgré le destin
Qui vous a fait naître mâtin,
Vous chassez pourtant à merveille.
Ce grand lièvre fut pris par le preux Courte-Oreille,

Disoit-on l'autre jour en ouvrant un pâté :
Du vin, du vin ; qu'à sa santé
Il soit vidé mainte bouteille.
Lors le verre à la main votre los fut chanté.
Un blondin, deux abbés, et plus d'une beauté,
S'en acquittèrent avec zèle.
Foi d'épagneul, j'en fais un rapport très fidèle ;
J'étois présent à tout, et voyois sans douleur
Toute l'estime et tout l'honneur
Dont votre chasse étoit suivie.
Auprès d'Amaryllis, content de mon bonheur,
Rien ne pouvant me faire envie,
Je me déterminai dans cet heureux moment
A vous dire, sans compliment,
Que vous avez bien fait de quitter la cuisine,
Où vous étiez souvent battu.
J'estime infiniment ceux qui, par leur vertu,
Démentent leur basse origine.
Jamais l'honneur d'autrui ne m'a rendu jaloux ;
Et, malgré tant de différence
Que le ciel a mis entre nous,
Je veux bien faire connoissance
Et lier commerce avec vous.
Devenons bons amis ; abandonnez la broche ;
Allez, comme épagneul, chien courant, ou limier,
Par tout pays prendre gibier ;
Ne craignez là-dessus ni plainte ni reproche :
Personne ne fait son métier.

AIR.

Venez, petits oiseaux, c'est moi qui vous appelle ;
Vous devez à mes soins vos plus tendres désirs :
Sans amour, la saison nouvelle
Seroit pour vous sans fleurs et sans plaisirs.

Secondez mon ardeur extrême ;
Je veux charmer un jeune cœur.
Chantez ; mais chantez le bonheur
D'être aimé quand on aime.

APOTHÉOSE DE GAS,

MON CHIEN.

A IRIS. 1672.

Plus d'un bel esprit murmure
Contre mon illustre chien.
Iris, ne savez-vous rien
De son heureuse aventure ?
Lorsque sur le double mont
Je cherchois des fleurs nouvelles

Pour en couronner le front
D'un roi cent fois plus grand que le vainqueur d'Arbelles,
Mon téméraire chien marchoit dessus mes pas.
Il trouve, en me suivant, la source d'Hippocrène.
Il faisoit chaud, il étoit las;
Tout languissant de soif, il boit dans la fontaine.
Aussitôt les auteurs dont les bords sont remplis
Firent retentir de leurs cris
La montagne à double croupe.
Par l'un d'eux mon chien est pris.
On détache un de la troupe
Pour avertir du fait le dieu des beaux esprits.
A peine eut-on conté cette bizarre histoire,
Qu'Apollon s'écria, de son honneur jaloux :
Un chien a l'audace de boire
En même fontaine que nous !
Alors prenant son arc d'ivoire,
Il alloit, pour venger sa gloire,
Percer mon chien de mille coups,
Si, d'un air agréable et doux,
La badine Érato n'eût pris soin du coupable.
Puissant dieu, lui dit-elle, hélas !
Pour ce pauvre toutou devenez plus traitable,
Il vaut bien qu'on en fasse cas.
C'est l'illustre chien d'Amarylle
Dont j'ai tant chanté les appas.
Ni le chien qui jappe là-bas,
Ni le chien dont l'olympe brille,
En bon sens ne l'égalent pas :
Il démêle un sot de cent pas,
Le poursuit, l'aboie et le pille.
Ah ! pour le repos de nos jours,

Que n'avons-nous un tel secours
Contre un tas de grimauds dont Parnasse fourmille !
A ces mots, d'Apollon le courroux s'apaisa.
Il demande mon chien, commande qu'il s'avance,
Le trouva beau, le caressa ;
Et, malgré l'humble remontrance
De messieurs les auteurs, il l'immortalisa.
Je t'affranchis des lois de la sourde déesse,
Dit-il à ce chien précieux ;
Demeure en ces aimables lieux
Dans une éternelle jeunesse.
Connoissant ta capacité,
Je commets à tes soins notre tranquillité.
Au pied du mont sacré je t'assigne une place.
Par le mérite faux garde d'être surpris ;
Et, quelque terrible menace,
Quelque prière qu'on te fasse,
Ne permets d'y monter qu'à mes seuls favoris.
Déchire à belles dents ceux dont la folle audace
De mes doctes chansons croit emporter le prix,
Et pour ces demi-beaux-esprits
Sois le Cerbère du Parnasse.
Ce discours prononcé, les neuf savantes sœurs
De mon heureux chien s'approchèrent ;
Et, pour lui décerner les suprêmes honneurs,
Jusques aux bords du Styx dans leurs bras le portèrent ;
Trois fois, en marmottant, dans ses eaux le plongèrent.
Tout ce qu'il avoit de mortel
Demeura dans l'onde fatale ;
Et l'on vit, d'une ardeur égale,
A ce chien nouveau dieu dresser plus d'un autel,
Qu'encensent vainement l'audace et la cabale.

Fidèle aux ordres d'Apollon,
Nuit et jour du sacré vallon
Il interdit l'entrée aux faiseurs d'acrostiches,
D'équivoques, de vers obscurs,
De vers rampants, et de vers durs;
A ceux dont tous les hémistiches
Sont pleins de médisance, ou pleins de mots impurs.
Par ses soins on jouit du repos et de l'ombre
Nécessaires pour bien penser.
Les bons auteurs sont en si petit nombre,
Qu'ils ne peuvent embarrasser.
En vain le vieux Lisis lui dit d'un ton superbe :
Je suis des amis de Malherbe;
Vous devez me laisser passer.
En vain, dans l'ardeur qui l'emporte,
Le pétulant Albin, d'une voix vive et forte,
Allègue de vieux droits par le bon sens détruits.
O ciel ingrat, dit-il, tant d'ouvrages conduits
Comme l'eût pu faire Aristote,
. . . . . .
Ne me donnent que des douleurs !
Quelle étoile funeste à mon destin préside !
Mais dois-je m'étonner de mes divers malheurs ?
C'est une bête qui décide
Des bons et des mauvais auteurs.
Après lui, l'ignorant Timandre
Vient tenter l'aventure, aidé du dieu Bacchus;
Et veut contre mon chien gager deux mille écus
Qu'il arrivera quelque esclandre.
. . . . . .

ÉPÎTRE

A M. MASCARON,

Évêque de Tulle, et depuis d'Agen. 1672.

Des bords du fameux Lignon
Le moyen de vous écrire ?
L'air de ce pays inspire
Je ne sais quoi de fripon
Qui n'est pas propre à vous dire.
Depuis que feu Céladon
Pour la précieuse Astrée,
L'ame de douleur outrée,
Mit ses jours à l'abandon,
Amour résolut, dit-on,
Que l'air de cette contrée
Rendroit le plus fier dragon
Doux comme un petit mouton.
Depuis que j'y suis entrée,
J'ai déjà changé de ton.
Je ne me meurs pas encore ;
Mais, entre nous, j'ai bien peur
D'une inquiète langueur
Qui me force à voir l'aurore :
J'ai partout l'esprit rêveur ;
Un noir chagrin me dévore.
Un tel changement d'humeur

Me fait trembler pour mon cœur.
S'il alloit devenir tendre,
S'il sentoit la moindre ardeur,
Il seroit bientôt en cendre.
Hélas ! loin de badiner,
Loin d'être fourbe et volage,
Comme veut le bel usage,
Il iroit s'abandonner,
En jeune cœur qui se pique
De sentiment héroïque,
A ces beaux engagements
Qu'on trouve dans les romans.
Oui, malgré ce qu'on pratique,
Il aimeroit à l'antique.
Ah ! que de fâcheuses nuits !
Que de soupçons ! que d'alarmes !
Que de chagrins ! que d'ennuis !
Que de soupirs ! que de larmes !
Il vaut mieux, si je le puis,
M'arracher à tous les charmes
Du beau séjour où je suis.
Sans consulter davantage,
Quittons ce fatal rivage ;
Mais quittons-le sans retour,
Ce rivage où chaque jour,
Sans avoir eu part au crime,
Chaque cœur sert de victime
Aux vengeances de l'Amour.
Ici tout ce qui respire
Se plaint, languit et soupire.
Dans les forêts les oiseaux,
Dans les plaines le zéphyre,

Les bergers sous les ormeaux,
Les naïades dans les eaux,
Tout sent l'amoureux martyre;
Et tout sert, en nous parlant
Contre l'austère sagesse,
A mettre en goût de tendresse
Le cœur le plus indolent.
Vous dont l'ame indifférente
Ne connoît aucun souci,
Pour l'avoir toujours contente
Profitez de tout ceci;
Et, quelque espoir qui vous tente,
Ne venez jamais ici.

RONDEAU.

TAISEZ-VOUS, tendres mouvements,
Laissez-moi pour quelques moments;
Tout mon cœur ne sauroit suffire
Aux transports que l'amour m'inspire
Pour le plus parfait des amants.

A quoi servent ces sentiments?
Dans mes plus doux emportements
Ma raison vient toujours me dire:
Taisez-vous.

La cruelle, depuis deux ans....
Mais, hélas! quels redoublements

Sens-je à mon amoureux martyre?
Mon berger paroît, il soupire;
Le voici : vains raisonnements,
Taisez-vous.

A Mlle. DE LA CHARCE,

Pour la fontaine de Vaucluse. 1673.

Quand vous me pressez de chanter
Pour une fontaine fameuse,
Vous avez oublié que je suis paresseuse;
Qu'un simple madrigal pourroit m'épouvanter;
Qu'entre une santé languissante
Et d'illustres amis par le sort outragés
Mes soins sont toujours partagés.
Par plus d'une raison, devenez moins pressante.
Daphné, vous ne savez à quoi vous m'engagez.

Peut-être croyez-vous que, toujours insensible,
Je décrirai dans mes vers,
Entre de hauts rochers dont l'aspect est terrible,
Des prés toujours fleuris, des arbres toujours verts;
Une source orgueilleuse et pure,
Dont l'eau, sur cent rochers divers,
D'une mousse verte couverts,
S'épanche, bouillonne, murmure;
Des agneaux bondissant sur la tendre verdure,
Et de leurs conducteurs les rustiques concerts.

De ce fameux désert la beauté surprenante,
Que la nature seule a pris soin de former,
Amusoit autrefois mon ame indifférente.
Combien de fois, hélas! m'a-t-elle su charmer!
Cet heureux temps n'est plus : languissante, attendrie,
Je regarde indifféremment
Les plus brillantes eaux, la plus verte prairie;
Et du soin de ma bergerie
Je ne fais même plus mon divertissement.
Je passe tout le jour dans une rêverie
Qu'on dit qui m'empoisonnera.
A tout autre plaisir mon esprit se refuse;
Et si vous me forcez à parler de Vaucluse,
Mon cœur tout seul en parlera.
Je laisserai conter de sa source inconnue
Ce qu'elle a de prodigieux,
Sa fuite, son retour, et la vaste étendue
Qu'arrose son cours furieux.
Je suivrai le penchant de mon ame enflammée :
Je ne vous ferai voir dans ces aimables lieux
Que Laure tendrement aimée,
Et Pétrarque victorieux.

Aussi-bien de Vaucluse ils font encor la gloire :
Le temps qui détruit tout respecte leurs plaisirs;
Les ruisseaux, les rochers, les oiseaux, les zéphyrs,
Font tous les jours leur tendre histoire.
Oui, cette vive source, en roulant sur ces bords,
Semble nous raconter les tourments, les transports
Que Pétrarque sentoit pour la divine Laure.
Il exprima si bien sa peine, son ardeur,
Que Laure, malgré sa rigueur,

L'écouta, plaignit sa langueur,
Et fit peut-être plus encore.

Dans cet antre profond, où, sans autres témoins
Que la naïade et le zéphyre,
Laure sut, par de tendres soins,
De l'amoureux Pétrarque adoucir le martyre,
Dans cet antre où l'amour tant de fois fut vainqueur,
Quelque fierté dont on se pique
On sent élever dans son cœur
Ce trouble dangereux par qui l'amour s'explique
Quand il alarme la pudeur.

Ce n'est pas seulement dans cet antre écarté
Qu'il reste de leurs feux une marque mortelle:
Ce fertile vallon, dont on a tant vanté
La solitude et la beauté,
Voit mille fois le jour, dans la saison nouvelle,
Les rossignols, les serins, les pinsons,
Répéter sous son vert ombrage
Je ne sais quel doux badinage
Dont ces heureux amants leur donnoient des leçons.

Leurs noms sur ces rochers peuvent encor se lire,
L'un avec l'autre est confondu;
Et l'ame à peine peut suffire
Aux tendres mouvements que leur mélange inspire.
Quel charme est ici répandu!
A nous faire imiter ces amants tout conspire.
Par les soins de l'amour leurs soupirs conservés
Enflamment l'air qu'on y respire:
Et les cœurs qui se sont sauvés
De son impitoyable empire
A ces déserts sont réservés.

Tout ce qu'a de charmant leur beauté naturelle
Ne peut m'occuper un moment.
Les restes précieux d'une flamme si belle
Font de mon jeune cœur le seul amusement.
Ah ! qu'il m'entretient tendrement
Du bonheur de la belle Laure !
Et qu'à parler sincèrement
Il seroit doux d'aimer, si l'on trouvoit encore
Un cœur comme le cœur de son illustre amant !

LES MOUTONS.

IDYLLE. 1674.

Hélas ! petits moutons, que vous êtes heureux !
Vous paissez dans nos champs, sans souci, sans alarmes:
Aussitôt aimés qu'amoureux,
On ne vous force point à répandre des larmes;
Vous ne formez jamais d'inutiles désirs.
Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature :
Sans ressentir ses maux, vous avez ses plaisirs.
L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'imposture,
Qui font tant de maux parmi nous,
Ne se rencontrent point chez vous.
Cependant nous avons la raison pour partage,
Et vous en ignorez l'usage.
Innocents animaux, n'en soyez point jaloux;
Ce n'est pas un grand avantage.

Cette fière raison dont on fait tant de bruit
Contre les passions n'est pas un sûr remède :
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit ;
Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide
Est tout l'effet qu'elle produit.
Toujours impuissante et sévère,
Elle s'oppose à tout, et ne surmonte rien.
Sous la garde de votre chien,
Vous devez beaucoup moins redouter la colère
Des loups cruels et ravissants,
Que, sous l'autorité d'une telle chimère,
Nous ne devons craindre nos sens.
Ne vaudroit-il pas mieux vivre comme vous faites
Dans une douce oisiveté,
Ne vaudroit-il pas mieux être comme vous êtes
Dans une heureuse obscurité,
Que d'avoir, sans tranquillité,
Des richesses, de la naissance,
De l'esprit et de la beauté ?
Ces prétendus trésors, dont on fait vanité,
Valent moins que votre indolence :
Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels ;
Par eux plus d'un remords nous ronge ;
Nous voulons les rendre éternels,
Sans songer qu'eux et nous passerons comme un songe.
Il n'est dans ce vaste univers
Rien d'assuré, rien de solide :
Des choses d'ici-bas la fortune décide
Selon ses caprices divers.
Tout l'effort de notre prudence
Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.
Paissez, moutons, paissez sans règle et sans science ;

Malgré la trompeuse apparence,
Vous êtes plus heureux et plus sages que nous.

CHANSON.

Ah ! que je sens d'inquiétude !
Que j'ai de mouvements qui m'étoient inconnus !
Mes tranquilles plaisirs, qu'êtes-vous devenus ?
Je cherche en vain la solitude.
D'où viennent ces chagrins, ces mortelles langueurs ?
Qu'est-ce qui fait couler mes pleurs
Avec tant d'amertume et tant de violence ?
De tout ce que je fais mon cœur n'est point content.
Hélas ! cruel Amour que je méprise tant,
Ces maux ne sont-ils point l'effet de ta vengeance ?

SONNET EN BOUTS RIMÉS

POUR LE ROI.

Pour chanter un héros, quittons le FLAGEOLET.
Louis cède au seul roi qui fit le DÉCALOGUE;
Par lui l'aigle est réduit au vol du ROITELET,
Et son nom est trop grand pour la champêtre ÉGLOGUE.

La chicane mourante au fond du CHATELET,
Lui seul aux autres rois servant de PÉDAGOGUE,
Tous ses voisins forcés à garder le MULET,
L'hérésie enchaînée à ses pieds comme un DOGUE,

De vices et d'erreurs son état ÉCURÉ;
Le calme à l'univers par ses soins PROCURÉ,
Tout enfin met sa vie au-dessus des plus BELLES.

Il vient d'humilier l'orgueil de L'HELLESPONT;
A ses vastes projets la fortune RÉPOND,
Et va lui préparer des victoires NOUVELLES.

IMITATION

DE LA PREMIÈRE ODE D'HORACE,

Maecenas, atavis.....

A M. COLBERT, ministre d'état, et contrôleur-général des finances. 1675.

ILLUSTRE protecteur des filles de Mémoire,
Ministre vigilant, dont les soins précieux
De l'auguste Louis éternisent la gloire;
Colbert, dont les travaux, des ans victorieux,
De miracles divers enrichiront l'histoire;
Vous, par qui l'on voit à la fois

Les beaux arts rétablis, le commerce, les lois;
Vous, dont la sage prévoyance,
Au milieu de la guerre, entretient l'abondance
Dans les vastes états du plus vaillant des rois;
Pour connoître des cœurs quelle est la différence,
Quittez pour un moment vos pénibles emplois.

Couvert d'une noble poussière,
On voit un jeune audacieux,
Triomphant d'une cour entière,
D'un superbe tournoi sortir victorieux.
Par les louanges qu'on lui donne,
Il se croit au-dessus des plus fameux guerriers;
Et le laurier qui le couronne
Est à son gré le plus beau des lauriers.

L'espoir de parvenir aux dignités suprêmes
Rend esclave de la faveur.
Rien d'un ambitieux ne rebute le cœur;
Son repos, et ses amis mêmes,
Sont des biens qu'il immole au soin de sa grandeur.

En cultivant les champs, le laboureur avare
D'une riche moisson flatte tous ses désirs :
Les autres passions, où la raison s'égare,
N'excitent dans son cœur ni douleur ni plaisirs.

A peine échappé du naufrage,
Le nocher hasardeux remonte sur la mer.
Durant les périls de l'orage,
Effrayé de se voir en proie au flot amer,
Il regrette l'heureux rivage :

Mais dès lors que de son trident
Neptune a par trois fois frappé l'onde irritée,
On voit le pilote imprudent,
Sans aucun souvenir des écueils ni du vent,
Emporté par l'espoir dont son ame est flattée,
S'exposer comme auparavant.

Gouverne qui voudra cet immense univers;
Tout est indifférent dans la fureur bachique.
A l'ombrage des pampres verts,
Le buveur, dégagé de mille soins divers,
Au culte de Bacchus sans réserve s'applique;
Et bravant du bon sens le pouvoir tyrannique,
Il met sa raison dans les fers.

Les affreux et sanglants combats
Qui coûtent tant de pleurs aux amantes, aux mères,
Pour les guerriers ont des appas;
Et la gloire et l'honneur, ces fatales chimères,
Leur font avec plaisir affronter le trépas.

Pour les sombres forêts le diligent chasseur
De Mars et de l'Amour néglige les conquêtes :
Il met le suprême bonheur
A forcer d'innocentes bêtes.
Soit que l'astre des cieux, dans son rapide tour,
Répande aux mortels sa lumière,
Soit que l'inégale courrière
Répare la perte du jour,
Jamais son ame forcenée
D'un tranquille sommeil ne goûte les douceurs :
La poursuite d'un cerf lui fait de l'hyménée
Mépriser toutes les faveurs.

Colbert, il seroit impossible
De compter des humains les caprices divers.
Pour moi, de qui le cœur ne s'est trouvé sensible
Qu'à l'innocent plaisir de bien faire des vers,
Seule aux bords des ruisseaux je chante sur ma lyre
Ou le dieu des guerriers ou le dieu des amants,
Et ne changerois pas pour le plus vaste empire
Ces doux amusements.

Pleine du beau feu qui m'anime,
Avant qu'un autre hiver ramène les glaçons,
Je chanterai Louis, sage, actif, magnanime,
Et vainqueur malgré les saisons.
Colbert, si vous daignez m'entendre,
Si pour quelques moments mes chants peuvent suspendre
Les chagrins que traîne après soi
Cette profonde politique
Où le bien de l'état sans cesse vous applique,
Quel sort plus glorieux pour moi?

MADRIGAL.

AGRÉABLE prairie où j'aime à m'arrêter,
Comme vos fleurs mes ennuis sont sans nombre.
Je voudrois vous les raconter;
Mais l'ardeur du soleil me force à vous quitter
Pour cette forêt sombre.

Hélas ! je redoute ses feux,
Insensée, et je cherche un lieu qui m'en préserve,
Tandis que j'en conserve
Dans mon cœur de plus dangereux !

BALLADE

A M. CHARPENTIER,

SUR SON LIVRE INTITULÉ :

Défense de la langue françoise pour l'inscription de l'arc de triomphe qui parut en 1676.

Fameux auteur, de tous auteurs le coq,
Toi dont l'esprit agréable et fertile
Des latineurs a soutenu le choc
Par un écrit dont sublime est le style,
Plus éloquent que ne fut feu Virgile ;
Tu leur fais voir qu'on doit les mettre au croc :
Pour chaque trait tu leur en rends deux mille ;
Quand tu combats, la victoire t'est hoc.

Dans leurs discours et ab hac et ab hoc
Ils ont crié qu'à Paris la grand' ville,
Où l'étranger est en proie à l'escroc,
Inscription françoise est inutile.

Latinité moins seroit difficile,
Disent-ils tous, pour la gent vide-broc.
On prêche en vain un si faux évangile;
Quand tu combats, la victoire t'est hoc.

Du grand Louis, qui de taille et d'estoc
De l'univers fera son domicile,
Et dont le cœur s'ébranle moins qu'un roc,
Pourquoi les faits, par une erreur servile,
Mettre en latin? Non, non, troupe indocile,
D'inscriptions nous allons faire troc.
Par toi, Damon, pédants vont faire gille:
Quand tu combats, la victoire t'est hoc.

ENVOI.

Grands savantas, nation incivile,
Dont calepin est le seul ustensile,
Plus on ne veut ici de votre affroc.
François langage est or; vôtre est argile,
Bon seulement pour gens qui portent froc.
Poursuis, Damon, ils n'ont plus d'autre asile:
Quand tu combats, la victoire t'est hoc.

SONNET BURLESQUE,

SUR LA PHÈDRE DE RACINE,

JANVIER 1677.

DANS un fauteuil doré, Phèdre, tremblante et blême,
Dit des vers où d'abord personne n'entend rien;
Sa nourrice lui fait un sermon fort chrétien
Contre l'affreux dessein d'attenter à soi-même.

Hippolyte la hait presque autant qu'elle l'aime ;
Rien ne change son cœur ni son chaste maintien :
La nourrice l'accuse, elle s'en punit bien :
Thésée a pour son fils une rigueur extrême.

Une grosse Aricie [1], au cuir rouge, aux crins blonds,
N'est là que pour montrer deux énormes tétons,
Que, malgré sa froideur, Hippolyte idolâtre.

Il meurt enfin, traîné par ses coursiers ingrats ;
Et Phèdre, après avoir pris de la mort-aux-rats,
Vient, en se confessant, mourir sur le théâtre.

LETTRE

A MONSIEUR DOUJAT.

Je vous avertis qu'Amour
Se plaint de votre inconstance,
Et qu'il prétend quelque jour
Vous faire humble remontrance

[1] La des Œillets, bonne actrice, mais peu jolie.

Ceux qui ont avancé ce fait se sont trompés. Mademoiselle des Œillets étoit morte en 1660. Ainsi ce n'est point celle qui joua le rôle d'Aricie ; ce fut mademoiselle Desnehaut, très bonne actrice, grasse, et très jolie, qui le représenta. Voyez l'histoire du Théâtre françois, tome XII, page 4, note (a).

Sur la trop grande dépense
Qu'il fait pour vous retenir.
Il jure par son arc qu'il n'y sauroit fournir;
Et ce n'est pas, Tircis, sans raison qu'il en gronde:
Vous soupirez pour cent objets divers,
Et vous usez plus de fers
Que tout le reste du monde.

Ce n'est pas que je ne sache bien qu'il vous flatte, qu'il vous ménage, et qu'il ne vous fait porter que des fers dorés. Mais ce n'est pas ainsi qu'il faut en user avec vous; et il devroit vous en donner de si pesants, que vous ne pussiez le quitter quand vous le voudriez.

Il se ruinera sans doute
Par un si doux traitement;
Car, entre nous, Tircis, on sait ce qu'il en coûte
A dorer les fers d'un amant.

AU ROI.

MADRIGAL.

HÉROS qui seul renferme en toi
Ce qui fait un grand homme, un bon maître, un grand roi,
Nos fronts sont couronnés tous deux des mêmes feuilles:
Mais dans le champ de Mars on sait que tu les cueilles,

Et moi dans le fameux vallon
Où des fastes sacrés qu'y conserve Apollon
Je veux de tes hauts faits remplir toutes les feuilles.
En dépit de l'envie au regard de travers,
Tu verras sans chagrin ton grand nom dans mes vers.

Louis, l'air dont tu les accueilles
Me flatte d'un bonheur si doux, si précieux.
Il est plus d'un endroit, pourvu que tu le veuilles,
Par où je le saurai bien mieux.

LETTRE EN CHANSONS

A M. DESHOULIÈRES. 1677.

Air : Nous sommes ici demi-douzaine.

Lettres en chansons sont à la mode;
Ce badinage m'accommode,
Moi, dont l'esprit est paresseux.
Trouvez donc bon qu'en chansonnettes,
Qui ne seront que pour nous deux,
Je vous écrive des sornettes.

Air de Landerirette.

Quels sont vos divertissements?
Passez-vous de fort doux moments?
Landerirette.
Je ne sais quoi me dit qu'oui,
Landeriri.

Air : Ha ! monsieur le capitaine.

Chez moi ce n'est pas de même,
J'ai toujours quelque bobo :
Vous pouvez faire carême,
Chez moi ce n'est pas de même :
Vous n'êtes chagrin ni blême,
Vous faites fort bien dodo :
Chez moi ce n'est pas de même,
J'ai toujours quelque bobo.

Air : Vit-on jamais nymphe plus gentille ?

S'il est vrai qu'un maréchal de France,
Que Louis estime tant,
Vous ait fait pour moi quelque tendre avance,
Lui que je croyois indifférent ;
Dussiez-vous être jaloux, je pense
Que je payerai comptant.

Air : Vive l'amour sur la fougère.

Il veut de moi des bagatelles ;
Il en aura
Tant qu'il voudra
Des plus nouvelles.
Je m'en vais quitter ma paresse,
Pour lui marquer mon respect, ma tendresse ;
Mais,
Si désormais
Vous devenez jaloux,
Il faut s'en prendre à vous.

Air : Nos fâcheux maris jaloux.

M'écrire de bonne foi
L'estime qu'il a pour moi,

Quelle imprudence est la vôtre !
Mais n'allez pas vous venger ;
Le danger,
A deux cents lieues l'un de l'autre,
Est fort léger.

Air : Nommer un ange.

Changeons de thèse ;
De tels propos
N'ont rien qui plaise.
Un jeune héros
Que dès votre jeune âge
Vous servez si bien
Sera pour vous, je gage,
Un plus doux entretien.

Air : A ta santé.

Depuis huit jours,
Tous les Amours
Reviennent habiter le château de Versailles :
Savez-vous bien pourquoi ?
C'est qu'ils suivent le roi.

Air : Le beau berger Tircis.

Après avoir soumis
Trois des plus fortes villes,
Rendu de nos ennemis
Tous les projets inutiles,
Des plaisirs plus tranquilles
Peuvent être permis.

Air : Quelqu'un a dit à ma belle.

Nous verrons toute la terre
Assujettie à ses lois :

Pour l'amour ou pour la guerre,
Dès qu'il daigne faire un choix,
Un dieu lui prête son tonnerre,
Un dieu lui prête son carquois.

Air : Des pèlerins.

On voit sur ses pas
Son illustre frère
Tout brillant d'appas,
Au milieu des combats,
Affronter le trépas.
Montcassel
Le rend immortel;
Mais, semblable au dieu de Cythère,
Est-on propre à faire
Ces exploits inouis.
Qui vous ont réjouis?
Rien n'est impossible pour plaire
Au fameux Louis.

Air : Des triolets.

L'hôtel s'apprête à nous donner
Les vieilles pièces de Corneille;
Mais, ce qui va vous étonner,
L'hôtel s'apprête à nous donner
Le fils de LA FLEUR, pour jouer
Nicomède : ô rare merveille!
L'hôtel s'apprête à nous donner
Les vieilles pièces de Corneille.

Air : Depuis janvier jusqu'en avril.

Je ne saurois vous dire rien,
Ni du théâtre italien,

Ni de celui de la Molière ;
Ils sont, selon moi, but à but ;
Et, pour gens à grand caractère,
Hors de l'hôtel point de salut.

Air : Sommes-nous pas bien heureux ?

Je m'amuse trop long-temps
A vous parler du théâtre ;
On voit bien que j'idolâtre
Tout ce qu'il a d'agréments.
Les bois, les prés, les fontaines,
Peuvent aussi me toucher ;
Mais depuis quelques semaines
Je ne saurois les chercher.

Air : Daye dandaye.

J'ai perdu messieurs mes chevaux :
C'étoient de vilains animaux ;
Il leur falloit toujours dire, Haye :
Daye dandaye.

Air : La jeune Iris sans cesse me fuit.

Être à pied n'est pas le seul chagrin
Qui fait ma mélancolie ;
Je dors à peu près comme un lutin,
Je m'alarme, je m'oublie ;
Et, s'il faut vous l'avouer enfin,
J'aime jusqu'à la folie.

Air : La gaillarde.

Revenez de l'étonnement
Où vous a dû mettre ce compliment :

J'aime, il est vrai; mais, Dieu merci,
Une chatte fait mon souci.

Air : Si l'Amour étoit ivrogne.

De mon aimable Grisette
Le nom est déjà connu;
Elle me rend inquiète
Plus que je n'aurois voulu :
Croyez-en la chansonnette
Qui par le monde a couru.

Air : Si le péril est agréable.

Deshoulière est toujours ingrate
Pour ceux que ses beaux yeux ont pris;
Et son cœur, comme une souris,
Est pris par une chatte.

Air : Des Feuillantines.

Voilà ce qu'un bel esprit,
Par dépit
Composa près de mon lit,
En voyant ma chatte grise
Se rouler sur ma chemise.

Air : Peste du Jérémie.

La friponne me baise,
Et se met dans mes draps;
M'égratigne à son aise,
Comme on voit à mes bras.
Par ses joujoux je pense
Adoucir une absence
Dont je me plains tout bas.

Air : Vous avez, belle Brégy.

Si l'on osoit aux époux
Écrire d'un style doux,
Je pousserois des hélas ;
Mais aux chères précieuses
Le bon air ne le veut pas.

Air : Je ne veux pas vous connoître.

Quelque tendre qu'on puisse être,
Dès lors que le sacrement
A décidé du peut-être,
Comme par enchantement
On voit bientôt disparoître
Et la maîtresse et l'amant.

Air : Buvons à nous quatre.

L'amour en ménage
Trouve peu d'appas ;
On ne le mitonne pas ;
Et de l'esclavage
Il est bientôt las.

Air : Lorsque Phyllis à mes vœux est contraire.

J'aurois encor quelque chose à vous dire
Sur les chagrins d'un amour enchaîné ;
Je pourrois bien aussi vous faire rire
D'un pauvre auteur toujours infortuné ;
De vos amis je devrois vous écrire :
Mais j'aperçois qu'il est midi sonné,
Et que je n'ai pas déjeûné.

Air : Mes yeux ont vu l'adorable Clymène.

Dans cet endroit je vous suis, sans le mettre,
Tout ce qu'on est à la fin d'une lettre.

Air : Durant que nous sommes.

Fait à ma toilette
Le septième juin,
Partageant avec Grisette
Et mon papier et mon soin.

RONDEAU.

1677.

Le bel esprit, au siècle de Marot,
Des dons du ciel passoit pour le gros lot;
Des grands seigneurs il donnoit accointance,
Menoit parfois à noble jouissance,
Et, qui plus est, faisoit bouillir le pot.

Or est passé ce temps où, d'un bon mot,
Stance ou dizain, on payoit son écot;
Plus n'en voyons qui prennent pour finance
Le bel esprit.

A prix d'argent, l'auteur comme le sot
Boit sa chopine et mange son gigot;
Heureux encor d'en avoir suffisance !
Maints ont le chef plus rempli que la panse :
Dame ignorance a fait enfin capot
Le bel esprit.

RONDEAU.

1677.

Contre l'amour voulez-vous vous défendre ?
Empêchez-vous et de voir et d'entendre
Gens dont le cœur s'explique avec esprit.
Il en est peu de ce genre maudit,
Mais trop encor pour mettre un cœur en cendre.

Quand une fois il leur plaît de nous rendre
D'amoureux soins, qu'ils prennent un air tendre,
On lit en vain tout ce qu'Ovide écrit
Contre l'amour.

De la raison il ne faut rien attendre :
Trop de malheurs n'ont su que trop apprendre
Qu'elle n'est rien dès que le cœur agit.
La seule fuite, Iris, nous garantit ;
C'est le parti le plus utile à prendre
Contre l'amour.

CHANSON.

Je croyois que la colère
Avoit dégagé mon cœur ;
Mais à la moindre douceur
J'ai bien connu le contraire.

Hélas ! un fidèle amant
Se propose vainement
De n'aimer plus ce qu'il aime :
S'il se mutine aisément,
Il s'apaise tout de même.

LES FLEURS.

IDYLLE. 1677.

Que votre éclat est peu durable,
Charmantes fleurs, honneur de nos jardins !
Souvent un jour commence et finit vos destins ;
Et le sort le plus favorable
Ne vous laisse briller que deux ou trois matins.
Ah ! consolez-vous-en, jonquilles, tubéreuses ;
Vous vivez peu de jours, mais vous vivez heureuses.
Les médisants ni les jaloux
Ne gênent point l'innocente tendresse
Que le printemps fait naître entre Zéphyre et vous.
Jamais trop de délicatesse
Ne mêle d'amertume à vos plus doux plaisirs.
Que pour d'autres que vous il pousse des soupirs ;
Que loin de vous il folâtre sans cesse ;
Vous ne ressentez point la mortelle tristesse
Qui dévore les tendres cœurs
Lorsque, pleins d'une ardeur extrême,
On voit l'ingrat objet qu'on aime
Manquer d'empressement, ou s'engager ailleurs.

Pour plaire, vous n'avez seulement qu'à paroître.
Plus heureuses que nous, ce n'est que le trépas
Qui vous fait perdre vos appas.
Plus heureuses que nous, vous mourez pour renaître.
Tristes réflexions ! inutiles souhaits !
Quand une fois nous cessons d'être,
Aimables fleurs, c'est pour jamais.
Un redoutable instant nous détruit sans réserve ;
On ne voit au-delà qu'un obscur avenir :
A peine de nos noms un léger souvenir
Parmi les hommes se conserve.
Nous entrons pour toujours dans le profond repos
D'où nous a tirés la nature,
Dans cette affreuse nuit qui confond le héros
Avec le lâche et le parjure,
Et dont les fiers destins, par de cruelles lois,
Ne laissent sortir qu'une fois.
Mais, hélas ! pour vouloir revivre,
La vie est-elle un bien si doux ?
Quand nous l'aimons tant, songeons-nous
De combien de chagrins sa perte nous délivre ?
Elle n'est qu'un amas de craintes, de douleurs,
De travaux, de soucis, de peines ;
Pour qui connoît les misères humaines,
Mourir n'est pas le plus grand des malheurs.
Cependant, agréables fleurs,
Par des liens honteux attachés à la vie,
Elle fait seule tous nos soins ;
Et nous ne vous portons envie
Que par où nous devons vous envier le moins.

LES OISEAUX.

IDYLLE. 1678.

L'air n'est plus obscurci par des brouillards épais;
Les prés font éclater les couleurs les plus vives;
Et dans leurs humides palais
L'hiver ne retient plus les naïades captives.
Les bergers, accordant leur musette à leur voix,
D'un pied léger foulent l'herbe naissante:
Les troupeaux ne sont plus sous leurs rustiques toits.
Mille et mille oiseaux à la fois,
Ranimant leur voix languissante,
Réveillent les échos endormis dans ces bois:
Où brilloient les glaçons on voit naître les roses.
Quel dieu chasse l'horreur qui régnoit dans ces lieux?
Quel dieu les embellit? Le plus petit des dieux
Fait seul tant de métamorphoses.
Il fournit au printemps tout ce qu'il a d'appas.
Si l'Amour ne s'en mêloit pas,
On verroit périr toutes choses.
Il est l'ame de l'univers.
Comme il triomphe des hivers
Qui désolent nos champs par une rude guerre,
D'un cœur indifférent il bannit les froideurs.
L'indifférence est pour les cœurs
Ce que l'hiver est pour la terre.

Que nous servent, hélas ! de si douces leçons ?
Tous les ans la nature en vain les renouvelle ;
Loin de la croire, à peine nous naissons,
Qu'on nous apprend à combattre contre elle.
Nous aimons mieux, par un bizarre choix,
Ingrats, esclaves que nous sommes,
Suivre ce qu'inventa le caprice des hommes,
Que d'obéir à nos premières lois.
Que votre sort est différent du nôtre,
Petits oiseaux qui me charmez !
Voulez-vous aimer ? vous aimez.
Un lieu vous déplaît-il ? vous passez dans un autre.
On ne connoît chez vous ni vertus, ni défauts :
Vous paroissez toujours sous le même plumage ;
Et jamais dans les bois on n'a vu les corbeaux
Des rossignols emprunter le ramage.
Il n'est de sincère langage,
Il n'est de liberté, que chez les animaux.
L'usage, le devoir, l'austère bienséance,
Tout exige de nous des droits dont je me plains ;
Et tout enfin du cœur des perfides humains
Ne laisse voir que l'apparence.
Contre nos trahisons la nature en courroux
Ne nous donne plus rien sans peine.
Nous cultivons les vergers et la plaine,
Tandis, petits oiseaux, qu'elle fait tout pour vous.
Les filets qu'on vous tend sont la seule infortune
Que vous avez à redouter.
Cette crainte nous est commune ;
Sur notre liberté chacun veut attenter :
Par des dehors trompeurs on tâche à nous surprendre.
Hélas ! pauvres petits oiseaux,

Des ruses du chasseur songez à vous défendre :
Vivre dans la contrainte est le plus grand des maux.

ODE

A M. DE LA ROCHEFOUCAULD,

auteur des Réflexions Morales. 1678.

Quel spectacle offre à ma vue
L'état où vous paroissez ?
Ah ! que mon ame est émue !
Et que vous m'attendrissez !
Mais d'où vient ce dur silence ?
Pourquoi porter la constance
Jusqu'à ne point soupirer ?
Victime d'un fol usage,
Vous croyez que le vrai sage
Doit souffrir sans murmurer.

On règne sur la nature
Avec assez de succès,
Quand on sait que le murmure
Ne va point jusqu'à l'excès.
Je ris de ce fier stoïque
Qui, dans les tourments, se pique
D'avoir un visage égal ;
Qui, tandis qu'il en soupire,
A l'audace de nous dire :
La douleur n'est point un mal.

Je sens que de la machine
Les invisibles ressorts,
Bien que l'ame soit divine,
L'unissent avec le corps.
A-t-elle quelque amertume?
Le corps s'abat, se consume,
Et partage son ennui.
Aux douleurs est-il en proie?
L'ame ne sent plus de joie,
Et s'affoiblit avec lui.

Tels dans les transports qu'inspire
Cette agréable saison
Où le cœur à son empire
Assujettit la raison;
Tels, dis-je, dans la jeunesse,
Pleins d'une vive tendresse
On voit deux parfaits amants
Que la sympathie assemble
Faire et partager ensemble
Leurs plaisirs et leurs tourments.

Damon, dans tout ce qu'on nomme
Vulgairement un malheur,
On s'abuse; il n'est pour l'homme
De vrai mal que la douleur.
L'exil, l'obscure naissance,
La servile dépendance,
Le mépris, l'oppression,
La pauvreté qu'on déteste,
Le trépas, et tout le reste,
Sont des maux d'opinion.

Dans l'heureux siècle où sans guide
On laissoit aller les mœurs,
L'homme n'étoit point avide
De richesses ni d'honneurs :
Il vivoit de fruits sauvages,
Dormoit sous les frais ombrages,
Buvoit dans un clair ruisseau ;
Sans bien, sans rang, sans envie,
Comme il entroit à la vie
Il entroit dans le tombeau.

Ce penchant pour les délices
Qui nous suit jusqu'au cercueil
Est, ainsi que tous les vices,
L'ouvrage de notre orgueil.
Dans une douce retraite
Qu'avec plaisir il s'est faite
Le sage est heureux sans bien :
De quoi pourroit-il se plaindre,
Lui qui ne voit rien à craindre,
Et qui ne désire rien ?

Que sur lui la foudre gronde ;
Que les fougueux aquilons
Sous sa nef ouvrent de l'onde
Les gouffres les plus profonds ;
Qu'un tranchant acier s'apprête
A faire tomber sa tête :
Rien ne le peut émouvoir ;
Il est toujours impassible,
Sous quelque forme terrible
Que la mort se fasse voir.

Mais qu'intrépide il affronte,
Tant qu'il voudra, cet instant
Qui n'est rien, et qu'à leur honte
Tous les hommes craignent tant;
Une douleur, qui ne cède
Au temps non plus qu'au remède
Triomphe de son repos :
Il soupire en ce rencontre;
Et, malgré sa force, il montre
L'homme à travers le héros.

Vous qui marchez sur ses traces,
Vous que les cieux ennemis
A de si longues disgraces
Ont injustement soumis,
Quittez ces dures contraintes;
Adoucissez par des plaintes
De vos maux la cruauté;
Songez qu'insensible aux vôtres,
On vous croira pour les autres
Peu de sensibilité.

Pour le divorce qu'amènent
Ces contrastes douloureux
Où les éléments reprennent
Tout ce qu'on a reçu d'eux
Réservez ce front tranquille :
C'est là qu'il est inutile
De se plaindre de ses maux;
C'est là que l'orgueil succombe;
C'est là que le masque tombe
Qui couvroit tous nos défauts.

Oui, soyez alors plus ferme
Que ces vulgaires humains
Qui, près de leur dernier terme,
De vaines terreurs sont pleins.
En sage que rien n'offense
Livrez-vous sans résistance
A d'inévitables traits;
Et d'une démarche égale
Passez cette onde fatale
Qu'on ne repasse jamais.

Tout ce qu'on a vu de sages
Aux plus renommés climats
Ont cherché dans tous les âges
Ce que c'est que le trépas.
En vain ces esprits sublimes
Sondent de profonds abîmes
Pour nous en entretenir:
Pas un seul dans leur grand nombre
N'a pu percer la nuit sombre
Qui nous cache l'avenir.

Plein d'une austère sagesse,
L'un fait de savants efforts
Pour établir que sans cesse
Les ames changent de corps.
L'autre, osant donner atteinte
A la salutaire crainte
Qu'on a du divin courroux,
Nous assure que la vie
De rien ne sera suivie,
Et que tout meurt avec nous.

Le plus fort de ces grands maîtres
Se sert de tout son esprit
A soutenir que des êtres
La seule forme périt;
Que le corps se décompose;
Qu'il se fait de chaque chose
Des arrangements divers;
Et que toujours la matière,
Infinie, active, entière,
Circule dans l'univers.

D'autres croyent qu'au Tartare
Et qu'aux Champs Élysiens
Un juste arrêt nous prépare
De grands maux ou de grands biens:
Mais quand notre ame éclairée
Ne seroit pas assurée
Que c'est là le bon parti,
L'amour-propre feroit suivre
Une loi qui nous délivre
Du sort d'être anéanti.

D'autres.... Mais à quoi m'engage
Le soin de vous consoler?
Il est un certain langage
Que je ne dois point parler.
Par une aveugle manie
On borne notre génie
A suivre un triste devoir:
On veut qu'aux erreurs sujettes
La nature nous ait faites
Pour plaire et non pour savoir.

Finissons donc un ouvrage
Écrit pour vous seulement;
Pour vous, Damon, de notre âge
La gloire et l'étonnement;
Pour vous, sur qui l'éloquence
A répandu dès l'enfance
Ses trésors à pleines mains;
Pour vous, de qui la sagesse
Passe celle dont la Grèce
Donna l'exemple aux Romains.

CHANSON.

Revenez, charmante verdure,
Faites régner l'ombrage et l'amour dans nos bois.
A quoi s'amuse la nature?
Tout est encor glacé dans le plus beau des mois.
Si je viens vous presser de couvrir ce bocage,
Ce n'est que pour cacher aux regards des jaloux
Les pleurs que je répands pour un berger volage.
Ah! je n'aurai jamais d'autre besoin de vous.

ÉPITRE DE TATA,

chat de madame la marquise DE MONTGLAS,

A GRISETTE,

chatte de madame DESHOULIÈRES. Octobre 1678.

J'AI reçu votre compliment.
Vous vous exprimez noblement;
Et je vois bien dans vos manières
Que vous méprisez les gouttières.
Que je vous trouve d'agrément!
Jamais chatte ne fut si belle;
Jamais chatte ne me plut tant,
Pas même la chatte fidèle
Que j'aimois uniquement.
Quand vous m'offrez votre tendresse,
Me parlez-vous de bonne foi?
Se peut-il que l'on s'intéresse
Pour un malheureux comme moi?
Hélas! que n'êtes-vous sincère!
Que vous me verriez amoureux!...
Mais je me forme une chimère:
Puis-je être aimé? puis-je être heureux?
Vous dirai-je ma peine extrême?
Je suis réduit à l'amitié,
Depuis qu'un jaloux sans pitié
M'a surpris aimant ce qu'il aime.

Épargnez-moi le récit douloureux
De ma honte et de sa vengeance.
Plaignez mon destin rigoureux :
Plaindre les maux d'un malheureux
Les soulage plus qu'on ne pense.
Ainsi je n'ai plus de plaisirs.
Indigne d'être à vous, belle et tendre Grisette,
Je sens plus que jamais la perte que j'ai faite
En perdant mes désirs ;
Perte d'autant plus déplorable,
Qu'elle est irréparable.

RÉPONSE DE GRISETTE

A TATA.

Comment osez-vous me conter
Les pertes que vous avez faites ?
En amour c'est mal débuter ;
Et je ne sais que moi qui voulût écouter
Un pareil conteur de fleurettes.
Ha ! fi (diroient nonchalamment
Un tas de chattes précieuses),
Fi, mes chères, d'un tel amant ;
Car, si j'ose, Tata, vous parler librement,
Chattes aux airs penchés sont les plus amoureuses.
Malheur chez elles aux matous
Aussi disgraciés que vous.
Pour moi, qu'un heureux sort fit naître tendre et sage,

Je vous quitte aisément des sordides plaisirs.
Faisons de notre amour un plus galant usage :
Il est un charmant badinage
Qui ne tarit jamais la source des désirs.
Je renonce pour vous à toutes les gouttières,
Où (soit dit en passant) je n'ai jamais été.
Je suis de ces minettes fières
Qui donnent aux grands airs, aux galantes manières.
Hélas! ce fut par-là que mon cœur fut tenté,
Quand j'appris ce qu'avoit conté
De vos appas, de votre adresse,
Votre incomparable maîtresse.
Depuis ce dangereux moment,
Pleine de vous autant qu'on le peut être,
Je fis dessein de vous faire connoître,
Par un doucereux compliment,
L'amour que dans mon cœur ce récit a fait naître.
Vous m'avez confirmé, par d'agréables vers,
Tout ce qu'on m'avoit dit de vos talents divers.
Malgré votre juste tristesse,
On y voit, cher Tata, briller un air galant.
Les miens répondront mal à leur délicatesse :
Écrire bien n'est pas notre talent.
Il est rare, dit-on, parmi les hommes même.
Mais de quoi vais-je m'alarmer?
Vous y verrez que je vous aime :
C'est assez pour qui sait aimer.

BLONDIN,

chat des Jacobins de la rue Saint-Honoré,

A SA VOISINE GRISETTE,

SUR LES RIMES DE LA PIÈCE PRÉCÉDENTE.

Je ne veux point vous en conter.
Dans tout le fracas que vous faites,
Je n'ai pas de quoi débuter
Assez bien pour vous plaire, et me faire écouter
Des chattes comme vous, friandes de fleurettes.
Vous jouez avec moi, mais c'est nonchalamment;
Vos heures vous sont précieuses :
Il vous faut bien un autre amant.
Vous miaulez, dit-on, trop librement
Après les faveurs amoureuses;
Enfin, vos voisins les matous
Sont un peu trop sobres pour vous.
En vain vous affectez dans vos vers un air sage :
Ce n'est pas en rimant qu'on renonce aux plaisirs;
C'est en ne mettant plus ces plaisirs en usage;
C'est en quittant le badinage,
Sans en conserver les désirs.
On se perd bien souvent sans courir les gouttières.
Oui, dans ces lieux d'honneur vous n'avez point été;
Vous suivez en ce point les prudes et les fières :

Mais de tant de matous de toutes les manières
Qu'on vous cherche avec soin votre cœur est tenté.
C'est là ce qui vous gâte, à ce qu'on m'a conté,
Et que vous déguisez avec assez d'adresse.
Imitez, imitez votre illustre maîtresse,
Qui n'aima jamais un moment.
A son cœur noble et grand, autant qu'un cœur peut l'être,
L'amour n'ose espérer de se faire connoître.
Vous lui ferez pour moi ce compliment.
Pour captiver les cœurs le ciel qui la fit naître
Lui donna le talent de la prose et des vers.
Elle a mille charmes divers;
Une tendre langueur, une aimable tristesse,
N'ôte rien dans ses yeux d'un air fin et galant :
Rien ne peut échapper à sa délicatesse.
Le bel esprit n'est pas son seul talent :
Elle est la complaisance, elle est la bonté même.
Mais il ne faut pas l'alarmer :
La louange et l'éclat ne sont pas ce qu'elle aime.
Bienheureux le matou qu'elle voudroit aimer !

DOM GRIS,

chat de madame la duchesse DE BÉTHUNE,

A GRISETTE.

GRISETTE, savez-vous qui vous parle d'amour,
Qui vous cherche depuis un jour ?

C'est un chat accompli, plus beau qu'un chat d'Espagne,
Un chat qu'incessamment la fortune accompagne,
Qui se fait admirer des chattes de la cour.
Voilà ce qu'il vous faut; non pas ce chat sauvage,
Ce Tata, qui languit au milieu des plaisirs,
Qui ne sauroit, au plus, aller qu'au badinage,
Qui ne pourroit jamais contenter vos désirs,
Et qui mourroit de faim sur un tas de fromage.
Ce n'est pas, après tout, qu'il ne puisse amuser,
Qu'il ne soit propre à quelque chose;
Comme de feu Bertaut on pourroit en user.
Mais qu'en si beau chemin votre amour se repose,
Quoi que vous en disiez, on ne vous croira pas.
Pour vous croire une chatte à si maigres ébats,
Sur quoi voulez-vous qu'on se fonde?
Sur vos peu de besoins? Vous vous moquez du monde.
A d'autres! C'est trop loin pousser le précieux.
Ce n'est pas avec moi qu'il faut qu'on dissimule.
Aussi-bien avez-vous des yeux
A détromper le plus crédule.
Gardez pour ces jeunes chatons
Qui ne vont encor qu'à tâtons
D'une fausse vertu le rusé préambule;
Ne tournez point en ridicule
Ces fi, ces airs nonchalants
Qui cachent quelquefois des désirs violents.
Loin de les condamner, je blâme les manières
Des chattes qui d'abord nous disent miaou.
Depuis que pour la cour j'ai quitté les gouttières,
Je méprise beaucoup un procédé si fou.
Tout matou que je suis, j'ai l'ame délicate,
Je veux qu'en certain temps on donne de la pate;

Et je n'aimerois pas qu'on me sautât au cou :
Mais de faire la chatte-mite,
D'affecter comme vous un minois sérieux,
Tandis que nous savons qu'amour vous sollicite,
Et qu'à de certains chats vous faites les doux yeux ;
Je vous le dis tout net, Grisette, j'aime mieux
Une folle qu'une hypocrite.
Mettez-vous avec moi dessus un autre pié,
Si vous voulez long-temps garder votre conquête.
Je suis un coureur de clapié :
Chat qui prend des lapins ne passe pas pour bête.
Adieu jusqu'au premier sabbat ;
C'est là que j'attendrai réponse à cette lettre,
Et que vous connoîtrez, si je livre combat,
Que je sais plus tenir que je ne sais promettre.

MITTIN,

chat de mademoiselle Bocquet,

A GRISETTE.

Grisette, vous faites du bruit,
Non de ce bruit que font durant la nuit
Les minettes trop amoureuses :
C'est un bruit que la gloire suit,
Et que font en tout temps les chattes précieuses.
Ce bruit est venu jusqu'à moi ;
Il a troublé ma solitude.

Je vivois libre, exempt de l'amoureuse loi,
Et je sens de l'inquiétude.
Il me revient de tous côtés
Que vous avez cent rares qualités.
On dit que vous avez le regard doux et tendre,
Et que, pour en faire comprendre
La charmante douceur et le brillant éclat,
Vous n'avez pas des yeux de chat.
On dit que la nature, adroite et bienfaisante,
Vous a fait de sa main une robe luisante,
D'un petit gris beaucoup plus fin
Que le petit gris de lapin;
Que vous savez avec cent tours d'adresse
Chasser les plus fâcheux ennuis,
Faire des jours heureux et d'agréables nuits
A votre savante maîtresse.
On vous voit quelquefois, d'un manège léger,
Sauter, bondir et voltiger;
Et quelquefois, en galante minette,
Vous dresser sur vos pieds pour atteindre au miroir,
Prendre plaisir à vous y voir,
Y consulter vos traits en illustre coquette,
En chatte d'importance, et non pas en grisette.
Vous n'avez rien de brutal et de bas.
On ne vous vit jamais souiller vos pates,
Innocentes et délicates,
Du sang des souris et des rats.
En amour vous avez les plus belles manières;
Vous n'allez point, par des cris scandaleux,
Promener sur les toits la honte de vos feux,
Ni vous livrer aux matous des gouttières.
Par un tendre miaulement

Vous expliquez votre tourment,
Et vous savez si bien, dans l'ardeur qui vous presse,
Toucher votre illustre maîtresse,
Qu'elle prend soin de vos plaisirs,
Et d'un digne galant régale vos désirs.
J'en pourrois dire davantage
Sur le bruit qu'on fait tous les jours
De vos charmants appas, de vos tendres amours.
On n'en dit que trop, dont j'enrage.
J'enrage de bon cœur, Grisette, quand je voi
Tant d'appas, tant d'amours, qui ne sont pas pour moi.
Je sens que le bruit que vous faites
Allume dans mon cœur des passions secrètes
Que, dans tout le pays des plus tendres matous,
Nulle autre n'allume que vous.
Mais il est temps enfin de mettre en évidence
Et mes talents et mes exploits.
Ma solitude et mon silence
M'ont ôté jusqu'ici l'honneur de votre choix.
Il faut vous faire ma peinture,
Vous dire que je suis un chat des mieux appris.
C'est trop languir dans une vie obscure;
Et comme enfin la nuit tous chats sont gris,
Il faut mettre au jour ma figure.
J'ai la mine assez haute, et l'air fort glorieux.
Tant d'éclat brille dans mes yeux,
Qu'on prend mes ardentes prunelles
Pour des astres ou des chandelles.
Je ne suis point sujet aux fâcheux accidents
Où tombent les chats imprudents:
Ma conduite n'a rien de brutal, de sauvage;
Et je ne fis jamais aucun mauvais usage

De mes griffes, ni de mes dents.
Quoique mon sérieux marque trop de sagesse,
Et me donne tout l'air d'un sévère docteur,
Quand il faut plaire à ma maîtresse,
Je suis badin, je suis flatteur;
Je la baise, je la caresse;
Et la plus enjouée et brillante jeunesse
L'est bien moins que ma belle humeur.
Savez-vous de quel air discret et raisonnable
J'ai ma part dans un bon repas?
J'appuie adroitement ma pate sur les bras
De ceux qui sont assis à table.
Si leur faim est inexorable,
Ma faim ne se rebute pas;
Et, d'un air toujours agréable,
Je tire du moins charitable
Les morceaux les plus délicats,
Qu'à la fin il me tend d'une main libérale. [1]
Enfin, quoique je sois un chat des mieux nourris,
Je chasse d'une ardeur qui n'eut jamais d'égale.
Nul matou mieux que moi ne chasse dans Paris;
Et je prétends qu'un jour mon amour vous régale
D'une hécatombe de souris.

---

[1] Ce vers et le suivant ont visiblement été estropiés dans les précédentes éditions. On a cru devoir les restituer au sens de madame Deshoulières, sans prétendre la corriger.

REGNAULT,

chat des A.....,

A GRISETTE.

Je ne tournerai point ma cervelle à l'envers
Pour vous dépeindre ici ma figure parfaite;
Mais c'est pour vous parler de mes exploits divers
Qu'avec tant de matous je m'érige en poëte.
Un autre en doux jargon vanteroit sa défaite;
Mais moi, qui jour et nuit mets des chattes aux fers,
N'en déplaise aux matous, je vous apprends, Grisette,
Que je fais des chatons mieux qu'ils ne font des vers.

RÉPONSE DE TATA

A GRISETTE.

Grisette, avec raison je suis charmé de vous;
Vous avez de l'esprit plus que tous les matous;
Jamais, à ce qu'on dit, chatte ne fut mieux faite :
Mais, ceci soit dit entre nous,
N'êtes-vous point un peu coquette?
Vous pouvez l'avouer sans paroître indiscrète :

Le mal n'est pas grand, en effet;
Et, s'il faut tout dire, Grisette,
Moi-même, franchement, je suis un peu coquet,
Malgré la perte que j'ai faite.
On peut bien, sans amour, écrire galamment,
Quand on a, comme vous, tant de belles lumières;
Mais, croyez-moi, pour parler savamment,
Surtout en certaines matières,
Il faut avoir fréquenté les gouttières :
On ne devient point habile autrement.

Après tout, c'est une foiblesse
A nous de n'oser coqueter :
Sur ce point pourquoi nous flatter?
Les matous coquettent sans cesse;
C'est là leur vrai talent : à quoi bon le cacher?
Il n'est point de chatte Lucrèce,
Et l'on ne vit jamais de prude en notre espèce :
Cela soit dit sans vous fâcher.

Coquetons, cherchons à nous plaire,
Puisque le sort le veut ainsi.
En un mot, aimons-nous, nous ne saurions mieux faire :
Vous avez de l'esprit, j'en ai sans doute aussi;
Je crois que je suis votre affaire.

Avec moi votre honneur ne court aucun danger.
C'est un malheur dont quelquefois j'enrage,
Et c'est pour vous, Grisette, un petit avantage :
Car, s'il est vrai que vous soyez si sage,
Je n'aurois pu vous engager.
Ah! vous m'entendez bien. Mais changeons de langage,
Je pourrois vous désobliger.

Eh bien, ma chère Grisette,
Établissons un commerce entre nous;
Foi de matou, vous serez satisfaite
Des respects que j'aurai pour vous.

RÉPONSE DE GRISETTE

A TATA.

Lorsque j'abandonne pour vous
De charmants, de tendres matous,
Quand je pense établir une amitié parfaite
(Car c'est tout ce qu'on peut établir entre nous),
Pourquoi m'appelez-vous coquette?
La réprimande est indiscrète;
D'une bizarre humeur elle paroît l'effet.
Est-ce sur le nom de Grisette
Que vous me soupçonnez d'avoir le cœur coquet?
Mon nom ne convient pas à l'air dont je suis faite.

Quoi! pour écrire galamment,
Pour avoir dans l'esprit quelques vives lumières,
Falloit-il assurer qu'on ne peut savamment
Parler sur certaines matières
Sans avoir couru les gouttières?
Chats connoisseurs en jugent autrement.

Mais, quand même on auroit quelque douce foiblesse,
Est-ce avec vous, hélas! qu'on voudroit coqueter?

Vous aimez trop à vous flatter ;
Il est temps que votre erreur cesse.
Elle m'outrage enfin : pourquoi vous le cacher ?
S'il n'est point de chatte Lucrèce,
Il n'est point de Tarquin, Tata, de votre espèce.
Cela soit dit sans vous fâcher.

Quand un chat comme vous se propose de plaire,
Il devroit en user ainsi :
Des jaloux soupçons se défaire,
Et de ses airs grondeurs aussi ;
Sans cela, Tata, point d'affaire.

Je ne veux point du tout m'aller mettre en danger
D'entendre tous les jours dire : Morbleu ! j'enrage !
Il n'en faudroit pas davantage
Pour me rebuter d'être sage ;
Et souvent par dépit on se peut engager
A quelque bagatelle au-delà du langage.
Ceci soit dit encor sans vous désobliger.

Adieu, Tata : foi de Grisette,
Mais de Grisette comme nous,
Je ne suis pas plus satisfaite
De votre lettre que de vous.

GRISETTE,

A M. LE MARÉCHAL DUC DE VIVONNE,

Qui faisoit semblant de croire que madame Deshoulières avoit fait un mauvais rondeau qui couroit le monde.

ÉPÎTRE.

De ma maîtresse aujourd'hui
J'ai reçu mille rudesses,
Elle de qui mes caresses
Soulageoient toujours l'ennui :
Triste de ma destinée
Seule en un coin j'ai rêvé
Toute cette après-dînée
A ce qui l'a chagrinée ;
Et ce soir je l'ai trouvé.
Sans qu'elle m'ait aperçue,
J'ai sauté dessus son lit.
Écoutez bien le récit
De l'état où je l'ai vue.
Tantôt elle pâlissoit,
Tantôt elle rougissoit,
Parloit sans être entendue
Comme une femme éperdue,

Et souvent vous maudissoit.
Ah ! disoit-elle en colère,
Quel sort au mien est égal ?
Eh quoi donc ! ce maréchal
Dont l'estime m'est si chère
Peut penser que j'écris mal !
Mes vers ne lui plaisent guère.
On doit se tenir pour dit
Que les vers font sur l'esprit
Une impression légère,
Quand des ouvrages qu'on lit
On s'abuse au caractère.
Si je tenois l'animal
Auteur du rondeau fatal
Dont le maréchal m'accuse,
Je lui ferois, foi de Muse.....
Dans ce bel endroit les pleurs
Que de si justes douleurs
A grands flots lui font répandre
Interrompirent le cours
De ce terrible discours.
Et moi vite de descendre,
A dessein de m'en aller,
En chatte fidèle et tendre,
Brusquement vous quereller.
Ah ! que ne puis-je vous dire
Tout ce que la rage inspire
Contre de tels attentats !
Mais, par malheur, bien écrire
N'est pas le talent des chats.
Finissons donc cette lettre ;
Tâchons seulement d'y mettre

Que le zèle ardent et prompt
Que je sens pour ma maîtresse
A son chagrin m'intéresse
Jusqu'à venger son affront,
Soit, seigneur, que de ma pate
Je me serve comme chatte,
Ou comme les hommes font.

N'allez pas, d'un air de mépris,
Négliger de répondre à ma mauvaise lettre :
Vous n'êtes pas, seigneur, le seul à qui j'écris,
Et qui daigne avec moi quelquefois se commettre.
Les bêtes comme moi valent les beaux esprits :
D'elles on peut tout se promettre.
Vous le verrez, seigneur, si jamais vous allez
Triompher sur les flots salés.
Alors, bien loin d'être contente
De répandre en tous lieux votre gloire présente,
Je saurai rappeler les périlleux endroits
Où cent lauriers cueillis parèrent votre tête ;
Et je vous forcerai d'avouer qu'une bête
Qui d'Amarylle est le foible et le choix,
Pour célébrer une conquête,
Entre nous, vaut bien quelquefois
Certains messieurs dont par prudence
Je ne dis pas ce que je pense.

Vous mériteriez bien d'en essuyer la honte
Avec vos propos obligeants.
Ce n'est donc rien, à votre compte,
Que de fâcher bêtes et gens?
Mais peut-être un espoir vous flatte.
Fondé sur le dérèglement
Qui dans les mœurs du siècle éclate,
Vous pensez par un compliment
Pouvoir devenir mon amant.
Quoique vous soyez chien, et quoique je sois chatte,
Vous vous abusez lourdement.
Quand du chien dont l'olympe brille,
Quand du chien qui jappe là-bas
Vous auriez en vous seul rassemblé les appas,
A la moindre peccadille
Vous ne m'engageriez pas.
Contre ce que je dois rien ne me persuade.
Je sacrifie et votre lettre et vous
Au plus amoureux des matous
Que me vient d'envoyer le galant Benserade.
Quittez donc le dessein que vous avez conçu
De troubler le repos des miaulantes familles.
Ne vous y trompez pas, vous y seriez reçu
Comme un chien dans un jeu de quilles.
Que votre illustre maréchal
Est étonné de voir une Grisette
Si peu sensible à la fleurette!
Qu'il ne m'en veuille point de mal.
S'il les avoit trouvé toutes aussi sévères,
Si, comme vous, on l'avoit rebuté,
Il n'auroit point connu de l'Amour irrité
Les plus redoutables mystères.

Mais je m'émancipe un peu trop
Pour une chatte et précieuse et prude.
Voilà ce que fait l'habitude
D'écrire toujours au galop.
Chez messieurs les humains cette excuse est d'usage.
Le bienheureux nom d'in-promptu,
Parmi les sots, a la vertu
De mettre à couvert de l'orage
Toutes les fautes d'un ouvrage.
Bon jour, le plus gras des toutous.
Si par hasard mon amitié vous tente,
Je vous l'offre tendre et constante :
C'est tout ce que je puis pour vous,
Sinon, je suis votre servante.

RÉPONSE DE COCHON

A GRISETTE.

Est-ce donc là l'impression
Que sur ton cœur fait ma flamme naissante ?
Vraiment je te trouve plaisante
De rebuter ma passion.
Maltraite-t-on ainsi, petite suffisante,
Un chien de ma condition ?
Grisette, tu n'en es pas digne.
Cherche à ton gré des favoris.
Je fus bien enragé quand à toi je m'offris,
Moi qui suis beau, blanc comme un cygne,

Et qui descends de père en fils
De la race cynique en droite ligne,
Et qui me puis aussi dire, sans vanité,
Le symbole vivant de la fidélité.
Mais j'aurois beau dire et beau faire.
C'est inutilement
Qu'un amant
Se veut faire valoir, s'il n'a pas l'art de plaire.
Je me le tiens pour dit : à quoi bon s'obstiner
Contre une amour infortunée ?
Il vaut bien mieux t'abandonner
A ta maudite destinée.
Je ne troublerai point tes fertiles chaleurs.
Va sur les toits après tes miauleurs
Faire un sabbat de tous les diables ;
Qu'on entende partout les hurlantes clameurs
De tes noces épouvantables ;
Que tes désirs soient satisfaits ;
Vis heureuse et contente,
Et laisse en paix,
Désormais,
Libre dans ses ressorts la machine aboyante.
Écris-moi seulement quelque lettre galante ;
Car tes vers, à mon gré, brillent de si beaux traits,
Que tous mes esprits ils enlèvent :
Il paroît bien, quand Phébus les a faits,
Que les trois Graces les achèvent.
Voilà te louer assez bien ;
Et ce ne sont pas là des louanges de chien.
Mon brillant maréchal, dans une paix profonde,
Éloigné de tout embarras,
Mène nonchalamment une vie assez ronde,

Lui dont l'héroïque bras,
En tant de furieux combats,
S'est signalé sur la terre et sur l'onde;
Et ce héros, qui suit Neptune pas à pas,
En qui tant d'embonpoint et tant d'esprit abonde,
A qui tu reproches tout bas,
D'une pudeur qui n'a point de seconde,
Le cuisant souvenir de ses tendres ébats,
Est maintenant l'homme du monde
Le moins surpris qu'on n'aime pas.

RÉPONSE DE GRISETTE

A COCHON.

On auroit bien connu, sans que vous l'eussiez dit,
Que vous êtes sorti de la race cynique;
L'air dont vous répondez à ce qu'on vous écrit
En est une preuve anthentique.
Vous ne mordez pas mal. Pour vous rien n'est sacré;
Devant vous rien ne trouve grace;
Vous déchirez tout; et, malgré
De vingt siècles le long espace,
Du beau talent de votre race
Vous n'avez point dégénéré.
Mais qu'il soit véritable ou qu'il soit apocryphe
Que vous soyez des descendants
De ces philosophes mordants,

Si vous avez de bonnes dents,
Nous n'avons pas mauvaise griffe.
Cependant, comme j'aime à n'en jamais user,
Si vous vouliez bien vous défaire
De certaine hauteur qui ne vous convient guère,
Je pourrois quelquefois avec vous m'amuser.
Vous me croyez peut-être une chatte vulgaire :
Je m'en vais vous désabuser.
Si pour aïeux vous comptez Diogène,
Cratès et tous les autres chiens ;
Moi, que vous méprisez, je compte pour les miens
Tous les dieux dont la fable est pleine.
Quand les Titans audacieux
Risquèrent follement d'escalader les cieux,
Le dieu qui lance le tonnerre,
Incertain du succès d'une insolente guerre,
Voulut que déesses et dieux
Quittassent le ciel pour la terre,
Dont, soit dit en passant, ils furent tous joyeux.
Entre tous les pays, l'Égypte fut choisie.
Là, sous de différentes peaux,
Sous de jolis, de laids museaux,
Se cachèrent, un temps, les buveurs d'ambrosie.
L'un étoit bœuf, l'autre étoit ours ;
L'autre d'un beau plumage emprunta la parure :
Une chatte fut la figure
Que prit la reine des amours.
Et comme elle est bonne princesse,
Pour éviter l'oisiveté
Elle contenta la tendresse
D'un jeune chat épris de sa beauté,
Tant qu'enfin la belle déesse

Fit des chatons en quantité.
C'est de cette source divine
Que je tire mon origine.
Qui de nous deux, Cochon, dites la vérité,
Doit se piquer de qualité?
Ce discours vous déplaît peut-être.
Parlons de votre esprit. Vous en faites paroître
Dans tout ce que vous écrivez.
Mais est-il à vous seul cet esprit qui sait plaire?
Et ne devez-vous point à votre secrétaire
Tant de brillants endroits si finement trouvés?
Entre nous, Cochon, je soupçonne
Qu'un tel secrétaire vous donne
Plus d'esprit que vous n'en avez.
Je connois son tour, ses manières
Vives, charmantes, singulières:
Apollon ne fait pas de vers plus élevés.
Pour moi, je n'ai que mes seules lumières;
Je vous l'apprends, si vous ne le savez,
Et que je ne cours point les toits ni les gouttières:
Jamais cris aigus, scandaleux,
Ne sont sortis de ma modeste gueule.
Lorsque l'amour me fait sentir ses feux,
Ce n'est qu'à ma maîtresse seule
Que j'ose confier mes secrets amoureux.
Alors, sensible aux tourments que j'étale,
D'un chat digne de moi sa bonté me régale.
Cela s'appelle-t-il un destin malheureux?
Si ce maréchal qui vous aime
Vouloit pour vous faire de même;
Si ce véritable héros,
Qui seul a plus d'esprit et de valeur que trente,

Lorsque l'amour trouble votre repos,
Offroit à vos désirs une chienne charmante,
On ne vous verroit point réduit
A la nécessité d'idolâtrer sans fruit
Une maîtresse égratignante.

RÉPONSE DE COCHON

A GRISETTE.

Grisette, enfin je vois qu'en t'écrivant
Il faut, pour assembler des choses recherchées,
Feuilleter de l'esprit le calepin vivant,
Ou, comme un Girardeau savant,
Avoir l'art d'animer des peintures léchées.
Mon maître m'encourage au dessein que j'ai pris.
Il est le dieu de l'harmonie.
Je sens déjà que son divin génie
Va de nouvelles fleurs émailler mes écrits.
Secouru du beau feu qui partout l'environne,
De son esprit brillant, de son savoir profond,
Je ne craindrois pas même Apollon en personne
Avec un tel second.
Je laisse loin de moi ces ames triviales
Sans art et sans vigueur,
Écrivains doucereux de sornettes morales
Qui nous font mal au cœur.
Je ne vois qu'une illustre chatte
Qui mérite l'encens des plus fameux esprits,

En qui tant de finesse éclate,
Qu'elle sera toujours l'ornement de Paris.
En un seul point elle se flatte,
Quand, par des chemins inconnus,
Dont on ne peut trouver ni vestige ni trace,
D'un long ordre de chats descendus de Vénus
Elle nous compose une race,
Et va puiser bizarrement
Sa belle généalogie
Dans la basse mythologie,
Sans savoir par où ni comment.
C'est en vain qu'elle nous étale
Tous ces aieux vénériens,
Et fait sonner si haut sa déité de balle.
Hé! depuis quand les chats disputent-ils aux chiens
Leur noblesse, que rien n'égale?
Ne descendons-nous pas du dieu Cynocéphale
Adoré des Égyptiens?
Modère ton essor, ma petite déesse;
Ne songe plus aux Sylphes fabuleux:
Et sache que souvent un Peau-d'âne amoureux
Se rencontre de notre espèce,
Et qu'il est quelquefois chien et chat comme nous.
Qui ne sait que ces dieux dont ton orgueil se pique
Se sont changés en corbeaux, en hibous,
En chats-huants et loups-garoux,
Prenant un surtout fantastique,
Que les plus beaux objets en furent abusés?
Car dans le carnaval de ces dieux déguisés
Leur mascarade est toujours prolifique.
Mais où prends-tu qu'Ovide ait dit,
Dans la gigantesque aventure,

Que Vénus d'une chatte emprunta la figure?
Tu n'inventes pas mal, pour te mettre en crédit,
Cette ingénieuse imposture.
Pour moi, je suis cloué réellement
A l'écharpe du firmament,
Placé près des cercles polaires,
Et règne souverainement
Dans mes terres caniculaires.
Ministre du grand Bélial,
Qui préside aux royaumes sombres,
Je suis au séjour infernal
Le terrible portier des ombres.
Et, pour te dire enfin mon nom
D'une façon encor plus claire,
On me nomme au ciel Procyon,
Et dans les enfers Cerbère.
Tu vois comme sans fiction,
Et sans le faux secours de la métamorphose,
Je prouve ma condition
Par une vraie apothéose.
Jamais sur l'étoilé lambris
Du lumineux olympe,
Pour y guetter de célestes souris,
Nul chat ne grimpera, n'a grimpé, ni ne grimpe,
Quand il seroit descendu de Cypris.
Grisette enfin, ô reine des Grisettes,
De grace, laissons là nos ancêtres pourris.
Crois-moi, sans eux tu vaux ton prix;
Et, sans t'effaroucher à ce nom d'amourettes,
Souffre qu'un cœur de tes charmes épris
Te conte quelquefois de jappantes fleurettes.

RÉPONSE DE GRISETTE
A COCHON.

Jamais chien n'eut tant de savoir,
Jamais chien n'eut tant d'éloquence,
Tant d'esprit, tant d'amour, que vous en faites voir :
Veuillent les immortels, auteurs de ma naissance,
Soutenir contre vous mon chancelant devoir !
Ils exaucent mes vœux, et déjà je commence
A sentir dans mon cœur l'effet de leur secours :
Je vous vois des défauts qui vont rompre le cours
D'un feu qui m'auroit pu coûter mon innocence ;
Oui, je remarque en vous un défaut furieux.
En est-il un plus grand que l'indigne foiblesse
Qui vous fait renoncer à vos doctes aïeux ?
Il vous seroit plus glorieux
Qu'on crût qu'avec leur sang vous avez leur sagesse,
Que de puiser votre noblesse
Dans la source du sang des dieux,
Semblable à ces humains dont la vaine folie
Est de traîner d'illustres noms,
Et qu'à prix d'argent on allie
Aux plus éclatantes maisons
Dont l'antique histoire est remplie.
Découvrent-ils des noms plus grands ?
Un fourbe généalogiste
D'eux à ces noms trouve une piste :
Comme ils changent d'habits, ils changent de parents.

Chez eux l'orgueil les donne, et non pas la nature.
Je connois leurs défauts mieux qu'ils ne font les miens;
Mais je ne savois pas, Cochon, je vous le jure,
Qu'il fût des d'Hosiers chez les chiens.
A peu près voilà votre histoire.
Hier cynique, aujourd'hui dieu;
Vous êtes dans les cieux, aux bords de l'onde noire,
Et sur terre en troisième lieu.
Cela n'est pas facile à croire.
Quoi! vous seriez tout à la fois
Le grand chien dont l'ardeur nous brûle,
Le laid chien à la triple voix,
Le gros chien dont je fais scrupule
D'écouter les tendres abois?
Vous parois-je assez bête, ou bien assez crédule,
Pour croire qu'un chien en soit trois?
Lorsque je vous contai la galante aventure
Qu'eut Vénus sur les bords du Nil,
Je n'eus point, comme vous, recours à l'imposture.
Je ne prouve pas bien, dites-vous, qu'en droit fil
Je sors de la mère des Graces.
Quelle preuve vous en faut-il?
Passons-nous des contrats qui des premières races
Jusqu'à nous conservent les traces?
Je ne puis donc avoir pour moi
Que la seule mythologie.
Quel livre est plus digne de foi,
Qu'un livre qui contient en soi
La première théologie?
Si, parmi les célestes feux
Qui règlent le sort de chaque être,
On voit votre espèce paroître,

N'en soyez pas plus orgueilleux.
L'âne de l'ivrogne Silène,
Le bouc sale et puant, le scorpion hideux,
Et mille autres monstres affreux,
Font, comme elle, briller la lumineuse plaine.
Mais, Cochon, montrez-moi quelqu'un de parmi vous
Dont on ait cru la cervelle assez saine
Pour lui donner la forme humaine,
Comme les dieux ont fait pour nous.
Jadis un jeune fou possédoit une chatte
Pour qui l'histoire dit qu'il prit beaucoup d'amour;
Il ne se passoit pas un jour
Qu'il ne baisât cent fois et sa gueule et sa pate.
De cet étrange amour c'étoit là tout le fruit :
Et comme il faut quelque autre chose,
Ce pauvre amant se vit réduit
A demander aux dieux une métamorphose.
Il n'épargna ni soins, ni pleurs, ni revenus,
Pour se rendre Vénus propice;
Le célèbre temple d'Éryce
Fuma de plus d'un sacrifice.
Il fit tant enfin que Vénus,
Par excès de pitié pour sa bizarre flamme,
De sa chatte fit une femme.
N'allez pas, en chien ignorant,
Croire encor que j'impose à la belle déesse.
De l'honneur fait à mon espèce
Je donne Ésope pour garant.
Mais oublions tous deux notre race immortelle.
Finissons, Cochon, j'y consens,
Une si fameuse querelle :
Soyez pour moi tendre et fidèle;

Malgré les dieux, je cède au trouble que je sens.
Que les galants propos, que les jeux innocents
Naissent chez nous d'une tendresse
Que ne soutiendra point le commerce des sens.
Allons ensemble, allons sans cesse,
Cueillir aux rives du Permesse
De ces fleurs qui durent toujours.
Couronnons-en ce maître incomparable
Dont le divin génie embellit nos discours,
Et laissons dans le monde un souvenir durable
De nos singulières amours.

RONDEAU

A M. LE DUC DE VIVONNE,

Sur ce qu'il soutenoit, en plaisantant, qu'elle étoit auteur du mauvais rondeau dont il a été parlé dans l'épître de Grisette. 1678.

Par Apollon, savant joueur de poche,
Moi, dont le cœur est de la vieille roche,
Je fais serment qu'avez jugé de biais
Quand avez cru qu'ouvrage aussi mauvais
Qu'un tel rondeau sortoit de ma caboche.

On n'y voit rien qui de mon style approche;
On n'y rencontre aucun vers qui me cloche:
Quant est des miens, on dit qu'ils semblent faits
Par Apollon.

Mais je vois bien, et soit dit sans reproche,
Qu'avez voulu me chercher anicroche;
Bien mieux feriez de demeurer en paix:
Archer n'eut onc plus redoutables traits
Que l'est, seigneur, le trait qui se décoche
Par Apollon.

MADRIGAL.

Dans ces lieux fortunés qu'est-ce qui vous rappelle,
Tendre et galant berger, l'honneur de nos hameaux?
De votre Iris, l'absence a fait une infidèle;
Et tout, jusqu'à son chien, dans son ardeur nouvelle,
Écoute avec plaisir le son des chalumeaux
Du berger qui triomphe d'elle.

AU ROI.

1678.

Qu'entends-je? quel bruit! qui m'appelle?
D'un vol plus prompt que les éclairs
La nymphe aux cent voix fend les airs.
Fille d'Olympe, me dit-elle,
Tandis que sans repos je parcours l'univers
Pour annoncer les miracles divers

Dont Louis chaque jour embellit son histoire ;
Tandis que ce héros, suivi de la Victoire,
Force enfin la Discorde à rentrer dans les fers ;
Pour chanter son bonheur, son triomphe, sa gloire,
Mêle ta voix aux doux concerts
Des doctes filles de Mémoire.

La Paix si chère à ses désirs,
Et pour qui sa valeur ose tout entreprendre,
Sur un char entouré des beaux arts, des plaisirs,
Du haut des cieux n'attend plus pour descendre
Que l'instant où Louis ait achevé de rendre
A l'aigle le repos, les précieux loisirs
Qu'elle peut de lui seul attendre ;
Le destin de Louis s'est déjà fait entendre,
La Paix devancera le retour des zéphyrs.

La déesse, à ces mots, s'élève dans les nues ;
Et, par des routes inconnues,
Porte encore en divers climats
La gloire de ton nom, celle de tes états.

AUX MUSES,

SUR LA PAIX DE NIMÈGUE. 1679.

Des sacrés bords que le Permesse arrose,
Muses, transportez-moi dans ces lieux enchantés
Où Louis, au milieu de cent divinités,
A l'ombre des lauriers repose.

Secondez mes désirs, venez, savantes sœurs,
Venez, d'un air riant et tendre,
Enrichir mon esprit d'une moisson de fleurs;
Venez, hâtez-vous de répandre
Sur mes foibles chansons vos divines faveurs.

Sans vous, oserois-je prétendre
A l'honneur de chanter la paix
Que Louis, dans le cours de ses sages projets,
A l'univers a voulu rendre,
Et que ses glorieux travaux
Du céleste séjour ont forcée à descendre,
Malgré les vains efforts de ses fameux rivaux?

Jaloux d'un héros dont l'histoire
A déjà consacré la rapide valeur,
Ils avoient conspiré d'abaisser sa grandeur;
Ils avoient séduit la Victoire,
Qui tant et tant de fois couronna ce vainqueur.

Pour remplir des destins l'arrêt irrévocable,
Elle revient à lui, vole, et lance ses traits
Sur cette ligue formidable
Qui de l'Europe entière avoit banni la paix.

Accoutumée à marcher devant elle
Sous les ordres de ce héros,
Elle reprend sa place; et la fière immortelle,
Jalouse de ses droits, annonce le repos
Que Louis triomphant rappelle.

De nos malheurs les sources vont tarir;
De mille biens la paix sera suivie;
Les plaisirs, les beaux arts vont revivre et fleurir;

De nouveaux dons la terre est prête à se couvrir :
Mais, pour nous satisfaire au gré de notre envie,
Sous les yeux de mon roi, puisse croître et mûrir
L'auguste rejeton d'une si belle tige !
Dans l'ardeur que pour lui notre tendresse exige,
Puissent les immortels accorder à nos vœux
De longs jours à Louis, et de longs jours heureux !

A IRIS.

STANCES.

Iris, quelle erreur est la vôtre !
Quoi ! toujours votre cœur se consume en soupirs,
Dans le temps que l'ingrat qui bornoit vos désirs,
A vos yeux, dans les bras d'une autre,
Se livre sans remords à de nouveaux plaisirs !

Vengez-vous, et vengez vos charmes
Par un mépris digne de vous :
Il est honteux de répandre des larmes,
Quand ce que nous perdons est indigne de nous.

Ce n'est qu'à des ames communes
Qu'il appartient de languir dans les fers ;
Mais vous, pour qui des dieux les trésors sont ouverts,
Ne voulez-vous que par vos infortunes
Rendre votre beau nom célèbre à l'univers ?

Assez d'illustres malheureuses,
Chez l'immortelle antiquité,
Par leurs plaintes infructueuses
Ont fait passer leurs noms à la postérité.

Croyez-vous, plus heureuse qu'elles,
Rallumer le beau feu qu'un ingrat a trahi?
Qui passe sans raison à des amours nouvelles
Foule aux pieds les devoirs des cœurs tendres, fidèles,
Et ne rougit jamais de s'en être affranchi.

Profitez du destin de ces infortunées;
Rendez à votre cœur son innocente paix;
Pour exemple les dieux ne vous les ont données
Que pour couronner leurs bienfaits.

Gardez-vous, en suivant cet avis salutaire,
D'être pour l'avenir un exemple nouveau.
Condamnez, belle Iris, l'amour-propre à se taire;
Et, consolée enfin d'avoir cessé de plaire,
Jouissez en secret d'un triomphe si beau.

STANCES.

Hé! que te sert, Amour, de me lancer des traits?
N'ai-je pas reconnu ta fatale puissance?
Ne te souvient-il plus des maux que tu m'as faits?
Laisse-moi dans l'indifférence,
A l'ombre des ormeaux, vivre et mourir en paix.

Souvent, dans nos plaines fleuries,
Je mêle, avec plaisir, mes soupirs à mes pleurs.
Le chant des rossignols, les déserts enchanteurs,
Le murmure des eaux, et l'émail des prairies,
Mon chien sensible à mes douleurs,
Mes troupeaux languissants, ces guirlandes de fleurs
Que le temps, mes soupirs et mes pleurs ont flétries,
Don cher et précieux du plus beau des pasteurs ;
Tout nourrit avec soin mes tendres rêveries.
Éloigne-toi, cruel, de ces lieux fortunés ;
La paix y règne en ton absence :
Ne trouble plus, par ta présence,
Les funestes plaisirs qui me sont destinés.
Rassemble en d'autres lieux tes attraits et tes charmes ;
Mon cœur ne sera point jaloux.
Non, je n'envîrai point ces secrètes alarmes
Dont tu rends, quand tu veux, le souvenir si doux.
Mon chien et mes moutons, chers témoins de mes larmes,
J'en atteste les dieux, je n'aimerai que vous.

ÉPÎTRE

A M. LE MARÉCHAL DUC DE VIVONNE.

1679.

Qu'il fait beau faire voyage
Quand de froid on est transi !

Puissent les ennuis, la rage,
Les chagrins et le souci,
Être de votre équipage!
Puisse tout l'air épaissi
Vous régaler d'un orage!
Puisse l'enfant sans merci
Vous forcer à rendre hommage
A quelque Iris de village,
Au teint couleur de souci,
Au pied sentant le fromage,
Qui soit de tortu corsage
Par quelque pitaud grossi,
Dont le cœur fourbe et volage
Vous aime coussi coussi;
Qui, pour couronner l'ouvrage,
Ait, à votre grand dommage,
D'autres MAIS et d'autres SI
Cent fois pires que ceux-ci!
Vous allez croire, je gage,
Que par un pur badinage
Je vous écris tout ceci.
D'autres diroient, SIGNOR, SI;
Mais moi, qui hais l'esclavage,
Je vous dis que c'est l'image
D'un courroux qui se soulage.
Pourquoi partiez-vous aussi?
Je refrognai mon visage,
Quand on me dit : Pour Roissi
Le maréchal déménage.
Hé quoi! vous pliez bagage,
Lorsque, d'un air radouci,
Dame d'assez haut parage

Mépris succède à l'amour qui décline :
De rose alors ne reste que l'épine.

Plus de commerce avecque le sommeil ;
Ou si parfois un moment on repose,
Songe cruel donne fâcheux réveil ;
Cent et cent fois on en maudit la cause.
Voir on voudroit dans la terre enfouir
Tendre secret duquel on s'imagine
Qu'un traître ira le monde réjouir.
Parle-t-on bas ? on croit qu'on le devine ;
De rose alors ne reste que l'épine.

ENVOI.

Galants fieffés, donneurs de gabatine,
J'ai beau prêcher qu'on risque à vous ouïr,
A coqueter toute fille est encline :
Plutôt que faire approuver ma doctrine,
On fileroit chanvre sans le rouir.
Mais quand tout bas faut appeler Lucine,
De rose alors ne reste que l'épine.

CHANSON.

Livrons nos cœurs aux tendres mouvements ;
N'écoutons point la chagrine vieillesse ;
Si l'amour est une foiblesse,
On la doit permettre au printemps.
Employons bien cet heureux temps,
Il n'en reste que trop pour la triste sagesse.

ÉPÎTRE

A M. LUCAS DE BELLESBAT.

Un illustre et galant berger
Me conseille de m'engager.
Il n'est rien de plus sot, dit-il, qu'un cœur tranquille :
Il vaudroit assurément mieux
Qu'il fût en désirs trop fertile.
Iris, ce bijou précieux
N'est pas fait pour être inutile.
Timandre, un tel conseil n'est-il point dangereux ?
De bonne foi peut-on le suivre ?
Décidez de mon sort en ami généreux ;
Voyez à quels maux se livre
Un cœur qui s'abandonne aux transports amoureux :
Consultez votre expérience
Sur les dépits jaloux, sur l'ennuyeuse absence,
Sur la douleur qu'on souffre alors qu'on voit changer
Une ame qu'on pensoit qui seroit toujours tendre ;
Et puis, sage et prudent Timandre,
Dites-moi si j'en dois courir tout le danger.

RONDEAU

A MONSIEUR....

Quand on dit d'or, n'eût-on, j'ose le dire,
Nul des talents que possédez, beau sire,
Point il ne faut trop se déconforter
En grands périls, moins encor redouter
D'encombrier en amoureux martyre.

Que contre écueils brise notre navire,
Un ex voto de ce danger nous tire :
Le ciel l'entend. On se fait écouter,
Quand on dit d'or.

Or mon époux doit chandelle de cire
Au benoît saint qui vous a fait m'écrire
Que maints louis sont prêts à lui compter,
Et non à moi ; car, comme j'oy conter,
Vertu femelle à peine peut suffire,
Quand on dit d'or.

L'ORANGER.

A MADAME....

La jeune Iris, en me donnant à vous,
M'a dit de vous conter pour elle
Tous les matins une douceur nouvelle.
Je lui promis; mais, entre nous,
A d'aussi beaux yeux que les vôtres
S'amuse-t-on, Climène, à parler pour les autres?
A-t-on besoin, près d'eux, du sentiment d'autrui?
Ne fournissent-ils pas, à quiconque en approche,
Des troubles, des transports qui causent de l'ennui,
Grace à certain morceau de roche
Dont la nature, par malheur,
Forma votre insensible cœur?
Ces yeux doux et brillants font naître dans une ame,
A ce que chacun dit, le désordre et la flamme.
Hé! comment ne feroient-ils pas
Chez messieurs les humains un dangereux fracas,
Puisqu'au travers de mon écorce
Je sens le pouvoir et la force
De leurs adorables appas?
Ils font dans un moment ce que n'avoit pu faire
L'ardeur du soleil en cinq mois:
Mille fleurs sur mon chef fleurissent à la fois
Par le seul désir de vous plaire.

On dit que ce n'est pas une petite affaire,
Et qu'on a vu plus d'un berger
Jeune, bien fait, galant et tendre,
Inutilement y songer.
Malgré cela j'ose prétendre
A l'honneur de vous engager:
Fussiez-vous cent fois plus sévère,
Climène, on ne refuse guère
Les fleurettes d'un oranger.

MADRIGAL.

Près d'un amant heureux c'est en vain qu'on espère
Renfermer de son cœur le trouble dangereux;
A travers l'air le plus sévère,
Brille je ne sais quoi d'animé, d'amoureux,
Dont, quelque effort qu'on puisse faire,
Rien n'échappe aux regards de l'amant malheureux.

IMITATION DE LUCRÈCE,

EN GALIMATIAS FAIT EXPRÈS.

Déesse en volupté féconde,
Toi dont le nom est révéré,

Toi dont l'abîme est désiré
De tous les habitants de l'un et l'autre monde,
Je t'invoque, fille de l'onde:
Vénus, sers de port assuré
A ce qu'une étude profonde
M'a, sur d'immenses faits, pour toi seule inspiré.

Conduis ma voix, belle déesse;
Pour chanter sur ma lyre en termes simples, clairs,
L'impression que fait ta secourable adresse,
J'ai passé quelques nuits à composer ces vers.
Quand de la machine des airs
L'esprit a pénétré la mobile sagesse,
Et que de ce suc dont la Grèce
A long-temps nourri l'univers
On s'est fait un objet semblable à chaque espèce,
On peut de tes regards soutenir les éclairs.

L'ordre d'une cause excentrique
Fait, par d'invisibles ressorts,
Entrer en forme dans les corps
Tout le pathos académique.
Les sens, par une route oblique,
Ouverte seulement alors,
Roulent une vertu première et spécifique,
Dont rien, graces à toi, ne rompra les accords.

Aussitôt des esprits fixes et végétables
Les mouvements fuligineux
Rendent les désirs transpirables;
Et ces sources intarissables,
Où la nature puise et sa force et ses feux,

En d'autres sources transmuables,
Rendent à jamais inflammables
Tous les principes limoneux.
Ces atomes conjoints avecque la lumière,
Par leur extrême fluidité,
Sont toujours en société
Avec l'essence régulière;
Et, dans un tourbillon de subtile matière
Répandant à grands flots leur inégalité,
De tout le genre humain sont l'heureuse minière
Dont monte à l'infini la multiplicité.

Plus on regarde, plus on fouille
Dans le chaos du vrai, d'où circule en tous sens,
Les individus innocents,
Et plus de la raison l'organe se dérouille.
Les faits l'un de l'autre naissants
Font que dans ce système aisément on débrouille
Tous les êtres obéissants,
Et que d'une enveloppe enfin on les dépouille.

Charmante mère des Amours,
Vénus, après l'excès où je porte ta gloire,
Est-il quelqu'un qui puisse croire
Que rien se fasse ici sans ton divin secours?
De cette physique victoire
Rien ne puisse arrêter le cours!
Et puisse dans ces vers en durer la mémoire
Jusqu'au renversement de la sphère des jours!

LETTRE

A M. LE PELLETIER DE SOUZY,

INTENDANT DE FLANDRE.

Il ne vous plaît donc plus de mettre
Pour moi quelque chose de doux
Dans les lettres de mon époux !
D'un pareil procédé que puis-je me promettre ?
Ah ! si je n'en montrois de vifs ressentiments,
Votre paresse, avec le temps,
Pourroit encor plus se permettre.
Quoi ! du plus éclairé de tous les intendants
Tous les huit jours voir une lettre,
Sans rencontrer mon nom dedans !
Non, je ne saurois m'en remettre,
Et je ne suis point faite à de tels accidents.
Peut-être avez-vous cru que c'étoit assez faire
Que d'avoir fait les premiers pas,
Et que je ne méritois pas
Qu'un peu plus loin on poussât une affaire.
Je ne veux point ici vous vanter mes appas ;
Mais, soit dit entre nous, quand il s'agit de plaire,
Vous êtes un peu trop tôt las.
Pour s'établir dans les cœurs délicats,
L'empressement est nécessaire ;

Et de vous autres magistrats
Ce n'est pas la route ordinaire.
Accoutumés qu'on vous fasse la cour,
Vous ne pouvez la faire aux autres :
On vous doit toujours du retour.
La fortune, la gloire et le cruel amour,
Font leur propre affaire des vôtres.
Mais, à parler de bonne foi,
Ces raisons, où l'orgueil se fonde,
Ne sont point des raisons pour moi;
Et, sans trop me flatter, je croi
Qu'on peut me séparer de la foule du monde.
Je veux vous en convaincre; et, si le ciel seconde
Les vœux que mon dépit fera,
Vous m'estimerez tant, qu'une charmante brune
Qu'unit à votre sort une heureuse fortune
Peut-être un jour en grondera.
Dès que la nouvelle verdure
Annoncera le retour du printemps,
Pour tenter cette belle et galante aventure,
Je quitterai ces lieux charmants;
Et d'avance je vous assure
Que, si pour nous encor votre fière humeur dure,
Ce ne sera pas pour long-temps.

LETTRE DE M. DE SENECÉ,

PREMIER VALET-DE-CHAMBRE DE LA REINE,

A MADAME DESHOULIÈRES,

en lui envoyant de l'argent qu'elle lui avoit prêté à la bassette.

La divine Uranie, en tous lieux estimée,
Dont tout Paris est enchanté,
Qui partage la renommée
Par son esprit et sa beauté;
Cette Uranie enfin de qui la complaisance
Eût surpassé mon espérance
Par un seul regard obligeant,
Le premier jour de notre connoissance,
M'a prêté de l'argent.

Je puis en mon bonheur prendre entière assurance;
Tout soupçon doit être banni,
Puisque notre amitié commence
Par où tant d'autres ont fini.

Brigandage permis, que l'usage autorise,
Fier monstre, enfant cruel de l'espoir le plus doux,
Que vomit la mer en courroux
Dans les lagunes de Venise,
Bassette, dont la face a l'air si rigoureux,
Qui causes le murmure et la plainte commune,

C'est toi qui d'un cœur généreux
M'as procuré le secours dangereux.
Si j'avois été plus heureux,
J'aurois eu bien moins de fortune.

Et toi, mon foible esprit, qu'un faux éclat surprend,
Pourquoi te fais-tu tant de fête?
Tu vois l'argent que l'on me prête,
Sans voir le cœur que l'on me prend.
Vois, malheureux, à quoi m'engagent
Ces mortelles bontés, ce secours inhumain;
Vois que ses yeux la dédommagent
Des profusions de sa main.

Je puis facilement lui rendre
De quelque argent prêté le secourable prix;
Mais ce que ses charmes m'ont pris,
Le puis-je, hélas! ou le veux-je reprendre?

Acquittons-nous pourtant de ce prêt obligeant;
Rendons vite argent pour argent;
Et, mettant à ses yeux, par une heureuse adresse,
La reconnoissance en son jour,
Forçons-la, s'il se peut, de nous rendre à son tour
Tendresse pour tendresse.

RÉPONSE A M. DE SENECÉ.

Songez-vous à ce que vous faites,
Lorsque d'un air aussi doux qu'obligeant,

En me renvoyant mon argent,
Vous comptez votre cœur pour une de vos dettes?

Bornez votre reconnoissance;
Tout ce que j'ai fait me paroît
D'une si petite importance,
Que je ne vois point d'apparence
Qu'un cœur, pour un tel soin, à se donner soit prêt:
D'ailleurs, je ferois conscience
De mettre mon argent à si gros intérêt.

Un si foible service à rien ne vous engage;
Le rendre est seulement ce que j'ai prétendu.
N'allez pas vous piquer de grandeur de courage,
La générosité n'est plus du bel usage;
Ce que je vous prêtai, vous me l'avez rendu.
En ce siècle en doit-on demander davantage?
Ah! l'on est plus heureux que sage,
Lorsque l'argent prêté n'est pas argent perdu.

Grace à la probité qui vous est naturelle,
On ne court point ce danger avec vous:
Mais, malgré ce que j'ai vu d'elle,
Malgré l'estime mutuelle
Que la bassette a fait naître entre nous,
Comme il est des filous de différente espèce,
Et qu'en amour presque tout est permis,
En vain vous vous êtes promis
D'avoir de moi tendresse pour tendresse.
Au seul nom d'amour je frémis;
Et pour fuir les chagrins qui le suivent sans cesse,
Demeurons quitte et bons amis.

MADRIGAL.

Alcidon contre sa bergère
Gagea trois baisers que son chien
Trouveroit plus tôt que le sien
Un flageolet caché sous la fougère.
La bergère perdit ; et pour ne point payer
Elle voulut tout employer.
Mais contre un tendre amant c'est en vain qu'on s'obstine.
Si des baisers gagnés par Alcidon
Le premier fut pure rapine,
Les deux autres furent un don.

ÉLÉGIE.

1679.

Généreux Licidas, ami sage et fidèle,
Dont l'esprit est si fort, de qui l'ame est si belle,
Vous de qui la raison ne fait plus de faux pas,
Ah ! qu'il vous est aisé de dire : N'aimez pas.
Quand on connoît l'amour, ses caprices, ses peines,
Quand on sait, comme vous, ce que pèsent ses chaînes,
Sage par ses malheurs, on méprise aisément
Les douceurs dont il flatte un trop crédule amant.

Mais quand on n'a pas fait la triste expérience
Des jalouses fureurs, des dépits, de l'absence,
Que pour faire sentir ses redoutables feux
Il ne paroît suivi que des ris et des jeux,
Qu'un cœur résiste mal à son pouvoir suprême!
Que de soins, que d'efforts pour empêcher qu'il n'aime!
Je sais ce qu'il en coûte; et peut-être jamais
L'Amour n'a contre un cœur émoussé tant de traits.
Insensible au plaisir, insensible à la gloire
Que promet le succès d'une illustre victoire,
Je ne suis point encor tombée en ces erreurs
Qui donnent de vrais maux pour de fausses douceurs :
Mes sens sur ma raison n'ont jamais eu d'empire,
Et mon tranquille cœur ne sait comme on soupire.
Il l'ignore, berger; mais ne présumez pas
Qu'un tendre engagement fût pour lui sans appas.
Ce cœur que le ciel fit délicat et sincère
N'aimeroit que trop bien si je le laissois faire :
Mais, grace aux immortels, une heureuse fierté
Sur un si doux penchant l'a toujours emporté.
Sans cesse je me dis qu'une forte tendresse
Est, malgré tous nos soins, l'écueil de la sagesse.
Je fuis tout ce qui plaît, et je sais m'alarmer
Dès que quelqu'un paroît, propre à se faire aimer.
Comme un subtil poison je regarde l'estime;
Et je crains l'amitié, bien qu'elle soit sans crime.
Pour sauver ma vertu de tant d'égarements,
Je ne veux point d'amis qui puissent être amants.
Quand par mon peu d'appas leur raison est séduite,
Je cherche leurs défauts, j'impose à leur mérite;
Rien pour les ménager ne me paroît permis;
Et dans tous mes amants je vois mes ennemis.

A l'abri d'une longue et sûre indifférence,
Je jouis d'une paix plus douce qu'on ne pense;
L'esprit libre de soins, et l'ame sans amour,
Dans le sacré vallon je passe tout le jour :
J'y cueille avec plaisir cent et cent fleurs nouvelles
Qui braveront du temps les atteintes cruelles;
Et, pour suivre un penchant que j'ai reçu des cieux,
Je consacre ces fleurs au plus jeune des dieux.
Par un juste retour on dit qu'il sait répandre
Sur tout ce que j'écris un air galant et tendre.
Il n'ose aller plus loin; et, sur la foi d'autrui,
Tantôt je chante pour et tantôt contre lui.
Heureuse, si les maux dont je feins d'être atteinte
Pour mon timide cœur sont toujours une feinte!

CHANSON.

La fierté m'est un foible appui
Contre ce que l'amour inspire.
Songeons toujours que tout ce qui respire
Est fait pour lui.
Quand ce n'est pas d'amour qu'un cœur soupire,
Il soupire d'ennui.

CHANSON.

On connoît peu l'amour, lorsqu'on ose assurer
Qu'avec la jalousie il ne sauroit durer.
Loin de le ralentir, tout ce qu'elle conseille
Ne sert qu'à le rendre plus fort:
Un peu de jalousie éveille
Un amour heureux qui s'endort.

CÉLIMÈNE.

ÉGLOGUE. 1680.

Assise au bord de la Seine,
Sur le penchant d'un côteau,
La bergère Célimène
Laisse paître son troupeau.

Il descend dans la prairie,
Sans qu'elle daigne songer
Que le loup pourra manger
Sa brebis la plus chérie.

Le souvenir d'un berger
Que la fortune cruelle

Force à vivre éloigné d'elle
Dans un climat étranger
Cause la douleur mortelle
Qui lui fait tout négliger.

Tantôt, cédant à la force
De ses amoureux transports,
Elle grave sur l'écorce
Des arbrisseaux de ces bords :
Puisse durer, puisse croître
L'ardeur de mon jeune amant,
Comme feront sur ce hêtre
Ces marques de mon tourment !

Tantôt, mêlant sur le sable
Le nom d'Acanthe et le sien,
Elle trouve insupportable
Qu'un Zéphyr impitoyable
En passant n'en laisse rien.

Quelle cruelle aventure,
Dit-elle avec un soupir,
Si ce que fait le Zéphyr
M'est un véritable augure
Que de si tendres amours
Ne dureront pas toujours !

Je briserois la musette
Que me laissa l'imposteur ;
Et du fer de ma houlette
Je me percerois le cœur.

A ces mots elle repasse
Dans son esprit alarmé

L'air, les traits, l'esprit, la grace
De ce berger trop aimé.

Les oiseaux de ce bocage
Se taisent pour écouter
Ce qu'ils entendent chanter
Du beau berger qui l'engage :
Ils voudroient le répéter ;
Mais leur plus tendre ramage
Ne le sauroit imiter.

Jamais cette triste amante
Ne voit sur l'herbe naissante
Folâtrer d'heureux amants,
Qu'elle ne se représente
Combien l'absence d'Acanthe
Lui vole de doux moments.

Jamais des bergers ne viennent
De ces bords délicieux
Où les destins le retiennent,
Que son amour curieux
Ne s'informe si ces lieux
Ont des nymphes assez belles
Pour faire des infidèles.

Enfin, mille fois le jour,
Elle veut, elle appréhende,
Tout ce que craint et demande
Le plus violent amour.

Qu'on doit plaindre une bergère
Si facile à s'alarmer !

Pourquoi du plaisir d'aimer
Faut-il se faire une affaire ?
Quels bergers en font autant
Dans l'ingrat siècle où nous sommes ?
Acanthe, qu'elle aime tant,
Est peut-être un inconstant
Comme tous les autres hommes.

CHANSON.

Du charmant berger que j'adore
Un sort cruel menace les beaux jours.
Ruisseaux, vous le savez, et vous coulez toujours !
Rossignols, vous chantez encore !
Vous, les seuls confidents de nos tendres amours,
Taisez-vous, arrêtez votre cours.
Du charmant berger que j'adore
Un sort cruel menace les beaux jours.

STANCES.

Dieux ! qu'est-ce que je sens d'inquiet et de tendre ?
Me serois-je laissé charmer ?
Hélas ! je n'en sais rien, je voudrois bien l'apprendre,
Et je n'ose m'en informer.

D'un charmant souvenir je suis tout occupée :
Ah ! mon destin n'est plus douteux.
Mon cœur, vous soupirez, ou je suis fort trompée,
Comme fait un cœur amoureux.

Vous cédez à Tircis sans faire résistance,
Vous qu'on a vu plus d'une fois
Traiter impunément avec indifférence
Tout ce qu'on a vu sous mes lois.

Pourquoi m'en étonner ? Tircis est plus aimable
Que tout ce qu'on voit ici-bas ;
Et je ne sens que trop qu'il est plus redoutable
Pour qui craint un tendre embarras.

Dissimulons du moins ces cruelles alarmes.
Mais, quand ce berger plein d'ardeur
Poussera des soupirs, ou répandra des larmes,
Mes yeux, vous trahirez mon cœur.

Vous irez découvrir le tourment qui me presse,
Et, par un regard languissant,
Vous direz à Tircis combien je m'intéresse
Pour toutes les peines qu'il sent.

Oui, de tout mon repos vous avouerez la perte.
Mais, dussent croître mes soucis,
Mes yeux, pour vous punir de l'avoir découverte,
Vous ne verrez jamais Tircis.

AIR.

Aimables habitants de ce naissant feuillage
Qui semble fait exprès pour cacher vos amours,
Rossignols, dont le doux ramage
Aux douceurs du sommeil m'arrache tous les jours,
Que votre chant est tendre!
Est-il quelques ennuis qu'il ne puisse charmer?
Mais, hélas! n'est-il point dangereux de l'entendre
Quand on ne veut plus rien aimer?

ÉPÎTRE CHAGRINE

A MADEMOISELLE ****

Quel espoir vous séduit? quelle gloire vous tente?
Quel caprice! à quoi pensez-vous?
Vous voulez devenir savante!
Hélas! du bel esprit savez-vous les dégoûts?
Ce nom jadis si beau, si révéré de tous,
N'a plus rien, aimable Amarante,
Ni d'honorable ni de doux.

Sitôt que par la voix commune
De ce titre odieux on se trouve chargé,

De toutes les vertus n'en manquât-il pas une,
Suffit qu'en bel esprit on vous ait érigé,
Pour ne pouvoir prétendre à la moindre fortune.

Je sais bien que le ciel a su vous départir
Ce qui soutient l'éclat d'une illustre naissance;
Que, sans espoir de récompense,
Vous ne travaillerez que pour vous divertir.
C'est un malheur de moins; mais il en est tant d'autres
Dont on ne se peut garantir,
Que je vous verrai repentir
D'avoir moins écouté mes raisons que les vôtres.

Pourrez-vous toujours voir votre cabinet plein
Et de pédants et de poëtes,
Qui vous fatigueront, avec un front serein,
Des sottises qu'ils auront faites?

Pourrez-vous supporter qu'un fat de qualité,
Qui sait à peine lire, et qu'un caprice guide,
De tous vos ouvrages décide?
Un esprit de malignité
Dans le monde a su se répandre:
On achète un bon livre afin de s'en moquer.
C'est des plus longs travaux le fruit qu'il faut attendre.
Personne ne lit pour apprendre;
On ne lit que pour critiquer.

Vous riez: vous croyez ma frayeur chimérique.
L'amour-propre vous dit tout bas
Que je vous fais grand tort, que vous ne devez pas
Du plus rude censeur redouter la critique.
Hé bien, considérez que, dans chaque maison
Où vous aura conduite un importun usage,

Dès qu'un laquais aura prononcé votre nom :
C'est un bel esprit, dira-t-on,
Changeons de voix et de langage.
Alors, sur un précieux ton,
Des plus grands mots faisant un assemblage,
On ne vous parlera que d'ouvrages nouveaux;
On vous demandera ce qu'il faut qu'on en pense;
En face, on vous dira que les vôtres sont beaux,
Et l'on poussera l'imprudence
Jusques à vous presser d'en dire des morceaux.
Si tout votre discours n'est obscur, emphatique,
On se dira tout bas : C'est là ce bel esprit!
Tout comme un autre elle s'explique;
On entend tout ce qu'elle dit.

Irez-vous voir jouer une pièce nouvelle?
Il faudra pour l'auteur être pleine d'égards.
Il expliquera tout, mines, gestes, regards :
Et, si sa pièce n'est point belle,
Il vous imputera tout ce qu'on dira d'elle;
Et de sa colère immortelle
Il vous faudra courir tous les hasards.

Mais, me répondrez-vous, sortez d'inquiétude;
Ne prenez point pour moi d'inutiles frayeurs :
Je me déroberai sans peine à ces malheurs
En évitant la folle multitude.

Il est vrai : mais comment pourrez-vous éviter
Les chagrins qu'à la cour le bel esprit attire?
Vous ne voulez point la quitter.
Cependant l'air qu'on y respire
Est mortel pour les gens qui se mêlent d'écrire.

A rêver dans un coin on se trouve réduit.
Ce n'est point un conte pour rire.
Dès que la renommée aura semé le bruit
Que vous savez toucher la lyre,
Hommes, femmes, tout vous craindra;
Hommes, femmes, tout vous fuira,
Parcequ'ils ne sauront en mille ans que vous dire.

Ils ont là-dessus des travers
Qui ne peuvent souffrir d'excuses :
Ils pensent, quand on a commerce avec les muses,
Qu'on ne sait faire que des vers.

Ce que prête la fable à la haute éloquence,
Ce que l'histoire a consacré,
Ne vaut jamais rien à leur gré :
Ce qu'on sait plus qu'eux les offense.

On diroit, à les voir, de l'air présomptueux
Dont ils s'empressent pour entendre
Des vers qu'on ne lit point pour eux,
Qu'à décider de tout ils ont droit de prétendre.
Sur ce dehors trompeur on ne doit point compter :
Bien souvent sans les écouter,
Plus souvent sans y rien comprendre,
On les voit les blâmer, on les voit les défendre.
Quelques faux brillants bien placés,
Toute la pièce est admirable :
Un mot leur déplaît; c'est assez,
Toute la pièce est détestable.

Dans la débauche et dans le jeu nourris,
On les voit avec même audace

Parler et d'Homère et d'Horace,
Comparer leurs divins écrits;
Confondre leurs beautés, leurs tours, leurs caractères,
Si connus et si différents;
Traiter des ouvrages si grands
De badinages, de chimères;
Et, cruels ennemis des langues étrangères,
Être orgueilleux d'être ignorants.

Quelques seigneurs restés d'une cour plus galante,
Et moins dure aux auteurs que celle d'aujourd'hui,
Sont encore, il est vrai, le généreux appui
De la science étonnée et mourante.
Mais pour combien de temps aurez-vous leur secours?
Hélas! j'en pâlis, j'en frissonne:
Les trois fatales sœurs qui n'épargnent personne
Sont prêtes à couper la trame de leurs jours.

Que ferez-vous alors? vous rougirez, sans doute,
De tout l'esprit que vous aurez.
Amarante, vous chanterez
Sans que personne vous écoute.

Plus d'un exemple vous répond
Des malheurs dont ici je vous ai menacée:
Le savoir nuit à tout, la mode en est passée;
On croit qu'un bel esprit ne sauroit être bon.

De tant de vérités conservez la mémoire;
Qu'elles servent à vaincre un aveugle désir.
Ne cherchez plus une frivole gloire
Qui cause tant de peine et si peu de plaisir.
Je la connois, et vous pouvez m'en croire:
Jamais dans Hippocrène on ne m'auroit vu boire,

Si le ciel m'eût laissée en pouvoir de choisir.
Mais, hélas ! de son sort personne n'est le maître :
Le penchant de nos cœurs est toujours violent.
J'ai su faire des vers avant que de connoître
Les chagrins attachés à ce maudit talent.
Vous que le ciel n'a point fait naître
Avec ce talent que je hais,
Croyez-en mes conseils, ne l'acquérez jamais.

ÉGLOGUE.

IRIS. 1680.

La terre fatiguée, impuissante, inutile,
Préparoit à l'hiver un triomphe facile ;
Le soleil sans éclat précipitant son cours
Rendoit déjà les nuits plus longues que les jours ;
Quand la bergère Iris, de mille appas ornée,
Et, malgré tant d'appas, amante infortunée,
Regardant les buissons à demi dépouillés :
Vous que mes pleurs, dit-elle, ont tant de fois mouillés,
De l'automne en courroux ressentez les outrages ;
Tombez, feuilles, tombez, vous dont les noirs ombrages
Des plaisirs de Tircis faisoient la sûreté,
Et payez le chagrin que vous m'avez coûté.

Lieux toujours opposés au bonheur de ma vie,
C'est ici qu'à l'amour je me suis asservie ;
Ici j'ai vu l'ingrat qui me tient sous ses lois ;
Ici j'ai soupiré pour la première fois :

Mais, tandis que pour lui je craignois mes foiblesses,
Il appeloit son chien, l'accabloit de caresses ;
Du désordre où j'étois loin de se prévaloir,
Le cruel ne vit rien, ou ne voulut rien voir.
Il loua mes moutons, mon habit, ma houlette ;
Il m'offrit de chanter un air sur ma musette ;
Il voulut m'enseigner quelle herbe va paissant,
Pour reprendre sa force, un troupeau languissant,
Ce que fait le soleil des brouillards qu'il attire :
N'avoit-il rien, hélas ! de plus doux à me dire ?

Depuis ce jour fatal, que n'ai-je point souffert !
L'absence, la raison, l'orgueil, rien ne me sert.
J'ai de nos vieux pasteurs consulté le plus sage,
J'ai mis tous ses conseils vainement en usage ;
De victimes, d'encens, j'ai fatigué les dieux ;
J'ai sur d'autres bergers souvent tourné les yeux :
Mais, ni le jeune Atys, ni le tendre Philène,
Les délices, l'honneur des rives de la Seine,
Dont le front fut cent fois de myrtes couronné,
Savants en l'art de vaincre un courage obstiné,
Eux que j'aidois moi-même à me rendre inconstante,
N'ont pu rompre un moment le charme qui m'enchante.
Encor serois-je heureuse en ce honteux lien,
Si, ne pouvant m'aimer, mon berger n'aimoit rien.
Mais il aime à mes yeux une beauté commune ;
A posséder son cœur il borne sa fortune :
C'est pour elle qu'il perd le soin de ses troupeaux ;
Pour elle seulement résonnent ses pipeaux ;
Et, loin de se lasser des faveurs qu'il a d'elle,
Sa tendresse en reprend une force nouvelle.

Bocages, de leurs feux uniques confidents,
Bocages que je hais, vous savez si je mens.
Depuis que les beaux jours, à moi seule funestes,
D'un long et triste hiver eurent chassé les restes,
Jusqu'à l'heureux débris de vos frêles beautés,
Quels jours ont-ils passés dans ces lieux écartés!
Que n'y reprochiez-vous à l'ingrat que j'adore
Que, malgré ses froideurs, hélas! je l'aime encore?
Que ne lui peigniez-vous ces mouvements confus,
Ces tourments, ces transports que vous avez tant vus?
Que ne lui disiez-vous, pour tenter sa tendresse,
Que je sais mieux aimer que lui, que sa maîtresse?
Mais ma raison s'égare : ah! quels soins, quels secours
Dois-je attendre de vous, qui servez leurs amours?
Les dieux à mes malheurs seront plus secourables.
L'hiver aura pour moi des rigueurs favorables.
Il approche, et déjà les fougueux aquilons
Par leur souffle glacé désolent nos vallons.
La neige, qui bientôt couvrira la prairie,
Retiendra les troupeaux dans chaque bergerie;
Et l'on ne verra plus sous votre ombrage assis
Ni l'heureuse Daphné ni l'amoureux Tircis.

Mais, hélas! quel espoir me flatte et me console?
Avec rapidité le temps fuit et s'envole;
Et bientôt le printemps, à mon ame odieux,
Ramènera Tircis et Daphné dans ces lieux.
Feuilles, vous reviendrez, vous rendrez ces bois sombres;
Ils s'aimeront encor sous vos perfides ombres;
Et mes vives douleurs, et mes transports jaloux,
Pour mon ingrat amant renaîtront avec vous.

CHANSON.

Soyons toujours inexorable :
Un amant bien traité se rend insupportable ;
Il néglige l'objet dont son cœur est charmé ;
De tous les petits soins il devient incapable :
Un amant sûr d'être aimé
Cesse toujours d'être aimable.

Si l'amour est inévitable,
S'il faut pour un berger brûler d'un feu semblable
A celui dont son cœur nous paroît consumé,
Par de feintes rigueurs rendons-le misérable :
Un amant sûr d'être aimé
Cesse toujours d'être aimable.

ODE A CLIMÈNE.

Ne pourra-t-on vous contraindre
A quitter de tristes lieux ?
Faudra-t-il toujours se plaindre
De ne point voir vos beaux yeux ?

Encor quand les fleurs nouvelles
Naissent partout sous les pas,

Quand toutes les nuits sont belles,
La campagne a des appas.

Mais quand l'hiver la désole,
Qu'on ne peut se promener,
Climène, il faut être folle
Pour ne pas l'abandonner.

De ce qui vous y peut plaire
Daignez nous entretenir :
Je ne vois qu'une chimère
Qui vous y peut retenir.

Oui, j'ai deviné sans doute
D'où vient un si long séjour :
Votre jeune cœur redoute
Un mal qu'on appelle amour.

Vous croyez qu'on ne le gagne
Qu'au milieu des jeux, des ris :
Il se prend à la campagne,
Comme il se prend à Paris.

On fait bien quand on évite
Une tendre passion ;
Mais, hélas ! en est-on quitte
En fuyant l'occasion ?

Non, c'est en vain qu'on s'assure
Contre ce qu'on peut prévoir :
Une bizarre aventure
Met un cœur sous son pouvoir.

Cette solitude affreuse
Où vous passez vos beaux jours

Est souvent plus dangereuse
Que les plus superbes cours.

Votre désert est sauvage :
Dans un plus sauvage encor
Angélique fière et sage
Rencontra le beau Médor.

Quittez donc des champs stériles,
Pour vous garder impuissants :
Venez de feux inutiles
Faire brûler mille amants.

Ne redoutez point le piège
Qu'ils tendront à votre cœur :
De tous les forts qu'on assiège
On n'est pas toujours vainqueur.

La sagesse la plus frêle
Avec le plus beau berger,
Si le destin ne s'en mêle,
Ne court pas un grand danger.

Vous ne voudrez pas en croire
Tout ce qu'on vous en dira ;
Mais écoutez une histoire
Qui vous persuadera.

J'allois cacher ma tristesse
Dans ces aimables déserts
Où pour sa tendre maîtresse
Desportes faisoit des vers.

Je m'étois assise à peine
Dans le plus sombre du bois,

Quand j'ouis du beau Philène
Et les soupirs et la voix.

Seul aux pieds d'une bergère
Qui rioit de son souci;
Cet amant tendre et sincère
Tout en pleurs parloit ainsi :

« Avec quelle indifférence
Passez-vous vos plus beaux jours !
Iris, dans cette indolence
Demeurerez-vous toujours ?

Non, vous deviendrez sensible :
Ce cœur, ce superbe cœur,
A l'amour inaccessible,
Sentira sa vive ardeur.

Quelqu'un est né pour vous plaire ;
Rien ne vous en sauvera :
Ce que je ne pourrai faire,
Un plus heureux le fera.

Tout aime dans la nature :
Dans le barbare séjour
Où règne l'âpre froidure
On sent les feux de l'amour.

Le temps, d'une aile légère,
Emportera loin de vous
Cette beauté passagère
Dont les charmes sont si doux.

Lors, d'une vaine sagesse
Reconnoissant les abus,

Vous prendrez de la tendresse,
Et vous n'en donnerez plus.

En tout temps l'amour nous dompte ;
On règle en vain ses désirs :
Vous aurez, à votre honte,
Ses peines sans ses plaisirs.

Craignez sa juste colère,
Et, par un doux repentir,
Épargnez-vous, ma bergère,
Les maux qu'il me fait sentir.

Aimez un amant fidèle,
Quoi qu'en dise la raison :
Jeune Iris, tant qu'on est belle,
Elle n'est pas de saison.

Contre un amant qui sait plaire
Elle perd toujours son temps :
Croyez-moi, faites-la taire
Encore quinze ou vingt ans.

Mettez votre cœur en proie
Aux amoureuses langueurs :
Il n'est de solide joie
Que dans l'union des cœurs. »

Ainsi, d'un air agréable,
Philène, ce beau berger,
Aux belles si redoutable,
La pressoit de s'engager.

Les oiseaux, le doux zéphyre,
Et les échos d'alentour,

Comme lui sembloient lui dire :
Rien n'est si doux que l'amour.

Mais le cœur de l'inhumaine
Se taisoit obstinément.
Quand le cœur se tait, Climène,
Tout parle inutilement.

MADRIGAL.

Que la fin d'une tendre ardeur
Laisse de vide dans la vie !
Rien remplace-t-il le bonheur
Dont la douce union des amants est suivie ?
Non, il n'appartient qu'à l'amour
De mettre les mortels au comble de la joie.
A ses brûlants transports lorsqu'on n'est plus en proie,
Qu'un cœur vers la raison fait un triste retour !

BALLADE.

Dans ce hameau je vois de toutes parts
De beaux atours mainte fillette ornée :
Je gagerois que quelque jeune gars
Avec Catin unit sa destinée.

Elle a l'œil doux, elle a les traits mignards,
L'air gracieux, l'humeur point obstinée.
Mais grand défaut gâte tous ses attraits ;
Point n'a d'écus : pour belle qu'on soit née,
L'Amour languit sans Bacchus et Cérès.

De doux propos et d'amoureux regards
On ne sauroit vivre toute l'année.
Jeunes maris deviennent tôt vieillards,
Quand leur convient jeûner chaque journée ;
Soucis pressants chassent pensers gaillards.
Tendresse alors est en bref terminée ;
S'il en paroît, ce n'est qu'AD HONORES.
Par maints grands clercs l'affaire examinée,
L'Amour languit sans Bacchus et Cérès.

L'âtre entouré d'un tas d'enfants criards,
De créanciers la porte environnée,
D'un triste hymen tous les autres hasards,
Font endurer peine d'ame damnée,
Et donnent joie aux voisins babillards.
Myrtes dont fut la tête couronnée
Voir on voudroit transformer en cyprès.
D'un tel désir point ne suis étonnée ;
L'Amour languit sans Bacchus et Cérès.

ENVOI.

Vous qui d'Amour suivez les étendards,
Point ne croyez cauteleux papelards
Disant : Beauté suffit pour l'hyménée.
Si vous voulez en tout faire FLORES,
Qu'avec beauté grosse dot soit donnée :
L'Amour languit sans Bacchus et Cérès.

BALLADE A IRIS.

Il est saison de causer près du feu.
Le blond Phébus, chère Iris, se retire;
L'Aquilon souffle; et, d'un commun aveu,
Point n'est ma chambre exposée à son ire:
Viens y souper; j'ai du muscat charmant.
Quand je te vois, ma tendresse s'éveille,
Désirerois être homme en ce moment
Ou quand ta voix se mêle follement
Au doux glouglou que fait une bouteille.

En dévorant carpe de Seine au bleu,
De sottes gens à l'aise pourrons rire;
Trop bien savons qu'il n'en est pas pour peu:
Plaisante et longue en sera la satire.
Nous chercherons un nouvel enjoûment,
Un nouveau feu dans le jus de la treille:
C'est un secours contre plus d'un tourment.
Il n'en est point qui ne cède aisément
Au doux glouglou que fait une bouteille.

Le verre en main je prétends faire un vœu
Dont nul mortel ne me fera dédire:
C'est de braver, ceci n'est point un jeu,
Ce traître Amour qu'on ne peut trop maudire.
Les repentirs suivent l'engagement.
N'écoutons point ce que le cœur conseille;
Ne préférons, pour vivre heureusement,

Ni les soupirs, ni les soins d'un amant,
Au doux glouglou que fait une bouteille.

ENVOI.

Cruel Amour, j'en fais ici serment,
Si tu me mets un jour puce à l'oreille,
Je veux jamais ne trouver d'agrément
Qu'au doux glouglou que fait une bouteille.

RONDEAU

A MONSIEUR L'ABBÉ ***,

Qui lui avoit écrit qu'il n'y avoit rien de si triste qu'une extrême sagesse.

Fleur de vingt ans tient lieu de toute chose :
Si sort vouloit, lui qui de tout dispose,
Pour vos péchés un peu me rajeunir,
Prélat futur, je saurois vous punir
De tous les maux où votre avis m'expose.

Point ne craignez telle métamorphose ;
Trop bien savez que, quoi qu'on se propose,
On tâche en vain à faire revenir
Fleur de vingt ans.

Quel sérieux ! diroit-on pas qu'on n'ose
Rire avec vous ? En vain votre air impose ;

Nous savons bien à quoi nous en tenir.
Tout en disant, Dieu veuille vous bénir,
Vous cueilleriez, beau sire, à porte close,
Fleur de vingt ans.

L'HIVER.

IDYLLE

A M. LUCAS DE BELLESBAT.

L'HIVER, suivi des vents, des frimas, des orages,
De ces aimables lieux trouble l'heureuse paix.
Il a déjà ravi, par de cruels outrages,
Ce que la terre avoit d'attraits.
Quelles douloureuses images
Le désordre qu'il fait imprime dans l'esprit!
Hélas! ces prés sans fleurs, ces arbres sans feuillages,
Ces ruisseaux glacés, tout nous dit:
Le temps fera chez vous de semblables ravages.
Comme la terre, nous gardons
Jusques au milieu de l'automne
Quelques uns des appas que le printemps nous donne:
L'hiver vient-il, nous les perdons;
Pouvoirs, trésors, grandeurs, n'en exemptent personne.
On se déguise en vain ces tristes vérités;
Les terreurs, les infirmités,
De la froide vieillesse ordinaires compagnes,

Font sur nous ce que font les autans irrités
Et la neige sur les campagnes.
Encor, si, comme les hivers
Dépouillent les forêts de leurs feuillages verts,
L'âge nous dépouilloit des passions cruelles,
Plus fortes à domter que ne le sont les flots,
Nous goûterions un doux repos
Qu'on ne peut trouver avec elles.
Mais, nous avons beau voir détruire par le temps
La plus forte santé, les plus vifs agréments,
Nous conservons toujours nos premières foiblesses.
L'ambitieux, courbé sous le fardeau des ans,
De la fortune encore écoute les promesses;
L'avare, en expirant, regrette moins le jour
Que ses inutiles richesses;
Et qui jeune a donné tout son temps à l'amour
Un pied dans le tombeau veut encor des maîtresses.
Il reste dans l'esprit un goût pour les plaisirs,
Presque aussi dangereux que leur plus doux usage.
Pour être heureux, pour être sage,
Il faut savoir donner un frein à ses désirs.
Mieux qu'un autre, sage Timandre,
De cet illustre effort vous connoissez le prix;
Vous, en qui la nature a joint une ame tendre
Avec un des plus beaux esprits;
Vous, qui, dans la saison des graces et des ris,
Loin d'éviter l'amour, faisiez gloire d'en prendre,
Et qui, par effort de raison,
Fuyez de ses plaisirs la folle inquiétude,
Avant que l'arrière-saison
Vous ait fait ressentir tout ce qu'elle a de rude.

AIR.

Iris sur la fougère,
Dans un pressant danger,
A son téméraire berger
Disoit tout en colère :
Qu'est devenu, Tircis, cet air respectueux
Qui d'un parfait amant est le vrai caractère?
Entre deux cœurs, dit-il, brûlés des mêmes feux,
Il est certains moments heureux,
Où, ma bergère,
Il ne faut qu'être amoureux.

A MADAME ***.

SONGE.

Les ombres blanchissoient, et la naissante aurore
Annonçoit dans ces lieux le retour du soleil,
Lorsque dans les bras du sommeil,
Malgré des soins cuisants, je languissois encore
A la merci de ces vaines erreurs
Dont il sait ébranler le plus ferme courage,
Dont il sait enchanter les plus vives douleurs.
De toute ma raison ayant perdu l'usage,
Je croyois être, Iris, dans un sombre bocage,
Où les rossignols, tour à tour,

Sembloient me dire, en leur langage :
Vous résistez en vain au pouvoir de l'Amour ;
Tôt ou tard ce dieu nous engage.
Ah ! dépêchez-vous de choisir.
J'écoutois ce tendre ramage
Avec un assez grand plaisir,
Quand un certain oiseau, plus beau que tous les autres,
Sur des myrtes fleuris commença de chanter.
Doux rossignols, sa voix l'emporta sur les vôtres ;
Je vous quittai pour l'écouter.
Dieux ! qu'elle me parut belle !
Qu'elle s'exprimoit tendrement !
Sa manière étoit nouvelle,
Et l'on rencontroit en elle
Je ne sais quel agrément
Qui plaisoit infiniment.
Pour avoir plus long-temps le plaisir de l'entendre,
Voyant que, sans s'effaroucher,
Cet agréable oiseau se laissoit approcher,
J'avançai la main pour le prendre.
Je le tenois déjà, quand je ne sais quel bruit
Nous effraya tous deux : l'aimable oiseau s'enfuit.
Dans les bois après lui je courus transportée ;
Et, par une route écartée,
Je suivois son vol avec soin.
Soit hasard, soit adresse,
Malgré ma délicatesse,
Dieux ! qu'il me fit aller loin !
Enfin, n'en pouvant plus, il se rend, je l'attrape,
Comme j'en avois eu dessein ;
Et, folle que je suis, j'ai si peur qu'il n'échappe,
Que je l'enferme dans mon sein.

O déplorable aventure!
Ce malicieux oiseau,
Qui m'avoit paru si beau,
Change aussitôt de figure,
Devient un affreux serpent;
Et du venin qu'il répand
Mon cœur fait sa nourriture.
Ainsi, loin de goûter les plaisirs innocents
Dont sa trompeuse voix avoit flatté mes sens,
Je souffrois de cruels supplices :
Le traître n'avoit plus sa première douceur;
Et, selon ses divers caprices,
Il troubloit ma raison, et déchiroit mon cœur.
Par des commencements si rudes,
Voyant que les plaisirs que je devois avoir
Se changeoient en inquiétudes,
Renonçant tout d'un coup au chimérique espoir
Dont il vouloit me faire une nouvelle amorce,
D'un dépit plein de fureur
J'empruntai toute la force,
Et j'etouffai l'imposteur.

CHANSON
SUR M. L'ABBÉ TESTU.

L'AVENTURE est trop ridicule
Pour ne la pas faire savoir.
Il offroit à dame incrédule
Sa chandelle, et la faisoit voir.

Sans s'émouvoir, sans s'émouvoir,
La follette tira sa mule,
Et la fit servir d'éteignoir.

Au lieu de venger cette injure,
Les Amours, à malice enclins,
Rioient entr'eux de l'aventure
Du doyen des abbés blondins.
Ces dieux badins, ces dieux badins,
Se disoient: Vois-tu la coiffure
Qu'on a mise au dieu des jardins?

CHANSON.

Ah! pourquoi me disiez-vous
De ne craindre que les loups?
Ce n'est pas faire assez d'éviter leur colère.
Un jeune berger tendre et beau
Fait plus de tort à mon troupeau
Que tous les loups n'en pourroient faire.

IDYLLE

sur la naissance de Louis, duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV. 1682.

L'Amour, pressé d'une douleur amère,
Éteint son flambeau, rompt ses traits,
Et par le Styx jure à sa mère
Qu'il ne s'apaisera jamais.
Tout se ressent de sa colère :
Déjà les oiseaux dans les bois
Ne font plus entendre leurs voix,
Et déjà le berger néglige sa bergère.
Ce matin, les Jeux et les Ris,
De l'Amour les seuls favoris,
M'ont découvert ce qui le désespère :
Voici ce qu'ils m'en ont appris.

Un divin enfant vient de naître,
M'ont-ils dit, à qui les mortels
Avec empressement élèvent des autels,
Et pour qui sans regret nous quittons notre maître.
Si l'Amour est jaloux des honneurs qu'on lui rend,
Il l'est encor plus de ses charmes.
En vain, pour essuyer ses larmes,
Vénus sur ses genoux le prend,
Lui fait honte de ses foiblesses ;
Et quand, par de tendres caresses,

Elle croit l'avoir adouci,
D'un ton plus ferme elle lui parle ainsi :
Vous avez fourni de matière
Au malheur dont vous vous plaignez ;
L'aimable enfant que vous craignez
Sans vous n'eût point vu la lumière.
Mais consolez-vous-en ; lui qui vous rend jaloux,
Un jour, soumis à votre empire,
Quoi que la gloire en puisse dire,
Fera de vos plaisirs son bonheur le plus doux.
Reprenez donc votre arc. Quoi ! mon fils, seriez-vous
Aux ordres des destins rebelle ?
Songez que vous devez vos soins à l'univers ;
Que par vous tout se renouvelle ;
Que dans le vaste sein des mers,
Que sur la terre et dans les airs,
La nature à son aide en tout temps vous appelle.
Ah ! s'écria l'Amour, je veux me venger d'elle ;
Contre elle avec raison je me sens animé.
Avec de trop grands soins cette ingrate a formé
Cet enfant, ce rival de ma gloire immortelle.
Concevez-vous quelle est ma douleur, mon effroi ?
Il est déjà beau comme moi.
Mais, jusqu'où les mortels portent-ils l'insolence !
Sans respecter mon pouvoir ni mon rang,
On ose comparer son sang avec mon sang.
On fait plus ; sur le mien il a la préférence.
On ne craint point pour lui la céleste vengeance ;
Il a dans son aïeul un trop puissant appui.
Quel dieu pour la valeur, quel dieu pour la prudence
Pourroit avec Louis disputer aujourd'hui ?
Depuis qu'il fut donné pour le bien de la France,

On n'a plus adoré que lui.
De l'univers il règle la fortune ;
Par un prodige, il est tout à la fois
Mars, Apollon, Jupiter et Neptune :
Ses bontés, ses soins, ses exploits,
Font la félicité commune.
Au-delà de lui-même il porte son bonheur,
A son auguste fils lui-même sert de guide ;
On voit ce fils brûler d'une héroïque ardeur,
Et, de gloire en tout temps avide,
Dans le sein même de la paix,
Aux frivoles plaisirs ne s'arrêter jamais.
Il se plaît à la chasse, image de la guerre ;
Il se plaît à dompter d'indomtables chevaux,
En attendant le jour qu'armé de son tonnerre
Louis, en triomphant du reste de la terre,
Fournisse à sa valeur de plus nobles travaux.
Bien que de la beauté vous soyez la déesse,
Vous ne lui causeriez ni transports ni désirs.
Heureux et digne époux d'une jeune princesse
Qui mérite tous ses soupirs,
Il ne daigne tourner ses regards sur les autres.
A ses charmes aussi quels charmes sont égaux ?
Elle a les yeux aussi doux que les vôtres,
Et n'a pas un de vos défauts.
Vénus alors rougit de honte,
Et lançant sur son fils des regards enflammés,
Quoi donc ! dit-elle, à votre compte
Une mortelle me surmonte !
Eh bien, l'illustre enfant dont vous vous alarmez
Près de moi tiendra votre place.
Je veux (et le destin ne m'en dédira pas)

Que, quoi qu'il dise ou quoi qu'il fasse,
On y trouve toujours une nouvelle grace :
Toutes vont par mon ordre accompagner ses pas.
L'Amour tremble à cette menace :
Il veut flatter Vénus ; mais Vénus à ces mots
Se jette dans son char, et vole vers Paphos.
Dans son cœur la colère à la honte s'assemble.
Le chagrin de l'Amour s'accroît par ce courroux ;
Et, comme le chagrin et nous
Ne pouvons demeurer ensemble,
Nous avons résolu d'abandonner l'Amour
Pour venir faire notre cour
Au beau prince qui lui ressemble.

Voilà ce que les Ris et les Jeux m'ont conté.
Ce prince est si charmant qu'on les en peut bien croire.
L'Amour est aujourd'hui jaloux de sa beauté ;
Un jour viendra que Mars le sera de sa gloire.
Puisse-t-il, toujours grand, être toujours heureux !
Puisse le juste ciel accorder à nos vœux
Pour lui de nombreuses années !
Qu'il passe des héros les exploits inouïs !
Et qu'un jour, s'il se peut, ses grandes destinées
Égalent celles de Louis !

MADRIGAL.

Tyran dont tout se plaint, tyran que tout adore,
Amour, impitoyable Amour,
Donne quelque relâche au mal qui me dévore
Et la nuit et le jour.

Fais, pour me soulager, que mon aimable Alcandre
Devienne un peu plus tendre.
Va porter dans son sein cette bouillante ardeur,
Ces violents transports, cette langueur extrême
Dont tu remplis mon triste cœur
Depuis l'heureux moment qu'il aime.
Ne crains pas que tes soins soient mal récompensés :
Mon Alcandre connoît ta puissance suprême ;
Il aime ; mais, hélas ! il n'aime pas assez.

BALLADE

A M. DE POINTY,

commandant une galiote nommée LA CRUELLE, au bombardement d'Alger. 1683.

Preux chevalier, sage et de bon aloi,
Déjà savions par dame Renommée,
A qui tes faits donnent assez d'emploi,
Que, dans ta nef loin d'être clos et coi,
Quand sur Alger tomboit bombe enflammée,
Le fin premier affrontant le danger,
Sur la Cruelle as bien fait telle rage,
Que pêle-mêle Africain, étranger,
Mosquée et tours, gisent sur le rivage.
Dans ton récit, gaie et fière je voi
Notre jeunesse, à vaincre accoutumée,

Aller au feu. Pourtant, comme je croi,
A telle fête on n'est pas sans effroi.
Belle elle étoit, et tu l'as bien chômée.
Du Quesne, habile en l'art de naviger,
Sage en conseils, fameux par son courage,
Dit que par toi, chez le More léger,
Mosquée et tours gisent sur le rivage.

De cette gent sans honneur et sans foi
Par cet exploit l'audace est réprimée.
Pour la réduire à suivre notre loi,
Besoin sera d'apôtres comme toi :
Telle œuvre veut qu'on prêche à main armée.
On te verra sans doute ravager,
Dans autre année, autre infidèle plage,
Dont on dira, comme on le dit d'Alger :
Mosquée et tours gisent sur le rivage.

ENVOI.

Peuple d'Alger, franchement dites-moi,
De Charles-Quint que mit en désarroi
Votre valeur aussi-bien que l'orage,
Ou de Louis qui sait vous corriger,
Quel est plus grand, plus vaillant et plus sage ?
Bien mieux que nous vous en pouvez juger :
Mosquée et tours gisent sur le rivage.

ÉPÎTRE

AU ROI,

sur son voyage de Flandre pour le siège de Luxembourg. 22 avril 1684.

Pourquoi chercher une nouvelle gloire?
Sous vos lauriers goûtez un doux repos :
Assez d'exploits d'immortelle mémoire
Vous font passer les antiques héros.
Pour vous, grand roi, pour le bien de la France,
Que reste-t-il encore à souhaiter?
Vos soins chez elle ont remis l'abondance :
Votre valeur, qui pourroit tout domter,
La rend terrible aux nations étranges;
Et quelque loin qu'on porte les louanges,
Il n'en est point qui vous puisse flatter.

A vous chanter nos voix sont toujours prêtes :
Mais quand nos vers à la postérité
Pourroient vous peindre aussi grand que vous êtes;
Quand de vos lois ils diroient l'équité,
De votre bras les rapides conquêtes,
De votre esprit la noble activité,
De votre abord le charme inévitable,
Quelle en seroit pour vous l'utilité?

Lorsque le vrai paroît peu vraisemblable,
Il n'a sur nous que peu d'autorité.

Ces conquérants qu'eurent Rome et la Grèce,
Ces demi-dieux sur cent lyres chantés,
Ont eu le sort que trop de gloire laisse :
On les a crus servilement flattés.
Tant de vertus qu'en eux l'histoire assemble
Sont, disoit-on, le prix de leurs bienfaits ;
Et si vous seul, sous qui l'univers tremble,
N'eussiez plus fait qu'ils n'ont tous fait ensemble,
On douteroit encor de leurs hauts faits.

De leur valeur la vôtre nous assure ;
Vous la rendez croyable en l'effaçant.
Un tel secours chez la race future
Sera pour vous un secours impuissant.
Quelques efforts que la nature fasse
Pour les héros que sa main formera,
Loin d'en trouver quelqu'un qui vous efface,
Jamais aucun ne vous égalera.

N'allez donc plus exposer une vie
D'où le bonheur de l'univers dépend.
Voyez la paix, de tous les biens suivie,
Qui dans les bras des plaisirs vous attend.
Épargnez-nous de mortelles alarmes.
Où courez-vous par la gloire animé ?
Si la victoire a pour vous tant de charmes,
Vous pouvez vaincre ici sans être armé.
N'appelez point une indigne foiblesse
Quelques moments donnés à la tendresse :
Les plus grands cœurs n'ont pas le moins aimé.

Mais aux travaux de la fière Bellone
J'oppose en vain le repos le plus doux :
Les faux plaisirs que l'oisiveté donne
Ne sont pas faits pour un roi comme vous.
Instruit de tout, appliqué sans relâche,
Et toujours grand dans les moindres projets,
Lorsque la paix aux périls vous arrache,
Une autre gloire à son tour vous attache
Et vous immole au bien de vos sujets.

Ainsi l'on voit le maître du tonnerre
Diversement occupé dans les cieux ;
Tantôt vainqueur dans l'insolente guerre
Qui fit périr les Titans furieux ;
Tantôt, veillant au bonheur de la terre,
Porter partout un regard curieux,
Y rétablir le calme, l'innocence,
Être de tous la crainte, l'espérance,
Et le plus grand et le meilleur des dieux.

Craint, adoré..... Mais j'entends la Victoire
Qui vous appelle à des exploits nouveaux.
Que de hauts faits vont grossir votre histoire !
Partez, courez à des destins si beaux.
Je vois l'Espagne, aux traités infidèle,
De ses pays payer ses attentats ;
Je vois vos coups détruire les états
Du fier voisin qui soutient sa querelle ;
Et je vous vois, vainqueur en cent combats,
Donner la paix, et la rendre éternelle.

BOUTS RIMÉS

A M. LE DUC DE SAINT-AIGNAN,

sur des rimes qui couroient alors. 1684.

FAVORI des neuf sœurs, tu sais plaire — OMNIBUS.
Doux à qui t'est soumis, fatal à qui te — FACHE,
Tu sers Louis-le-Grand, sans espoir, sans — RELACHE;
Et, de quatre, tu sais donner la mort — TRIBUS.

Tu pourrois inspirer la valeur au plus — LACHE;
Grand duc, on voit revivre en toi Gaston — PHŒBUS:
Tu sais l'art d'employer noblement ton — QUIBUS;
A tes propres dépens plus d'un bel esprit — MACHE.

Le sort pour toi constant t'aime, te rit, — ITEM
Te destine un trésor, c'est là le — TU-AUTEM,
Qu'un favori cacha durant une grande — IRE.

Tu peux encore aimer, et faire dire — AMO.
Que ton histoire un jour fera plaisir à — LIRE,
Si jamais on l'écrit FIDELI — CALAMO!

STANCES.

AGRÉABLES transports qu'un tendre amour inspire,
Désirs impatients, qu'êtes vous devenus?
Dans le cœur du berger pour qui le mien soupire
Je vous cherche, je vous désire,
Et je ne vous retrouve plus.

Son rival est absent, et la nuit qui s'avance
Pour la troisième fois a triomphé du jour,
Sans qu'il ait profité de cette heureuse absence.
Avec si peu d'impatience,
Hélas! on n'a guère d'amour.

Il ne sent plus pour moi ce qu'on sent quand on aime;
L'infidèle a passé sous de nouvelles lois.
Il me dit bien encor que son mal est extrême;
Mais il ne le dit plus de même
Qu'il me le disoit autrefois.

Revenez dans mon cœur, paisible indifférence,
Que l'amour a changée en de cuisants soucis.
Je ne reconnois plus sa fatale puissance;
Et, grace à tant de négligence,
Je ne veux plus aimer Tircis.

Je ne veux plus l'aimer! ah! discours téméraire!
Voudrois-je éteindre un feu qui fait tout mon bonheur?
Amour, redonnez-lui le dessein de me plaire:
Mais, quoi que l'ingrat puisse faire,
Ne sortez jamais de mon cœur.

LE RUISSEAU.

IDYLLE. 1684.

Ruisseau, nous paroissons avoir un même sort;
D'un cours précipité nous allons l'un et l'autre,
Vous à la mer, nous à la mort.
Mais, hélas! que d'ailleurs je vois peu de rapport
Entre votre course et la nôtre!
Vous vous abandonnez, sans remords, sans terreur,
A votre pente naturelle;
Point de loi parmi vous ne la rend criminelle.
La vieillesse chez vous n'a rien qui fasse horreur.
Près de la fin de votre course,
Vous êtes plus fort et plus beau
Que vous n'êtes à votre source:
Vous retrouvez toujours quelque agrément nouveau.
Si de ces paisibles bocages
La fraîcheur de vos eaux augmente les appas,
Votre bienfait ne se perd pas;
Par de délicieux ombrages
Ils embellissent vos rivages.
Sur un sable brillant, entre des prés fleuris,
Coule votre onde toujours pure:
Mille et mille poissons dans votre sein nourris
Ne vous attirent point de chagrins, de mépris.
Avec tant de bonheur d'où vient votre murmure?
Hélas! votre sort est si doux!

Taisez-vous, ruisseau, c'est à nous
A nous plaindre de la nature.
De tant de passions que nourrit notre cœur,
Apprenez qu'il n'en est pas une
Qui ne traîne après soi le trouble, la douleur,
Le repentir ou l'infortune :
Elles déchirent nuit et jour
Les cœurs dont elles sont maîtresses.
Mais de ces fatales foiblesses
La plus à craindre, c'est l'amour.
Ses douceurs mêmes sont cruelles ;
Elles font cependant l'objet de tous les vœux ;
Tous les autres plaisirs ne touchent point sans elles.
Mais des plus forts liens le temps use les nœuds ;
Et le cœur le plus amoureux
Devient tranquille, ou passe à des amours nouvelles.
Ruisseau, que vous êtes heureux !
Il n'est point parmi vous de ruisseaux infidèles.
Lorsque les ordres absolus
De l'être indépendant qui gouverne le monde
Font qu'un autre ruisseau se mêle avec votre onde,
Quand vous êtes unis, vous ne vous quittez plus.
A ce que vous voulez jamais il ne s'oppose ;
Dans votre sein il cherche à s'abîmer :
Vous et lui, jusques à la mer,
Vous n'êtes qu'une même chose.
De toutes sortes d'unions
Que notre vie est éloignée !
De trahisons, d'horreurs et de dissensions,
Elle est toujours accompagnée.
Qu'avez-vous mérité, ruisseau tranquille et doux,
Pour être mieux traité que nous ?

Qu'on ne me vante point ces biens imaginaires,
Ces prérogatives, ces droits
Qu'inventa notre orgueil pour masquer nos misères.
C'est lui seul qui nous dit que, par un juste choix,
Le ciel mit, en formant les hommes,
Les autres êtres sous leurs lois.
A ne nous point flatter, nous sommes
Leurs tyrans plutôt que leurs rois.
Pourquoi vous mettre à la torture?
Pourquoi vous renfermer dans cent canaux divers?
Et pourquoi renverser l'ordre de la nature
En vous forçant de jaillir dans les airs?
Si tout doit obéir à nos ordres suprêmes,
Si tout est fait pour nous, s'il ne faut que vouloir,
Que n'employons-nous mieux ce souverain pouvoir?
Que ne régnons-nous sur nous-mêmes?
Mais, hélas! de ses sens esclave malheureux,
L'homme ose se dire le maître
Des animaux, qui sont peut-être
Plus libres qu'il ne l'est, plus doux, plus généreux,
Et dont la foiblesse a fait naître
Cet empire insolent qu'il usurpe sur eux!
Mais que fais-je? où va me conduire
La pitié des rigueurs dont contre eux nous usons?
Ai-je quelque espoir de détruire
Des erreurs où nous nous plaisons?
Non; pour l'orgueil et pour les injustices
Le cœur humain semble être fait.
Tandis qu'on se pardonne aisément tous les vices,
On n'en peut souffrir le portrait.
Hélas! on n'a plus rien à craindre:
Les vices n'ont plus de censeurs;

Le monde n'est rempli que de lâches flatteurs :
Savoir vivre, c'est savoir feindre.
Ruisseau, ce n'est plus que chez vous
Qu'on trouve encor de la franchise :
On y voit la laideur ou la beauté qu'en nous
La bizarre nature a mise.
Aucun défaut ne s'y déguise ;
Aux rois comme aux bergers vous les reprochez tous :
Aussi ne consulte-t-on guère
De vos tranquilles eaux le fidèle cristal ;
On évite de même un ami trop sincère ;
Ce déplorable goût est le goût général.
Les leçons font rougir, personne ne les souffre :
Le fourbe veut paroître homme de probité.
Enfin, dans cet horrible gouffre
De misère et de vanité,
Je me perds ; et plus j'envisage
La foiblesse de l'homme et sa malignité,
Et moins de la divinité
En lui je reconnois l'image.
Courez, ruisseau, courez, fuyez-nous ; reportez
Vos ondes dans le sein des mers dont vous sortez ;
Tandis que, pour remplir la dure destinée
Où nous sommes assujettis,
Nous irons reporter la vie infortunée
Que le hasard nous a donnée
Dans le sein du néant d'où nous sommes sortis.

CHANSON.

A la cour
Aimer est un badinage,
Et l'amour
N'est dangereux qu'au village.
Un berger,
Si sa bergère n'est tendre,
Sait se pendre;
Mais il ne sauroit changer.
Et parmi nous, quand les belles
Sont légères ou cruelles,
Loin d'en mourir de dépit,
On en rit,
Et l'on change aussitôt qu'elles.

ÉPÎTRE

A M. LE DUC DE MONTAUSIER,

en lui envoyant la ballade qui suit. 1684.

MONTAUSIER, dont le cœur, ferme, grand et sincère,
Seul dans un siècle corrompu
Possède, connoît et revère
Le vrai mérite et l'antique vertu,

Souffrez qu'en vos mains je dépose
Les innocents chagrins de mon cœur irrité.
Hé quoi ! peut-on souffrir avec tranquillité
Qu'au mépris de ces lois que la tendresse impose
L'intérêt ou la vanité
Soit en amour le but qu'on se propose ?
Mon cœur, de leur pouvoir jaloux,
Ne peut, sans murmurer, voir qu'on leur sacrifie
Ce que la vie a de plus doux,
Et même quelquefois la vie.
De là vient son chagrin, de là vient son courroux.
A qui pourrois-je mieux les confier qu'à vous ?
Quel autre, comme vous, de cette erreur commune
A sauvé son cœur aujourd'hui ?
Quel autre, comme vous, a dédaigné l'appui
De ces fiers favoris que la seule fortune
Élève au faîte des grandeurs,
Et que suit lâchement une foule importune
D'esclaves et d'adorateurs ?
Qui, comme vous, enfin, des lois de la constance
S'est fait d'inviolables lois ?
Loin de voir en vous l'indolence
Qui suit de près la jouissance,
L'hymen n'a rien fait perdre à l'amour de ses droits.
Occupé par ces grands et pénibles emplois
Au bonheur de l'état si chers, si nécessaires,
Ne vous a-t-on pas vu tendrement alarmé ?
Au milieu des combats n'avez-vous pas aimé ?
Et votre ame, au-dessus des ames ordinaires,
Ne garde-t-elle pas toujours
Le triste souvenir de vos tendres amours ?
Oui, la mort de l'illustre et divine Julie

En vous triomphe tous les jours
Des superbes plaisirs dont la cour est remplie.
Vous seul, épris d'un feu durable autant que beau,
Avez porté l'amour au-delà du tombeau;
Seul aussi vous pouvez comprendre
Et plaindre les ennuis profonds
Que souffre un cœur fidèle et tendre
Dans un siècle où l'amour n'est que dans les chansons.

BALLADE.

A CAUTION tous amants sont sujets:
Cette maxime en ma tête est écrite.
Point n'ai de foi pour leurs tourments secrets;
Point auprès d'eux n'ai besoin d'eau bénite.
Dans cœur humain probité plus n'habite.
Trop bien encore a-t-on les mêmes dits
Qu'avant qu'astuce au monde fût venue;
Mais pour d'effets, la mode en est perdue:
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Riches atours, table, nombreux valets,
Font aujourd'hui les trois quarts du mérite.
Si des amants soumis, constants, discrets,
Il est encor, la troupe en est petite:
Amour d'un mois est amour décrépite.
Amants brutaux sont les plus applaudis.
Soupirs et pleurs feroient passer pour grue.

Faveur est dite aussitôt qu'obtenue.
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Jeunes beautés en vain tendent filets;
Les jouvenceaux, cette engeance maudite,
Font bande à part; près des plus doux objets,
D'être indolent chacun se félicite.
Nul en amour ne daigne être hypocrite;
Ou si parfois un de ces étourdis
A quelques soins s'abaisse et s'habitue,
Don de merci seul il n'a pas en vue.
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Tous jeunes cœurs se trouvent ainsi faits.
Telle denrée aux folles se débite.
Cœurs de barbons sont un peu moins coquets :
Quand il fut vieux, le diable fut ermite.
Mais rien chez eux à tendresse n'invite;
Par maints hivers désirs sont refroidis;
Par maux fréquents humeur devient bourrue.
Quand une fois on a tête chenue,
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

ENVOI.

Fils de Vénus, songe à tes intérêts;
Je vois changer l'encens en camouflets :
Tout est perdu, si ce train continue.
Ramène-nous le siècle d'Amadis.
Il est honteux qu'en cour d'attraits pourvue,
Où politesse au comble est parvenue,
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

RÉPONSE

DE M. LE DUC DE SAINT-AIGNAN:

BALLADE.

A caution tous ne sont pas sujets;
Autre maxime en ma tête est écrite:
Et, pour parler de mes tourments secrets,
Onques de cour ne connus l'eau bénite.
Si dans maints cœurs probité plus n'habite,
Au mien les faits suivent toujours les dits.
Par moi l'astuce au monde n'est venue.
D'amants loyaux si la mode est perdue,
Moi j'aime encor comme on aimoit jadis.

Nul riche atour, nul nombre de valets,
Ne contribue à mon peu de mérite;
Toujours me tiens au rang des plus discrets.
Tant mieux pour moi si la troupe est petite.
Amour chez moi n'est jamais décrépite;
Et quand les sots sont les plus applaudis,
Dussé-je en tout passer pour une grue,
Faveur se cache aussitôt qu'obtenue,
Tant j'aime encor comme on aimoit jadis.

Jeunes beautés qui tendez vos filets,
Chassez bien loin cette engeance maudite

De jouvenceaux : quand près des beaux objets
D'être indolent chacun se félicite,
Je sers l'amour sans faire l'hypocrite,
Et le sers mieux qu'un de ces étourdis.
Mais si pour vous aux soins je m'habitue,
Don de merci j'aurai toujours en vue ;
Car j'aime encor comme on aimoit jadis.

Quand jeunes cœurs se trouvent ainsi faits,
Présent meilleur à dame on ne débite.
Cœurs de barbons peuvent être coquets :
Le diable eut tort quand il se fit ermite.
Si ma personne à tendresse n'invite,
Mes sens au moins point ne sont refroidis.
Par aucuns maux mon humeur n'est bourrue,
Et peu m'en chaut si j'ai tête chenue ;
Car j'aime encor comme on aimoit jadis.

ENVOI.

Fils de Vénus, songe à tes intérêts ;
Reprends l'encens, et rends les camouflets.
Accorde à tous que ce train continue,
Nous reverrons le siècle d'Amadis ;
Et si jamais dame d'attraits pourvue
A m'enflammer se trouve parvenue,
Je l'aimerai comme on aimoit jadis.

RÉPONSE

A M. LE DUC DE SAINT-AIGNAN.

BALLADE.

Duc plus vaillant que les fiers paladins
Qui de géants conquêtoient les armures,
Duc plus vaillant que n'étoient Grenadins,
Point contre vous ne sont mes écritures :
Grand tort aurois de blasonner vos feux.
Hé ! qui ne sait, beau sire, je vous prie,
Qu'en fait d'amour et de chevalerie
Onques ne fut plus véritable preux ?

Vous pourfendez vous seul quatre assassins ; [1]
Vous réparez les torts et les injures ;
Feriez encor plus d'amoureux larcins
Que jouvenceaux à blondes chevelures.
Ce que jadis fit le beau Ténébreux
Près de vos faits n'est que badinerie :
D'encombriers vous sortez sans féerie.
Onques ne fut plus véritable preux.

[1] En 1655, il fut attaqué par quatre assassins : il en tua deux, blessa mortellement le troisième, et mit le quatrième en fuite. Le marquis de Montplaisir, lieutenant-de-roi d'Arras, ayant appris cet événement, lui envoya un mousqueton qui tiroit sept coups, avec une ballade sur cette aventure.

Jamais l'Aurore aux doigts incarnadins
En jours brillants ne change nuits obscures,
Que cault Amour et Mars aux airs mutins
Vous n'invoquiez pour avoir aventures
Vous bravez tout; malgré des ans nombreux
Qui volontiers empêchent qu'on ne rie,
Avez d'un fils augmenté votre hoirie.
Onques ne fut plus véritable preux.

ENVOI.

Que puissiez-vous, chevalier valeureux,
En tout combat, en butin amoureux,
Ne vous douloir jamais de tromperie!
Et qu'à l'envi chez nos derniers neveux,
Lisant vos faits, hautement on s'écrie :
Onques ne fut plus véritable preux!

RÉPONSE

DE M. LE DUC DE SAINT-AIGNAN.

BALLADE.

O l'heureux temps où les fiers paladins
En toutes parts cherchoient les aventures,
Où, sans dormir non plus que font lutins,
Jà n'étoient las de porter leurs armures!
Princes et rois par vins et confitures
Les régaloient au sortir des festins.
Dame à bon droit des beaux esprits chérie,
Qui faites cas des guerriers valeureux,

Est-il rien tel qu'art de chevalerie?
Fut-il jamais un métier plus heureux?

Ces damoisels s'ébattoient ès jardins,
Bien atournés de pompeuses vêtures:
Là, plus vermeils qu'on ne peint chérubins,
Chapeaux de fleurs mis sur leurs chevelures,
Se déduisoient en superbes parures,
Riches plumarts, toiles d'or, et satins.
De les voir tels toute ame étoit ravie,
Tant avoient l'air de gens victorieux.
Dame sans pair, dites-nous, je vous prie,
Fut-il jamais un métier plus heureux?

S'il avenoit que félons assassins
En dur estour leur fissent des blessures,
Jà nul besoin n'avoient de médecins.
Filles de rois, moult belles créatures,
Qu'on renommoit pour leurs savantes cures,
Sur lits mollets et sur riches coussins,
Chacun à part, soigneuses de leur vie,
Les consolant par devis amoureux,
Rendoient bientôt leur personne guérie.
Fut-il jamais un métier plus heureux?

Moi qui, toujours surpassant maints blondins
En vrais effets ainsi qu'en écritures,
Ai depuis peu mis au jour deux bambins [1]

[1] Le duc de Saint-Aignan avoit épousé en secondes noces Françoise Geré de Lucé, dont il eut deux fils; l'aîné a été évêque de Beauvais, et le second est devenu duc de Saint-Aignan après le duc de Beauvilliers fils du premier lit.

Dont on feroit d'agréables peintures,
Dans la vigueur qu'on voit en mes allures,
Je veux aussi, par de nobles desseins,
Des ennemis voir la face blêmie,
Et leur livrer un assaut vigoureux,
Puis tôt après retourner vers ma mie.
Fut-il jamais un métier plus heureux?

ENVOI.

Que puissiez-vous, dame au cœur généreux,
Voir en honneur toujours votre mesgnie!
Et qu'un germain [1] moult digne de nos vœux
Se trouve un peu revêtu d'abbaye
De bon rapport, commode et bien nombreux,
Si que mitré, content et glorieux,
En tel déduit quelquefois il s'écrie:
Fut-il jamais un métier plus heureux?

CHANSON.

Le cœur tout déchiré par un secret martyre,
Je ne demande point, Amour,
Que sous ton tyrannique empire
L'insensible Tircis s'engage quelque jour.
Pour punir son ame orgueilleuse
De l'immortel affront qu'il fait à mes attraits,

[1] L'abbé de la Garde.

N'arme point contre lui ta main victorieuse :
Sa tendresse pour moi seroit plus dangereuse
Que tous les maux que tu me fais.

RÉPONSE

A M. LE DUC DE SAINT-AIGNAN.

BALLADE.

Los immortel que par fait héroïque
Chevalerie en tous lieux acquéroit
Vous fait aimer ce temps hyperbolique.
Quant est de moi, ce qui plus m'en plairoit,
Ce n'est combat, vêture magnifique,
Tournoi fameux, mais bien l'amour antique
Dont triste mort seule voyoit le bout.
Bon chevalier que tout craint et révère,
Ainsi le monde en sentiment diffère :
Opinion chez les hommes fait tout.

L'un rit de tout ; l'autre, mélancolique,
D'Arlequin même en mille ans ne riroit :
L'un, pour jouer, fait devenir étique
Son train et lui ; l'autre ne troqueroit
Pour mine d'or sa verve poétique :
L'un de tout œuvre entreprend la critique,
Et fait souvent conte à dormir debout ;
L'autre, à son gré réglant le ministère,
De se régler ne s'embarrasse guère :
Opinion chez les hommes fait tout.

Espoir de gain fait faire aux flots la nique;
Désir de gloire en périlleux endroit
Conduit guerriers; nature pacifique
Aux magistrats met en tête le droit;
Ambition fait que le coffre on pique;
Vanité fait que philosophe explique
Comment tout vient, en quoi tout se résout;
Chaque mortel, coiffé de sa chimère,
Croit à part soi que mieux on ne peut faire :
Opinion chez les hommes fait tout.

Non moins diverse en chaque république
Est la coutume : ici punir on voit
Sœur avec qui son frère prévarique,
Et la Persane en son lit le reçoit :
Germains font cas de la liqueur bachique,
Le musulman en défend la pratique;
Subtil larcin Lacédémone absout;
Où le soleil monte sur l'hémisphère,
Par piété le fils meurtrit son père :
Opinion chez les hommes fait tout.

ENVOI.

Duc dont le los vole du sein Persique
Jusqu'où Phébus finit son tour oblique,
De mon germain point ne savez le goût.
Grosse abbaye à la mitre il préfère;
Trop lourd, dit-il, est sacré caractère :
Opinion chez les hommes fait tout.

RÉPONSE

DU DUC DE SAINT-AIGNAN.

1684.

Oui, je l'ai dit sans hyperbole,
Vous écrivez d'un air qui partout est vainqueur.
Je veux bien confesser qu'il me reste du cœur ;
Mais je demeure sans parole.

RÉPONSE

AU MADRIGAL

DU DUC DE SAINT-AIGNAN.

Quand vous me cédez la victoire,
Vous vous couvrez d'une nouvelle gloire,
De votre madrigal tout le monde est charmé.
Est-ce ainsi d'un combat qu'on cède l'avantage,
Qu'on se dit vaincu, désarmé?
On connoît bien qu'à ce langage
Vous n'êtes pas accoutumé.

RÉPONSE

DE M. DE LOSME DE MONTCHENAY

à la ballade, A CAUTION, etc.

Oui, j'en conviens, charmante Deshoulières :
Mais si chaque beauté possédoit vos lumières,
On reverroit bientôt le siècle d'Amadis.
Le bon goût, la délicatesse,
Le savoir et la politesse,
Règnent partout dans vos écrits.
Si, comme vous, toutes nos dames
Avoient l'art de toucher les ames,
On aimeroit bientôt comme on aimoit jadis.

RONDEAU REDOUBLÉ

A M. LE DUC DE SAINT-AIGNAN,

sur la guérison de sa fièvre quarte.

Sans dégaîner et sans monter Moreau,
Mettez à fin périlleuse aventure :
Onc chevalier ne fit exploit plus beau ;
Contre vous-même en ferois la gageure.

Quoi ! de félonne et laide créature,
Fièvre qui sait ouvrir l'huis du tombeau,
Savez en bref faire déconfiture,
Sans dégaîner et sans monter Moreau !

Vaincre pour vous n'est pas un fait nouveau ;
Ne gît, beau sire, en ce point l'enclouure :
Dès votre avril, comme Hercule au berceau,
Mettez à fin périlleuse aventure.

Mais qu'en combat où rien ne sert armure,
Où rien ne sert qu'on ait féé la peau,
Ayez domté qui domte la nature,
Onc chevalier ne fit exploit si beau.

Ci vous verrons encor faire rondeau,
Fendre géants du chef à la ceinture,
Faire de vous plus d'un vivant tableau :
Contre vous-même en ferois la gageure.

Or, de mes vœux si le destin a cure,
Point n'entrerez dans le fatal bateau
Qu'un siècle n'ait accompli sa mesure ;
Point ne serez sans amours, sans pipeau,
Sans dégaîner.

AIR.

Doux transports, trouble dangereux,
Que dans mon jeune cœur un tendre amour fait naître,

Vous n'oseriez paroître.
Hélas ! pourquoi faut-il qu'un devoir rigoureux
Fasse perdre à l'Amour tant de moments heureux ?

BALLADE

DE M. DU PERRIER

sur la ballade, A CAUTION. 1684.

Vous remettrez la ballade en honneur
Par vers dorés d'inimitable style ;
Jà grand besoin avoit de ce bonheur
Le vieil Phébus à la barbe stérile,
Qu'esprit accort, fin, poli, gracieux,
Refaçonnât ses beautés surannées.
Refaire ainsi fleurir roses fanées !
A mon avis, on ne peut faire mieux.

Vous écrivez à certain vieux seigneur
D'un air si gent, si noble et si facile,
Qu'atournement de science graigneur
Ne sait avoir la muse plus habile.
Votre parler est le parler des dieux ;
En tous propos libres et point gênées,
Dans vos devis les Graces semblent nées.
A mon avis, on ne peut faire mieux.

Du los d'Amour vous savez la teneur,
Le parangon, l'agréable et l'utile ;

Auprès de vous n'est si beau raisonneur
Qui ne se crût la verve peu subtile.
Frisques, galants, enjoués, sérieux,
Pour naviger aux îles fortunées,
Font de vos dits leurs leçons raffinées :
A mon avis, on ne peut faire mieux.

ENVOI.

Des sens charmés le doux empoisonneur,
De la raison l'aimable suborneur,
Tiendra de vous l'heur de ses destinées.
Aux dévoyés, à toute heure, en tous lieux,
Prêchez toujours ses lois bien ordonnées :
A mon avis, on ne peut faire mieux.

AUTRE BALLADE

DE M. DU PERRIER,

sur le même sujet. 1684.

Quelle musette, ou quel tendre pipeau
Peut égaler les accents de Climène ?
Bien elle fait et ballade et rondeau,
Chants qui soudain me feroient perdre haleine :
Ce qui me met dans une étrange peine ;
Car elle veut qu'aujourd'hui je l'étrenne
D'une ballade, air plaisant, quoique vieux.
Mais, peu savant en pareille harmonie,

Je lui réponds : Noble dame aux doux yeux,
Point on ne doit contraindre son génie.

Tel que, pressé d'un pénible fardeau,
Le grand Jupin fit, pour la gent humaine,
Par rudes coups, sortir de son cerveau
Docte déesse et des arts mère et reine ;
Pourrois-je bien, pour l'aimable sirène
Qui m'a charmé, produire de ma veine
Chants aussi doux que ses chants gracieux ?
Non : de l'oser seroit pure manie.
Le jeune Icare ainsi tomba des cieux.
Point on ne doit contraindre son génie.

Sur Hélicon, où maint savant troupeau
Sous verts lauriers à pas lents se promène,
Et vient puiser feu divin dans cette eau
Que d'un cheval fit ruade soudaine
Jaillir d'un roc, et nommer Hippocrène,
Phébus départ de son docte domaine
Trompettes, luths, pipeaux délicieux ;
Il donne à l'un ce qu'à l'autre il dénie,
Et dit à tous ce vers sentencieux :
Point on ne doit contraindre son génie.

Bien qu'en faveur de mon doux chalumeau
De beaux esprits fameuse quarantaine
Ait décidé d'un prix rare et nouveau
Quand de Louis, qu'Alger, Tunis et Gène
Virent punir entreprise trop vaine,
J'eus publié puissance souveraine,
Maintien, témoin qu'il est du sang des dieux,
Valeur, clémence, et sagesse infinie ;

Lyre et clairon me duisent encor mieux :
Point on ne doit contraindre son génie.

ENVOI.

Voila pourtant ballade ronde et pleine ;
Reçois-la bien, dame qui sur la Seine
Fais ouïr chant enjoué, sérieux,
Tendre, héroïque, et digne d'Uranie.
Quant est de moi, je publie en tous lieux :
Point on ne doit contraindre son génie.

AIR

Alcandre, ce héros charmant,
Ne paroît plus sensible à mon amour fidèle ;
Il court, sans l'écouter, où la gloire l'appelle ;
Il préfère au plaisir d'être aimé tendrement
Les plaisirs où conduit cette gloire cruelle.
Ah ! que de pleurs coûte un amant
Qu'il faut partager avec elle !

RÉPONSE
DE M. PAVILLON
à la ballade, A CAUTION, etc.

Dans les siècles passés, quand l'amoureuse flamme
Avec quelque vivacité

Pressoit une jeune beauté,
L'amant qui lui plaisoit en faisoit une femme:
C'est ainsi qu'on aimoit dans le temps d'Amadis.
D'une manière si commode
Nous n'avons pas perdu la mode.
On aime encor comme on aimoit jadis.

Le beau sexe autrefois pour la galanterie
Prenoit la fine fleur de la chevalerie;
Il lui falloit des paladins.
Aujourd'hui ce n'est pas de même;
Il met tout en usage, et jusqu'aux baladins.
On n'a jamais tant aimé que l'on aime.

Nos pères, qui vivoient dans un siècle peu fin,
Ne vouloient qu'amour et simplesse,
Et, sur le fait de la tendresse,
Alloient toujours leur grand chemin.
Ils cherchoient à se satisfaire,
Et, sans toucher au bien d'autrui,
Se contentoient de l'ordinaire.
On n'aimoit point comme on aime aujourd'hui.

Jadis, du moment qu'une belle
Avoit subi le joug de quelque bon Gaulois,
Dût-elle enrager de son choix,
Il falloit qu'elle fût fidèle.
A présent on fait grace à leurs divins attraits.
Les femmes, sur cette matière,
Ayant indulgence plénière,
En usent toutes de manière
Qu'on aime plus que l'on n'aima jamais.

Au bon vieux temps, dieux ! quels supplices !
L'Amour ne trouvoit que rigueur ;
On payoit la moindre faveur
D'une éternité de services.
Aujourd'hui, nul en vain ne paroît enflammé ;
On n'attend point la récompense
D'une triste persévérance ;
On est payé comptant, et souvent par avance.
On aime mieux qu'on n'a jamais aimé.

Sous l'antique et triste esclavage
D'un honneur sottement placé,
Un pauvre cœur au temps passé
Étoit, à la fleur de son âge,
Impitoyablement forcé
De s'en tenir au mariage.
Nous sommes aujourd'hui sous de plus douces lois :
Nous suivons nos désirs ; et, sans pudeur aucune,
Chacun, comme il lui plaît, vit avec sa chacune.
On aime plus qu'on n'aimoit autrefois.

On aime à droite, on aime à gauche ;
Partout en liberté l'on conte ses raisons ;
Rien chez nous aujourd'hui ne s'appelle débauche,
Et l'amour est enfin de toutes les saisons :
Chacun en prend sans se contraindre ;
Et je ne vois que les maris
Qui puissent justement se plaindre
Qu'on aime plus que l'on n'aimoit jadis.

Vivez heureux, sujets de l'amoureux empire ;
Dans ces jours fortunés où tout vous est permis,

Suivez les mouvements que le temps vous inspire,
Et soyez à l'Amour, sans réserve, soumis.
Et vous, jeunes beautés, il est de votre gloire
De faire ici mentir vos plus grands ennemis :
Commencez chaque jour quelque galante histoire;
Et, par le nombre enfin de vos tendres amis,
Confondez les rêveurs qui veulent faire croire
Qu'on n'aime plus comme on aimoit jadis.

ODE AU ROI,

sur la venue du Doge de Gènes. 1685.

Le croiras-tu, Louis? à ta gloire attentive,
Pour t'immortaliser j'ai voulu mille fois
Te chanter couronné de laurier et d'olive,
Et mille fois ma lyre a langui sous mes doigts.
Un héros au-dessus des héros de la fable
Est un écueil pour moi terrible, redoutable,
Contre qui cent rochers à mes yeux ont brisé.
Oui, depuis que tu cours de victoire en victoire,
Le dieu qui des grands noms fait durer la mémoire
Se seroit lui-même épuisé.

Rejette donc, grand roi, sur une juste crainte
Ma lenteur à parler de tes faits inouis.
Imposons-nous, disois-je, une sage contrainte;
N'immolons point ma gloire à celle de Louis.

Que dirois-je, en chantant sa valeur triomphante,
Dont aux siècles futurs plus d'une main savante
Avant moi n'ait tracé de fidèles tableaux ?
Mais à quoi mon esprit se laisse-t-il surprendre ?
Quelle erreur ! ah ! de toi ne doit-on pas attendre
Toujours des miracles nouveaux ?

Du formidable Rhin le merveilleux passage,
En dix jours la Comté prise au fort des hivers.
L'Algérien forcé de rompre l'esclavage
Des chrétiens gémissant sous le poids de ses fers,
Luxembourg asservi sous cette loi commune,
Sembloient avoir pour toi fatigué la fortune :
On ne concevoit rien de plus beau, de plus doux.
Cependant, dans les murs de ton fameux Versailles,
Tu vois, plus grand encor qu'au milieu des batailles.
Des souverains à tes genoux.

Ah ! que d'étonnement, de désespoir, d'envie,
Ce grand évènement jettera dans les cœurs
De tant de rois jaloux de l'éclat de ta vie !
De combien voudroient-ils payer de tels honneurs !
Mais leurs souhaits sont vains ; ces éclatantes marques
N'illustreront jamais le nom de ces monarques,
Grands par le titre seul dont ils sont revêtus.
Toi qui pour un héros as tout ce qu'on demande,
Toi qui les passes tous, il faut que le ciel rende
Ta gloire égale à tes vertus.

Tel dans un siècle heureux on vit régner Auguste :
Son nom fut adoré de cent peuples divers ;
Il étoit, comme toi, sage, intrépide, juste ;
Et tu fais, comme lui, trembler tout l'univers.

Comme toi, triomphant sur la terre et sur l'onde,
Lui-même se vainquit, donna la paix au monde,
Cultiva les beaux arts, fit revivre les lois.
Maître de tous les cœurs dans sa superbe ville,
Au milieu d'une cour magnifique et tranquille,
A ses genoux il vit des rois.

Abondante en amis, plus abondante encore
En honneurs, en trésors, en vaisseaux, en guerriers,
Gènes, jusqu'au rivage où se lève l'aurore,
Fit redouter son nom et cueillit des lauriers.
Ce fertile pays, source de tant de haines,
Où régna le beau sang qui coule dans tes veines,
Naples a vu ses champs par son or envahis;
Et de la sage ville épouse de Neptune
Ses efforts auroient pu renverser la fortune,
Si le sort ne les eût trahis.

Fière encore aujourd'hui de plus d'un juste éloge
Que des siècles passés sa gloire a mérité,
Son sénat refusoit de t'envoyer son doge
Implorer le pardon de sa témérité.
Mais l'affreux souvenir de l'état déplorable
Où naguère la mit ton courroux redoutable
A forcé son orgueil à ne plus contester;
Certaine que tu peux ce qu'on te voit résoudre,
Elle craint que ta main ne reprenne la foudre
A qui rien ne peut résister.

Quelle gloire pour toi, quel plaisir pour la France
De venger aujourd'hui sur ces ambitieux
Les divers attentats qu'avec tant d'insolence
Leurs pères ont formés contre tes grands aïeux!

Accoutumés à voir leur audace impunie,
Ces peuples n'employoient leurs trésors, leur génie,
Qu'à te faire partout de nouveaux ennemis :
Ils pensoient t'accabler sous le faix des intrigues,
Et n'ont fait que remplir par d'impuissantes brigues
Ce que les destins t'ont promis.

Ainsi, quand des hivers les terribles orages
Contraignent un grand fleuve à sortir de ses bords,
De ce fleuve irrité, fameux par ses ravages,
On croit par une digue arrêter les efforts :
Mais, bien loin que son onde à ce frein s'accoutume,
Sa colère s'accroît, il mugit, il écume,
Il renverse demain ce qu'il laisse aujourd'hui ;
Et plus fort que la digue à son cours opposée,
Elle n'est sur la rive où l'on l'avoit posée
Qu'un nouveau triomphe pour lui.

Non content de venger tes aïeux et ta gloire,
Tu domtes l'hérésie, elle expire à tes yeux ;
Tu fais de son débris ta plus chère victoire,
Ardent à soutenir la querelle des cieux.
Tu le dois : leurs faveurs, diverses, continues,
Jamais sur les mortels ne furent répandues
Si libéralement qu'elles le sont sur toi.
Quoi que le diadème ait de grand, d'agréable,
Des présents dont aux cieux on te voit redevable
Le moindre est de t'avoir fait roi.

Mais le doge paroît. Que Gènes la superbe
Est un charmant spectacle attachée à ton char !
Confuse d'avoir vu ses tours plus bas que l'herbe,
Elle n'ose sur toi porter un seul regard.

Ton grand cœur est touché des soupirs qu'elle pousse;
Tu rendras, je le vois, sa fortune plus douce :
Mille fois tes bontés ont borné tes exploits.
Tu verrois l'univers soumis à ta puissance,
Si, depuis vingt moissons, de ta seule clémence
Tu n'avois écouté la voix.

SONGE D'IRIS.

Que tu reviens diligemment!
Ne cesseras-tu point, impatiente Aurore,
De courir après un amant?
Non, je te parle vainement;
Demain tu reviendras encore :
Lasse de ton vieillard, tu cherches tous les jours
Ce chasseur qui fait moins de compte
De la folle ardeur qui te domte,
Que de la dépouille d'un ours.

Tu n'es pas la seule déesse
Que l'Amour a forcée à recevoir sa loi;
Diane et Vénus, comme toi,
Pour de simples mortels ont eu de la tendresse.
Mais enfin, si leurs cœurs se sont laissé charmer,
Leurs amants ont brûlé pour elles :
Toi seule, entre les immortelles,
N'as jamais pu te faire aimer.

Pour sauver l'honneur de tes charmes,
Les muses, ces savantes sœurs,

Nous ont imposé sur les larmes
Qu'au sortir de ton lit tu répands sur les fleurs.
Ce n'est point ton fils mort qui cause tes douleurs,
Un trait plus cuisant t'a blessée :
Le mépris que Céphale a fait de tes faveurs,
Toujours présent à ta pensée,
Est ce qui fait couler tes pleurs.

Elle fait plus encor, cette troupe qui t'aime :
Elle dit que l'éclat vermeil
Dont on voit l'orient se peindre à ton réveil
Vient des roses que ta main sème
Dans la carrière du soleil.
Quel conte ! Si le ciel prend la couleur des roses
Lorsque tu viens ouvrir la barrière du jour,
C'est que le ciel, qui voit la honte où tu t'exposes,
Rougit pour toi de ton amour.

Dans quelque autre mortel plus galant que Céphale
Que n'as-tu trouvé des appas ?
Il eût moins façonné sur la foi conjugale :
Ordinairement ici-bas
La plus belle épouse n'est pas
Une dangereuse rivale.
Contente entre ses bras de ton heureux destin,
Tu n'aurois pas des mers où le soleil se plonge
Fait sortir ton char si matin,
Et j'aurois achevé mon songe.

Tu l'as interrompu par ton cruel retour
Dans l'endroit le plus agréable.
Je croyois être, hélas ! dans un charmant séjour,
Où, sur un vert gazon, de cent larcins coupable,
Je voyois à mes pieds l'amant le plus aimable,

Le plus plein de respect, et le plus plein d'amour.
Le sommeil me rendoit, ce me semble, moins fière;
Et, quand ton vif éclat a frappé ma paupière,
Il juroit de m'aimer jusqu'à son dernier jour.
Pour la perte d'une chimère,
Ne me reproche point que je fais trop de bruit;
Je sais que la raison conduit
A ne regretter point, ou ne regretter guère,
Un faux bien qui dans l'air s'envole avec la nuit.
Mais, réflexion importune!
Où trouve-t-on des biens certains
Que rien n'arrache de nos mains?
Et ceux de la nature, et ceux de la fortune,
Que sont-ils que des songes vains?
Tout le temps qu'un beau songe dure,
Si nous sommes aussi contents
Des biens que nous devons à sa douce imposture
Que s'ils étoient vrais et constants,
Peut-on les perdre sans murmure?
Hélas! n'est-ce donc point une heureuse aventure,
Pour qui laisse au devoir conduire tous ses pas,
De pouvoir, sans blesser la vertu la plus pure,
Écouter sur un lit de fleurs et de verdure
Un amant qui ne déplaît pas?

A ces mots, son dépit cessant d'être le maître,
La jeune Iris se tut, poussa de longs soupirs,
Rougit, et se livra peut-être
A de dangereux souvenirs.

A M. TURGOT DE SAINT-CLAIR.

MADRIGAL.

MINISTRE de Thémis, dont la rare prudence
Du dédale des lois démêle les détours,
Et chez qui la foible innocence
Rencontre un prompt et sûr secours,
Qu'il est doux à mon cœur que le vôtre s'explique
Contre les peu tendres amours
Dont, à la honte de nos jours,
Presque tout le monde se pique!
Par-là d'une orgueilleuse et mordante critique
Je ne sentirai point le dangereux pouvoir.
Oui, puisque vous louez l'horreur que je fais voir
Des vices où le siècle abonde,
On n'osera blâmer mon juste emportement.
Illustre Saint-Clair, dans le monde,
Qui ne sait de quel poids est votre sentiment?

AU ROI,

sur la révocation de l'édit de Nantes.

1685.

L'ERREUR, féconde en attentats,
Qui traînoit la discorde et l'orgueil à sa suite,

Ne répand plus enfin dans tes vastes états
Le poison dont l'arma l'enfer qui l'a produite;
Ta piété, grand roi, pour jamais l'a détruite.
Quelle hydre viens-tu d'étouffer!
En vain tes grands aïeux osèrent la combattre;
Ces héros ne purent abattre
Le monstre dont sans peine on te voit triompher.
Par combien de forfaits, de batailles, de sièges,
Son orgueil s'est-il signalé!
Que d'autels ont senti ses fureurs sacrilèges!
Le trône où l'on te voit en fut même ébranlé.
Tu le sais, et tes soins, toujours prompts, toujours sages,
Préservent nos neveux d'un désastre pareil;
Tu finis les discords qui formoient ces orages.
Ainsi voyons-nous le soleil,
Pour faire de beaux jours, dissiper les nuages.
Le plus rude sentier sous tes pas s'aplanit.
Prince heureux, les destins sont pour toi sans caprices.
Contre une hydre indomtée un seul ordre suffit.
A ta voix sont tombés les nombreux édifices
Où se nourrissoient ses fureurs :
A ta voix elle rentre en ce gouffre d'horreurs
Destiné pour punir les vices.
A de si grands succès tout le ciel applaudit;
De longs gémissements l'abîme retentit;
Que d'ames ton secours dérobe à ses supplices!
Ah! pour sauver ton peuple, et pour venger la foi,
Ce que tu viens de faire est au-dessus de l'homme.
De quelques grands noms qu'on te nomme,
On t'abaisse: il n'est plus d'assez grands noms pour toi.
Mais dans les bras de la victoire
Plains-toi de ton bonheur, crains l'excès de ta gloire;

Vois le sort qu'à ton peuple elle va préparer.
Ta main puissante et secourable
Tire ce peuple aimé d'une erreur déplorable,
Et par une autre erreur tu le vas égarer.
Instruit par cent et cent exemples
Qu'à de moindres mortels on a bâti des temples,
Contre ta modestie on ose murmurer.
Oui, si ta piété n'y mettoit des obstacles,
Tes jours fertiles en miracles
Nous forceroient à t'adorer.

ÉPÎTRE CHAGRINE

A MADEMOISELLE DE LA CHARCE.

1685.

Eh bien, quel noir chagrin vous occupe aujourd'hui?
M'est venu demander, avec un fier sourire,
Un jeune seigneur qu'on peut dire
Aussi beau que l'Amour, aussi traître que lui.
Vous gardez un profond silence!
A-t-il repris, jurant à demi bas:
Est-ce que vous ne daignez pas
De ce que vous pensez me faire confidence?
Je n'en suis pas peut-être assez digne. A ces mots,
Pour joindre un autre fat, il m'a tourné le dos.

Quel discours pouvois-je lui faire,
Moi qui dans ce même moment

Repassois dans ma tête avec étonnement
De la nouvelle cour la conduite ordinaire?
M'auroit-il jamais pardonné
La peinture vive et sincère
De cent vices auxquels il s'est abandonné?
Non: contre moi le dépit, la colère,
Le chagrin, tout auroit agi.
Mais, quoique mes discours eussent pu lui déplaire,
Son front n'en auroit pas rougi.
Je sais de ses pareils jusqu'où l'audace monte.
A tout ce qui leur plaît osent-ils s'emporter;
Loin d'en avoir la moindre honte,
Eux-mêmes vont en plaisanter.

De leurs dérèglements historiens fidèles,
Avec un front d'airain ils feront mille fois
Un odieux détail des plus affreux endroits.
On diroit, à les voir traiter de bagatelles
Les horreurs les plus criminelles,
Que ce n'est point pour eux que sont faites les lois,
Tant ils ont de mépris pour elles!

Avec gens sans mérite, et du rang le plus bas,
Ils font volontiers connoissance;
Mais aussi, quels égards et quelle déférence
Voit-on qu'on ait pour eux? Hélas!
Ils font oublier leur naissance,
Quand ils ne s'en souviennent pas.

Daignent-ils nous rendre visite;
Le plus ombrageux des époux
N'en sauroit devenir jaloux.
Ce n'est point pour notre mérite;

Leurs yeux n'en trouvent point en nous :
Ce n'est que pour parler de leur gain, de leur perte ;
Se dire que d'un vin qui les charmera tous
On a fait une heureuse et sûre découverte ;
Se montrer quelques billets doux ;
Se dandiner dans une chaise ;
Faire tous leurs trocs à leur aise,
Et se donner des rendez-vous.

Si, par un pur hasard, quelqu'un d'entre eux s'avise
D'avoir des sentiments tendres, respectueux,
Tout le reste s'en formalise.
Il n'est, pour l'arracher à ce penchant heureux,
Affront qu'on ne lui fasse, horreurs qu'on ne lui dise ;
Et l'on fait tant, qu'enfin il n'ose être amoureux.

Causer une heure avec des femmes,
Leur présenter la main, parler de leurs attraits,
Entre les jeunes gens sont des crimes infâmes
Qu'ils ne se pardonnent jamais.
Où sont ces cœurs galants, où sont ces âmes fières,
Les Nemours, les Montmorencis,
Les Bellegardes, les Bussis,
Les Guises et les Bassompierres ?
S'il reste encor quelques soucis,
Lorsque de l'Achéron on a traversé l'onde,
Quelle indignation leur donnent les récits
De ce qui se passe en ce monde !
Que n'y peuvent-ils revenir !
Par leurs bons exemples, peut-être,
On verroit la tendresse et le respect renaître,
Que la débauche a su bannir.

Mais des destins impitoyables
Les arrêts sont irrévocables:
Qui passe l'Achéron ne le repasse plus;
Rien ne ramènera l'usage
D'être galant, fidèle, sage:
Les jeunes gens pour jamais sont perdus.

A bien considérer les choses,
On a tort de se plaindre d'eux;
De leurs dérèglements honteux
Nous sommes les uniques causes.

Pourquoi leur permettre d'avoir
Ces impertinents caractères?
Que ne les tenons-nous, comme faisoient nos mères,
Dans le respect, dans le devoir?
Avoient-elles plus de pouvoir,
Plus de beauté que nous, plus d'esprit, plus d'adresse?
Ah! pouvons-nous penser au temps de leur jeunesse
Et sans honte et sans désespoir?
Dans plus d'un réduit agréable,
On voyoit venir tour à tour
Tout ce qu'une superbe cour
Avoit de galant et d'aimable:
L'esprit, le respect et l'amour
Y répandoient sur tout un charme inexplicable.
Les innocents plaisirs, par qui le plus long jour
Plus vite qu'un moment s'écoule,
Tous les soirs s'y trouvoient en foule;
Et les transports et les désirs,
Sans le secours de l'espérance,
A ce qu'on dit, prenoient naissance
Au milieu de tous ces plaisirs.

Cet heureux temps n'est plus ; un autre a pris sa place.
Les jeunes gens portent l'audace
Jusques à la brutalité :
Quand ils ne nous font pas une incivilité,
Il semble qu'ils nous fassent grace.
Mais, me répondra-t-on, que voulez-vous qu'on fasse ?
Si ce désordre n'est souffert,
Regardez quel sort nous menace ;
Nos maisons seront un désert.
Il est vrai ; mais sachez que lorsqu'on les en chasse
Ce n'est que du bruit que l'on perd.
Est-ce un si grand malheur de voir sa chambre vide
De médisants, de jeunes fous,
D'insipides railleurs qui n'ont rien de solide
Que le mépris qu'ils ont pour nous ?

Oui, par nos indignes manières
Ils ont droit de nous mépriser.
Si nous étions plus sages et plus fières,
On les verroit en mieux user.
Mais inutilement on traite ces matières ;
On y perd sa peine et son temps :
Aux dépens de sa gloire on cherche des amants.

Qu'importe que leurs cœurs soient sans délicatesse,
Sans ardeur, sans sincérité ?
On les quitte de soins et de fidélité,
De respect et de politesse ;
On ne leur donne pas le temps de souhaiter
Ce qu'au moins par des pleurs, des soins, des complaisances,
On devroit leur faire acheter.
On les gâte, on leur fait de honteuses avances,
Qui ne font que les dégoûter.

Vous, aimable Daphné, que l'aveugle fortune
Condamne à vivre dans des lieux
Où l'on ne connoît point cette foule importune
Qui suit ici nos demi-dieux,
Ne vous plaignez jamais de votre destinée.
Il vaut mieux mille et mille fois
Avec vos rochers et vos bois
S'entretenir toute l'année,
Que de passer une heure ou deux
Avec un tas d'étourdis, de coquettes.
Des ours et des serpents de vos sombres retraites
Le commerce est moins dangereux.

A MADAME ***.

EN LUI ENVOYANT DES FICHES.

MADRIGAL.

Ces marques, adorable brune,
Sont faites pour compter
La perte ou le profit qu'envoye la fortune
A ceux qui par le jeu se laissent enchanter.
Si selon mes souhaits elle veut vous traiter,
Si vous gagnez, avec ces fiches,
Autant de louis aux joueurs
Que vos beaux yeux gagnent de cœurs,
Nos plus fameux monopoleurs
Près de vous ne seront pas riches.

LOUIS.

ÉGLOGUE. 1685.

Dans les vastes jardins de ce charmant palais
Que le Zéphyr, les Naïades et Flore
Ont résolu de ne quitter jamais,
Iris et Célimène, au lever de l'aurore,
Chantoient ainsi Louis sous un ombrage épais.

CÉLIMÈNE.

Admirez cet amas superbe
D'eaux, de marbres et d'or qui brillent à nos yeux,
Et de l'antiquité ces restes précieux.
Cette terre où naguère à peine croissoit l'herbe,
Qu'humectoit seulement l'eau qui tombe des cieux,
Par le pouvoir d'un prince en tout semblable aux dieux
Renferme dans son sein mille et mille Naïades,
Se pare des plus belles fleurs,
Et pour elle Pomone et les Hamadryades
Sont prodigues de leurs faveurs.
Louis, plus grand qu'on ne figure
Le dieu qui préside aux combats,
De cent peuples vaincus augmente ses états;
Mais il est dans ces lieux vainqueur de la nature.

IRIS.

Par ses rares vertus vos yeux sont éblouis :
Il faut en parler pour vous plaire.
On vous voit, quoi qu'on puisse faire,
Revenir toujours à Louis.

CÉLIMÈNE.

D'un si juste penchant bien loin de me défendre,
Je fais gloire de l'avouer :
Iris, il est plus fort qu'on ne le peut comprendre.
Mon plus doux plaisir est d'entendre
Louer ce conquérant par qui sait bien louer.
Malgré moi, ne pouvant le suivre
Dans ses prompts et fameux exploits,
Je ne puis me résoudre à vivre
Inutile au plus grand des rois.
D'une noble audace animée,
A sa gloire en secret je consacrai mes jours ;
Et, pour faire en tous lieux voler sa renommée,
Des neuf savantes sœurs j'implorai le secours.
Iris, pour ces soins héroïques
Je négligeai les autres soins ;
Mes infortunes domestiques
En sont de fidèles témoins.

IRIS.

Le beau zèle qui vous anime
Vous empêche de voir quels périls vous courez :
Vos veilles, vos transports vous rendent la victime
De ce roi que vous adorez.

CÉLIMÈNE.

Eh ! que fais-je pour lui que l'univers ne fasse ?
Depuis les climats où la glace
Enchaîne la fureur des mers,
Jusque dans les climats où l'ardeur est extrême,
Est-il un peuple qui ne l'aime,
Et qui n'ait pas sur lui toujours les yeux ouverts ?

IRIS.

Je le sais; cependant, si vous vouliez m'en croire.....

CÉLIMÈNE.

Ah! changez de discours; vos soins sont superflus.
Avec moi célébrez sa gloire,
On je ne vous écoute plus.

IRIS.

Eh bien, de ses hauts faits rappelons la mémoire.
Qu'ils sont beaux! qu'ils sont éclatants!
Il a plus d'une fois foudroyé les Titans.
Sa piété remporte une pleine victoire
Sur un monstre orgueilleux que respectoit le temps.
Il n'est pour lui rien d'impossible.
Mais il est plus charmant encor qu'il n'est terrible,
Et jamais son abord n'a fait de mécontents.

CÉLIMÈNE.

Il se laisse attendrir : que sans crainte on se plaigne;
Tous les malheureux sont ouïs.
Quel bonheur d'être né sous son auguste règne!
Que je sais bien goûter ce bien dont je jouis!
Quels que soient mes malheurs, je n'envie à personne
Le faste et les amis que la fortune donne :
Chanter Louis-le-Grand borne tous mes désirs;
Ce plaisir, où je m'abandonne,
Me tient lieu de tous les plaisirs.

IRIS.

Un roi de ces lointains rivages
Que dore le soleil de ses premiers rayons
Par de magnifiques hommages
Confirme de Louis ce que nous en croyons.

CÉLIMÈNE.

En vain des diverses provinces
Qui voudroient se soumettre aux lois de ce héros
Les jaloux et superbes princes
S'unissent pour troubler son glorieux repos;
Si, par des efforts téméraires,
Ils violent la paix dont Louis est l'appui,
Quel dieu peut les sauver de ces vastes misères
Que le sort des vaincus traîne en foule après lui?

IRIS.

Quand le ciel menaçoit une tête si chère....

CÉLIMÈNE.

Ah! cruelle Iris, taisez-vous;
Ne renouvelez point une douleur amère.
De tous ces maux passés je perce le mystère :
Il étoit regardé comme un dieu parmi nous;
Et, de ses sacrés droits jaloux,
Le ciel nous a fait voir une si belle vie
Aux infirmités asservie.
Mais enfin que gagna son injuste courroux?
Louis ne ploya point sous ces terribles coups.
A quelques projets qu'il s'attache,
Quel que soit le péril qui menace ses jours,
On ne sait où l'homme se cache;
Mais le héros paroît toujours.

Pan, suivi de plus d'un satyre,
A ces mots parut à leurs yeux,
Et leur donna l'effroi qu'à la pudeur inspire
Le redoutable aspect de ces folâtres dieux.
Souffrez que sous d'heureux présages,
Nymphes, leur dit ce dieu des bois,

Je mêle, dans ces verts bocages,
Mes doux concerts à vos charmantes voix.
Chantons le plus aimable et le plus grand des rois.
Des dieux mêmes Louis mérite les hommages.
Rassurez vos esprits, ne craignez point d'outrages;
Je ne suis pas ici ce que je suis ailleurs,
Il faut s'y faire violence;
De Louis l'auguste présence
Est un terrible frein pour les mauvaises mœurs.
Venez donc avec confiance
Chanter encore un roi qui règne sur les cœurs.
Ah! sans la frayeur qui me glace,
Lui dit lors Célimène avec un fier souris,
J'oserois bien du chant vous disputer le prix:
Ne condamnez point mon audace.
Vos chalumeaux ont d'agréables sons;
Mais quand Louis-le-Grand anime mes chansons,
Je le disputerois même au dieu du Parnasse.
Alors, plus vite que le faon
Ne fuit l'ardent chasseur qui des yeux le dévore,
D'Iris suivie elle abandonna Pan,
Et fut rêver ailleurs au héros qu'elle adore.

CHANSON

Sur l'air de Jean de Vert.

Ah! que chez le colonel Stoup
La débauche est charmante!

On y mange, on y boit beaucoup,
On y rit, on y chante :
Puisse-t-il, sain, riche et content,
Vivre cinq ou six fois autant
Que Jean de Vert !

Mon médecin, quand il me voit,
M'ordonne d'être sage :
Selon moi, qui plus mange et boit
Doit l'être davantage.
Il n'est pas trop de cet avis ;
Mais j'ai pour moi tout le pays
De Jean de Vert.

Quand je suis avec mes amis,
Je ne suis plus malade ;
C'est là que je me suis permis
Le vin et la grillade :
N'en déplaise à M. Thevart,
Je n'en irai qu'un peu plus tard
Voir Jean de Vert.

Fi de ces esprits délicats
Qui, prenant tout à gauche,
Voudroient bannir de nos repas
Certain air de débauche !
Je ne l'ai qu'avec les buveurs,
Et je suis aussi froide ailleurs
Que Jean de Vert.

Je trouve la rime d'abord
Lorsque Bacchus m'inspire,
Un verre rempli jusqu'au bord
Me tient lieu d'une lyre.

Ne pouvoir plus boire de vin
Est par où je plains le destin
De Jean de Vert.

Célébrons de ce doux poison
La puissance suprême ;
Il nous fait perdre la raison,
C'est par-là que je l'aime :
Elle nous tourmente toujours,
Et n'est pas d'un plus grand secours
Que Jean de Vert.

Le Pays, ne vous jouez pas
A la jeune Thérèse ;
Qui voit de trop près ses appas
En dort moins à son aise :
Ses yeux si doux et si brillants
Ont déjà tué plus de gens
Que Jean de Vert.

IDYLLE

sur le retour de la santé du roi. 1686.

Peuples qui gémissez au pied de nos autels,
Qui, par des vœux ardents, des soupirs et des larmes,
Demandez la santé du plus grand des mortels,
En plaisirs changez vos alarmes,
Couronnez vos têtes de fleurs ;

Louis n'est plus en proie à de vives douleurs ;
D'une santé parfaite il goûte tous les charmes.
Dès ses plus jeunes ans à vaincre accoutumé,
Il a domté les maux qui lui faisoient la guerre ;
Ils n'ont servi qu'à montrer à la terre
Combien Louis est grand, combien il est aimé.

Tandis que, dévorés par des craintes mortelles,
Nous cherchions, en tremblant, d'agréables nouvelles ;
Tandis qu'il nous coûtoit tant de pleurs, tant de cris ;
Lui, dont rien ne sauroit ébranler le courage,
Regardoit ses douleurs avec un fier mépris ;
Elles ne paroissoient que sur notre visage.

Au milieu des plaisirs qu'enfante un doux repos,
Eut-il jamais l'esprit plus libre ?
Vous le savez, Tamise, Elbe, Rhin, Tage, Tibre ;
Vous le savez aussi, mers dont il joint les flots.

Ces soins qu'on voit toujours renaître,
Et dont, hors le héros que nous avons pour maître,
Nul roi n'a porté seul le pénible fardeau,
Les a-t-on vu cesser dans ces douleurs cruelles,
Quoiqu'en des mains sages, fidèles,
Il eût pu confier le timon du vaisseau ?

Mais pourquoi dans les jours destinés à la joie
Rappeler des jours douloureux ?
Jouissons du bonheur que le ciel nous envoie :
Louis ne souffre plus, nous sommes trop heureux.
Que dans nos murs le travail cesse,
Que le vin coule, qu'on s'empresse
D'allumer d'innombrables feux ;
Qu'on lance dans les airs de si vives étoiles,

Que leur éclat fasse pâlir
Celles de qui, pour s'embellir,
La nuit sème ses sombres voiles.

Et vous qui par un sage choix
Préférez vos rustiques toits
A ces lambris dorés sous qui la tempérance,
La tranquillité, l'innocence,
Logent rarement avec nous;
Bergers, pour qui la vie a si peu de dégoûts,
Bergers, plus heureux qu'on ne pense,
Quittez les soins de vos troupeaux;
De guirlandes parez vos têtes;
Foulez l'herbe naissante au son des chalumeaux.
Que des jeux innocents, que d'agréables fêtes
Ramènent les plaisirs que vous aviez bannis :
Louis ne souffre plus, nos malheurs sont finis.

Les bergères jeunes et belles
Qui font régner l'Amour, et qui règnent par lui,
Sont seules à plaindre aujourd'hui.
Je frémis des malheurs que je prévois pour elles;
Ils sont plus grands cent et cent fois
Que si dans le plus sombre bois
Sans chiens les moutons alloient paître.
Que sur leurs foibles cœurs elles veillent toujours :
S'il est vrai que la joie est mère des Amours,
La santé de Louis en va plus faire naître
Que le doux retour des beaux jours.

RÉFLEXIONS DIVERSES.

1686.

I.

Que l'homme connoît peu la mort qu'il appréhende,
Quand il dit qu'elle le surprend!
Elle naît avec lui, sans cesse lui demande
Un tribut dont en vain son orgueil se défend.
Il commence à mourir long-temps avant qu'il meure;
Il périt en détail imperceptiblement.
Le nom de mort qu'on donne à notre dernière heure
N'en est que l'accomplissement.

II.

Êtres inanimés, rebut de la nature,
Ah! que vous faites d'envieux!
Le temps, loin de vous faire injure,
Ne vous rend que plus précieux.
On cherche avec ardeur une médaille antique;
D'un buste, d'un tableau, le temps hausse le prix;
Le voyageur s'arrête à voir l'affreux débris
D'un cirque, d'un tombeau, d'un temple magnifique;
Et pour notre vieillesse on n'a que du mépris.

III.

De ce sublime esprit dont ton orgueil se pique,
Homme, quel usage fais-tu?
Des plantes, des métaux tu connois la vertu;
Des différents pays les mœurs, la politique;

La cause des frimas, de la foudre, du vent;
Des astres le pouvoir suprême:
Et, sur tant de choses savant,
Tu ne te connois pas toi-même !

IV.

La pauvreté fait peur; mais elle a ses plaisirs.
Je sais bien qu'elle éloigne, aussitôt qu'elle arrive,
La volupté, l'éclat, et cette foule oisive
Dont les jeux, les festins, remplissent les désirs:
Cependant, quoi qu'elle ait de honteux et de rude
Pour ceux qu'à des revers la fortune a soumis,
Au moins, dans leurs malheurs, ont-ils la certitude
De n'avoir que de vrais amis.

V.

Pourquoi s'applaudir d'être belle?
Quelle erreur fait compter la beauté pour un bien?
A l'examiner, il n'est rien
Qui cause tant de chagrin qu'elle.
Je sais que sur les cœurs ses droits sont absolus;
Que tant qu'on est belle on fait naître
Des désirs, des transports, et des soins assidus:
Mais on a peu de temps à l'être,
Et long-temps à ne l'être plus.

VI.

Misérable jouet de l'aveugle fortune,
Victime des maux et des lois,
Homme, toi qui, par mille endroits,
Dois trouver la vie importune,
D'où vient que de la mort tu crains tant le pouvoir?
Lâche, regarde-la sans changer de visage;

Songe que, si c'est un outrage,
C'est le dernier à recevoir.

VII.

Que chacun parle bien de la reconnoissance!
Et que peu de gens en font voir!
D'un service attendu la flatteuse espérance
Fait porter dans l'excès les soins, la complaisance:
A peine est-il rendu, qu'on cesse d'en avoir.
De qui nous a servis la vue est importune:
On trouve honteux de devoir
Les secours que dans l'infortune
On n'avoit point trouvé honteux de recevoir.

VIII.

Quel poison pour l'esprit sont les fausses louanges!
Heureux qui ne croit point à de flatteurs discours!
Penser trop bien de soi fait tomber tous les jours
En des égarements étranges.
L'amour-propre est, hélas! le plus sot des amours;
Cependant des erreurs il est la plus commune.
Quelque puissant qu'on soit en richesse, en crédit,
Quelque mauvais succès qu'ait tout ce qu'on écrit,
Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son esprit.

IX.

On croit être devenu sage,
Quand, après avoir vu plus de cinquante fois
Tomber le renaissant feuillage,
On quitte des plaisirs le dangereux usage.
On s'abuse. D'un libre choix
Un tel retour n'est point l'ouvrage;

Et ce n'est que l'orgueil dont l'homme est revêtu
Qui, tirant de tout avantage,
Donne au secours de la vertu
Ce qu'on doit au secours de l'âge.

X.

En grandeur de courage on ne se connoît guère
Quand on élève au rang des hommes généreux
Ces Grecs et ces Romains dont la mort volontaire
A rendu le nom si fameux.
Qu'ont-ils fait de si grand? Ils sortoient de la vie
Lorsque, de disgraces suivie,
Elle n'avoit plus rien d'agréable pour eux;
Par une seule mort ils s'en épargnoient mille.
Qu'elle est douce à des cœurs lassés de soupirer!
Il est plus grand, plus difficile
De souffrir le malheur que de s'en délivrer.

XI.

L'encens qu'on donne à la prudence
Met mon esprit au désespoir.
A quoi donc nous sert-elle? A faire voir d'avance
Les maux que nous devons avoir.
Est-ce un bonheur de les prévoir?
Si la cruelle avoit quelque règle certaine
Qui pût les écarter de nous,
Je trouverois les soins qu'elle donne assez doux;
Mais rien n'est si trompeur que la prudence humaine.
Hélas! presque toujours le détour qu'elle prend
Pour nous faire éviter un malheur qu'elle attend
Est le chemin qui nous y mène.

XII

Palais, nous durons moins que vous,
Quoique des éléments vous souteniez la guerre,
Et quoique du sein de la terre
Nous soyons tirés comme vous.
Frêles machines que nous sommes,
A peine passons-nous d'un siècle le milieu.
Un rien peut nous détruire; et l'ouvrage d'un Dieu
Dure moins que celui des hommes.

XIII.

Homme, vante moins ta raison;
Vois l'inutilité de ce présent céleste
Pour qui tu dois, dit-on, mépriser tout le reste.
Aussi foible que toi dans ta jeune saison,
Elle est chancelante, imbécile;
Dans l'âge où tout t'appelle à des plaisirs divers,
Vile esclave des sens, elle t'est inutile;
Quand le sort t'a laissé compter cinquante hivers,
Elle n'est qu'en chagrin fertile;
Et quand tu vieillis, tu la perds.

XIV.

Les plaisirs sont amers d'abord qu'on en abuse.
Il est bon de jouer un peu;
Mais il faut seulement que le jeu nous amuse.
Un joueur, d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence;
Et d'ailleurs il n'est pas si facile qu'on pense
D'être fort honnête homme et de jouer gros jeu.
Le désir de gagner qui nuit et jour occupe
Est un dangereux aiguillon;

Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

XV.

Souvent c'est moins bon goût que pure vanité
Qui fait qu'on ne veut voir que des gens de mérite :
On croiroit faire tort à sa capacité,
Si du monde vulgaire on recevoit visite.
Cependant un esprit solide, éclairé, droit,
Du commerce des sots sait faire un bon usage ;
Il les examine, il les voit,
Comme on fait un mauvais ouvrage.
Des défauts qu'il y trouve il cherche à profiter :
Il n'est guère moins nécessaire
De voir ce qu'il faut éviter,
Que de savoir ce qu'il faut faire.

XVI.

Qui dans son cabinet a passé ses beaux jours
A pâlir sur Pindare, Homère, Horace, Plaute,
Devroit y demeurer toujours.
S'il entre dans le monde avec un tel secours,
Il y fera faute sur faute ;
Il portera partout l'ennui.
Un ignorant, qui n'a pour lui
Qu'un certain savoir-vivre, un esprit agréable,
A la honte du grec et du latin, fait voir
Combien doit être préférable
L'usage du monde au savoir.

XVII.

Que l'esprit de l'homme est borné !
Quelque temps qu'il donne à l'étude,

Quelque pénétrant qu'il soit né,
Il ne sait rien à fond, rien avec certitude :
De ténèbres pour lui tout est environné.
La lumière qui vient du savoir le plus rare
N'est qu'un fatal éclair, qu'une ardeur qui l'égare ;
Bien plus que l'ignorance elle est à redouter.
Longues erreurs qu'elle fait naître,
Vous ne prouvez que trop que chercher à connoître
N'est souvent qu'apprendre à douter.

ODE.

1686.

Hélas ! Seigneur, quel est l'effet
Des remèdes cruels où je me suis livrée !
Ont-ils de mes tourments accourci la durée ?
Non, ton juste courroux n'étoit pas satisfait.
Tant que tu voudras prendre une pleine vengeance
De mon ingratitude et de mon indolence,
A quoi me servira tout le secours humain ?
Ah ! Seigneur, fais-moi grace ; et que d'heureuses larmes
Puissent faire tomber les armes
Que mes égarements t'avoient mis à la main.

Seigneur, ne m'abandonne pas ;
Daigne te souvenir que je suis ton ouvrage,
Et que, pour me sauver d'un assuré naufrage,
Tu t'es livré toi-même au plus honteux trépas.

Quand tu me mets en proie aux douleurs violentes,
Soutiens dans ces instants mes forces chancelantes;
Fais que, souffrant pour toi, mes maux me semblent doux.
Depuis que, sous leur faix languissante, abattue,
Je n'attends qu'un coup qui me tue,
Quatre fois le soleil s'est éloigné de nous.

Dans ces longs et cruels travaux,
Je n'ai point fait entendre un insolent murmure;
Avec soumission, Seigneur, je les endure.
Eh! n'as-tu pas pour moi souffert de plus grands maux?
Peut-être, si ma vie eût été plus heureuse,
Elle eût pour mon salut été plus dangereuse;
On ne te connoît point au milieu des plaisirs.
Dans ce gouffre où se perd et ta crainte et ta grace,
En vain ta voix crie et menace;
Le cœur sourd à ta voix n'entend que ses désirs.

Par mille et mille vœux ardents
Ma famille tremblante en tous lieux t'importune;
Elle a, contre une triste et cruelle fortune,
Besoin de mon secours encor pour quelque temps.
Dans la crainte où me met l'état où je la laisse,
Je te demande à vivre; exauce ma tendresse.
Si je ne puis par moi mériter ta bonté,
A tes lois ma famille est soumise et fidèle.
Ah! Seigneur, par pitié pour elle,
A ce coupable corps redonne la santé.

Mais, en remplissant mes souhaits,
Donne-moi tant d'amour, tant de foi, tant de force,
Que le monde pour moi n'ait qu'une vaine amorce,
Et que de ma santé je n'abuse jamais.

Ote-moi, pour me rendre et plus forte et plus pure,
Ces dons empoisonnés que m'a faits la nature ;
L'innocence avec eux se trouve rarement :
Ote-moi cet esprit dont ma foi se défie.
Oui, Seigneur, je te sacrifie
Tout ce qui peut de toi m'éloigner un moment.

Je ne t'ai jamais bien connu :
Hé ! quel cœur sait le prix de ces douceurs charmantes
Que tu fais ici bas goûter à tes amantes,
S'il ne s'est avec toi souvent entretenu ?
T'aimer semble un parti triste et bizarre à prendre,
Tant qu'à quelques plaisirs on peut encor prétendre.
On croit ne te devoir que la fin de ses jours ;
Encore est-ce à regret qu'en ces instants funestes
On te donne les affreux restes
D'une vie employée à t'offenser toujours.

S'imagine-t-on t'éblouir ?
L'homme te conçoit-il comme un être qu'on trompe ?
On renonce aux plaisirs, on renonce à la pompe
Dont, quand on le voudroit, on ne peut plus jouir.
Loin de suivre un chemin qu'on me montre sans cesse,
Je n'attends pas, Seigneur, qu'une froide vieillesse
Ne me laisse à t'offrir que ses chagrins divers.
Encor dans ces beaux jours où l'automne commence,
Graces à ta juste vengeance,
Seigneur, sur mon néant mes yeux se sont ouverts.

Humble dans mes tristes accents,
Je ne viens point à toi sur de fausses maximes
Excuser mes erreurs, ni rejeter mes crimes
Sur la foiblesse humaine et le pouvoir des sens.

Mon cœur est pénétré d'un remords véritable;
Je m'avoue à tes yeux infiniment coupable.
C'est l'unique secours que je veux contre toi.
Au pardon, tu le sais, ce repentir t'engage :
J'en ai ta parole pour gage.
Puisse ce repentir durer autant que moi!

RÉFLEXIONS DIVERSES.

I.

Homme, contre la mort quoi que l'art te promette,
Il ne sauroit te secourir.
Prépare-s-y ton cœur; dis-toi : C'est une dette
Qu'en recevant le jour j'ai faite :
Nous ne naissons que pour mourir.

II.

Esclaves que rien ne rebute,
Vous qui, pour arriver au comble des honneurs,
Aux caprices des grands êtes toujours en butte;
Vous, de tous leurs défauts lâches adorateurs,
Savez-vous le succès de tant de sacrifices?
Quand par les grands emplois on aura satisfait
A vos soins, à vos longs services,
Hélas! pour vous qu'aura-t-on fait
Que vous ouvrir des précipices?

III.

Est-ce vivre? et peut-on, sans que l'esprit murmure,
Se donner tout entière au soin de sa parure?

Se peut-il qu'on arrive à cet instant fatal
Qui termine les jours que le destin nous prête,
Sans avoir jamais eu d'autres soucis en tête
Que de ce qui sied bien ou mal?
Faire de sa beauté sa principale affaire
Est le plus indigne des soins.
Le dessein général de plaire
Fait que nous plaisons beaucoup moins.

IV.

Lorsque la mort moissonne, à la fleur de son âge,
L'homme pleinement convaincu
Que la foiblesse est son partage,
Et qui contre ses sens a mille fois vaincu,
On ne doit point gémir du coup qui le délivre.
Quelque jeune qu'on soit, quand on a su bien vivre
On a toujours assez vécu.

V.

Que les ridicules efforts
Qu'on fait pour cacher la vieillesse
Sous l'éclat d'un jeune dehors
Marquent dans un esprit d'erreur et de foiblesse!
Pourquoi faut-il rougir d'avoir vécu long-temps?
Si nos discours, si nos ajustements,
Si nos plaisirs conviennent à notre âge,
Nous ne blesserons point les yeux.
Les mesures qu'on prend pour paroître moins vieux
Font qu'on le paroît davantage.

VI.

Non, de quelques côtés qu'on porte ses désirs,
On ne sauroit goûter de plaisirs véritables;

Mais, tout faux que sont les plaisirs,
Encore, s'ils étoient durables,
On plaindroit un peu moins ces cœurs infortunés
Qui, par leur penchant entraînés,
Sont en quelque sorte excusables.
Quel bonheur quand du ciel les aspects favorables
Font qu'il n'en coûte rien pour être vertueux!
Et qu'il faut de raison, de force,
Quand on est né voluptueux,
Pour faire avec les sens un éternel divorce!

VII.

De quel aveuglement sont frappés les humains!
Contre les malheurs incertains,
Tels que la perte d'une femme,
D'un enfant, d'un ami, des trésors, des grandeurs,
On croit faire beaucoup de préparer son ame;
Et l'on n'aura peut-être aucun de ces malheurs.
Mais sans doute on mourra; cent et cent précipices
Sont ouverts sous nos pas pour nous faire périr:
Cependant au milieu des vices
Nous mourons, sans songer que nous devons mourir.

IDYLLE.

Tombeau, dont la vue empoisonne
Les plus agréables plaisirs,
Confond l'orgueil humain, et toutefois ne donne
Ni frein aux passions, ni bornes aux désirs,

Le cœur débarrassé de ces vives alarmes
Que cause le plus tendre amant,
Je venois dans ce bois rêver tranquillement.
De son ombrage, hélas! que tu gâtes les charmes!
Près de toi, quelque loin qu'on porte l'enjoûment,
Rêve-t-on agréablement?
Quelle réflexion accablante, importune,
Fait-on, lorsque sur toi l'on porte ses regards!
La mort, par une route au vulgaire commune,
A conduit dans ton sein un homme tel que Mars,
Et tel que le dieu des beaux arts,
Qui jamais n'éleva d'autels à la fortune,
Et qui pour le mérite eut toujours des égards.
Ailleurs tu caches aux cœurs tendres
Les restes précieux, les adorables cendres
D'un objet que les soins, ni les ardents souhaits,
Ni les appas, ni la jeunesse,
Ne purent garantir des traits
Que lance la sourde déesse.
Dans cette affreuse nuit dont on ne sort jamais,
Combien renfermes-tu de dépouilles mortelles
De héros, de savants, de monarques, de belles!
Abîme où tout se perd, si ce n'est que pour toi
Que nous fait voir le jour la nature inhumaine,
Que d'inutiles soins! que d'abus! Et pourquoi,
Pour orner un tombeau, se donner tant de peine?
Pourquoi, pour arriver aux brillantes grandeurs,
Être dévot par mode, et flatteur par bassesse?
Par une criminelle adresse
Pourquoi des mécontents faut-il sonder les cœurs,
Et suivre un heureux fat qu'un ministre caresse?
Vous coûtez trop, tristes honneurs,

Et vous disparoissez avec trop de vitesse,
Pour avoir des adorateurs.
Insatiable et dur avare,
Qui, par la faim, la soif, fais souffrir à ton corps
Tout ce que l'enfer te prépare,
Que te sert de te rendre à toi-même barbare?
Emporteras-tu tes trésors?
Et vous, jeunes amants dont la tendresse extrême
Semble vous faire un sort heureux,
Ah! pourquoi cédiez-vous à ce pouvoir suprême,
Beaucoup moins doux que dangereux?

. . . . . .

Hélas! il faut quitter trop tôt ce que l'on aime;
Le moins d'attachement est toujours le meilleur.
Lorsque l'heure fatale sonne,
On souffre moins par la douleur

. . . . . .

Que par ce qu'il faut que le cœur
Dans ce triste état abandonne.

RIMES

en AILLES, en EILLES, en ILLE, et en OUILLE,

que M. le maréchal DE VIVONNE lui donna, pour les remplir à la louange du roi; les rimes masculines à son choix. 1687.

Toi qui, depuis que du chaos
On tira la terre et les flots,
Es Apollon quand tu rimailles,
Et le soleil quand chaque jour
Dans un long et pénible tour
A nous éclairer tu travailles,
Si tu ne viens m'aider, je perds
L'honneur de bien faire des vers.
Il faut, sur des rimes en AILLES,
Rimes qui font pâlir d'effroi,
Célébrer Louis, ce grand roi
Qui ressemble au dieu des batailles;
Qui prend ce qu'il s'est proposé,
Sans que nul ait encore osé
User sur lui de représailles;
Qui voit naître de son dauphin,
Dont la gloire sera sans fin,
Quantité d'augustes marmailles;
Qui, chez le perfide Génois,
Brisa temples, palais, murailles;
Qui, toujours heureux dans ses choix,

En ministres fit des trouvailles ;
Qui du bruit de ses grands exploits
Remplit celle à qui, dans sept mois,
Il faut confier les semailles,
Celle que pare le printemps
De fleurs et de vertes broussailles,
Celle dont fouillent les entrailles
Chercheurs d'or et de diamants,
Et cette autre sur qui les vents
Ont tant causé de funérailles,
Et dont les muets habitants
Ont le corps revêtu d'écailles ;
Qui, victorieux des erreurs,
Fait dans le bercail des pasteurs
Rentrer des millions d'ouailles ;
Qui de son peuple est si chéri,
Qu'aussitôt qu'on le sut guéri,
Magistrats, financiers, canailles,
Tout fit chanter en divers lieux
Des TE DEUM mélodieux,
Tout mangea chapons, perdrix, cailles,
Et mit sur le cul ses futailles ;
(Veuillent nous préserver les cieux
De plus voir de telles gogailles !)
Qui des fils de ses petits-fils,
Si nos souhaits sont accomplis,
Verra toutes les épousailles ;
Qui de ses héroïques faits,
Soit dans la guerre ou dans la paix,
A fait frapper force médailles
Plus belles que les antiquailles ;
Qui domte Alger et Tripoli ;

Qui dans l'agréable Marly
Fait souvent de grosses ripailles;
Et qui fera trembler de peur
Le roi d'Espagne et l'empereur,
Dès qu'il sortira de Versailles.

Rimes en eilles.

Si ma voix avoit les doux sons
Des Malherbes ou des Corneilles,
Louis seroit toujours l'objet de mes chansons.
Quel plus beau sujet pour mes veilles,
Qu'un grand roi de qui tous les jours
Ne sont qu'un tissu de merveilles,
Et de qui l'air et les discours
Font entrer dans les cœurs un million d'amours
Par les yeux et par les oreilles?
Raison, toi que les rois consultent rarement,
Tu sais que ce héros charmant
Ne suit que ce que tu conseilles.
Nymphe qui jamais ne sommeilles,
Tu sais qu'avecque tes cent voix
Tu n'en as pas assez pour conter ses exploits,
Et ce nombre infini de vertus sans pareilles
Qui le font le plus grand des rois.
Les champs ont moins d'épis, les ruches moins d'abeilles,
Qu'il n'a reçu du ciel de charmes séducteurs.
Ah! courons au Parnasse, et des plus belles fleurs
Pour couronner son front remplissons des corbeilles.
Puissent aller mes vers, à l'aide de son nom,
Des bords où le matin la mère de Memnon
Peint le ciel de couleurs vermeilles,

Jusques à ces tristes climats
Où ne peuvent croître les treilles,
Et dont les habitants ne laissent pourtant pas
D'aimer à vider les bouteilles!

RIMES EN ILLE.

FEMME d'un dieu qui n'est pas beau,
Et qui ne va point sans béquille,
Déesse de qui le berceau
Fut une superbe coquille,
Ne me refuse pas aujourd'hui ton secours :
Ordonne que des Jeux, des Ris et des Amours
La tendre et galante quadrille
Répande ses attraits sur mon foible discours.
Vénus, j'en ai besoin : on veut que je babille
De ce héros qui seul a tous les agréments
Des deux plus chers de tes amants.
Dans ses yeux certain feu petille,
Qui souvent a causé de grands embrasements :
Tel étoit ton chasseur, dans ces heureux moments
Où, couché sur l'œillet, la rose et la jonquille,
Tu daignois l'honorer de tes embrassements.
Non moins semblable au divin drille
Qui vint, au sortir des combats,
Se délasser entre tes bras,
Louis humilia l'orgueil de la Castille,
Domta l'ingrat Batave, et vainquit le Germain;
Fit tomber sous l'effort de cent bouches d'airain,
Comme tombe en été l'épi sous la faucille,
Le parjure Génois et le dur Africain.

Ce n'est pas seulement le tonnerre à la main
Que ce monarque est grand, que son courage brille :
Ne l'avons-nous pas vu montrer un front serein
Dans de vives douleurs, dans un péril certain,
Et ne branler non plus que la Bastille ?
Quel sage, quel héros, fût-il Grec ou Romain,
Peut du pied de Louis atteindre la cheville ?
Aussi, du bout de l'univers,
Les peuples que le soleil grille
Traversent pour le voir l'immense sein des mers.
Que pour nous rendre heureux il prend de soins divers !
Dans ses vastes états, chaque place fourmille
De cent et cent jeunes guerriers
Qu'il y met pour apprendre à cueillir des lauriers.
Dans un superbe enclos, plus d'une illustre fille
Trouve dès son enfance un secours sûr et doux ;
Dans un âge plus mûr on lui donne un époux,
Ou l'on met sa pudeur à l'abri d'une grille.
Père de ses sujets, il nourrit, il habille
Ces malheureux enfants qui ne sont héritiers
Que des titres que leur famille
A depuis des siècles entiers,
Titres qu'on prise moins que l'or des maltôtiers,
Bien que plus d'un d'entr'eux ait porté la mandille.
Fille des flots amers, agréable Vénus,
A qui les doux transports ne sont pas inconnus,
Crois-tu que, de fil en aiguille,
Quand on voit trop souvent ce roi charmant à voir,
On ne fasse jamais, en dépit du devoir,
Quelque légère peccadille ?

Rimes en ouille.

Amoureux rossignols de qui la voix chatouille
L'oreille et le cœur à-la-fois,
Zéphyrs qui murmurez dans le fond de ce bois,
Ruisseau de qui l'onde gazouille,
Taisez-vous, laissez-moi dans un profond repos
Rêver quelques moments au plus grand des héros.
Jamais d'une campagne il n'est sorti bredouille.
Dès que ses ennemis ont osé l'irriter,
Sur eux on l'a vu remporter
Plus d'une glorieuse et superbe dépouille.
Rien ne résiste à sa valeur :
Tout rit à ses désirs. Malheur, trois fois malheur
A quiconque avec lui se brouille !
Bien qu'un calme profond règne dans ses états,
Ses guerriers toutefois ne se reposent pas.
De peur que dans la paix leur valeur ne se rouille,
Tantôt le fier soldat, par sa vue animé,
S'exerce dans la plaine d'Ouille ;
Et tantôt, dans un camp pour six mois renfermé,
Il fait sentinelle et patrouille.
L'état ne souffre point par ces grands mouvements :
En pleine sûreté, près de ces nombreux camps,
Mûrit le doux raisin, et grossit la citrouille ;
La vache y paît l'herbage, et la cane y farfouille ;
L'avare laboureur y moissonne ses champs ;
Sa fille, sans danger, y file sa quenouille ;
Et jamais il ne voit, sans de prompts payements,
Emporter le lard et l'andouille,
De son chétif foyer uniques ornements.

En vain dans les vieux temps je fouille
Pour pouvoir comparer ses faits à d'autres faits :
Les antiques héros ont toujours quelque MAIS
Ou quelque SI qui les barbouille ;
Et chez Louis-le-Grand on n'en trouve jamais.
Dans les travaux de Mars, dans le sein de la paix,
Par nul dérèglement sa gloire ne se souille.
Puisse-t-il triompher toujours !
Puisse-t-il ne passer que d'agréables jours !
Que jamais de pleurs on ne mouille
Les autels pour un roi si grand, si fortuné !
Devant eux qu'on ne s'agenouille
Que pour bénir le ciel de nous l'avoir donné !

RÉPONSE

DE M. LE DUC DE NEVERS. 1687.

IMITANT de vos vers les accords ravissants,
Mon papier enfin se barbouille,
Et je vais sur la rime d'ouille
D'une même harmonie épuiser les accents.
Tourne sur moi, Phébus, tes regards caressants ;
Verse des sources d'or l'eau qui jamais ne mouille,
Ces élixirs sympathisants,
Dont la vertu réjouit et chatouille

Tous les esprits engourdis et pesants.
Conduis ma foible main, soutiens-moi dans un temps
Où, loin de se nourrir de perdrix, de faisans,
De levrauts, de canards, de cailles, d'ortolans,
De langues, de jambons, de boudin et d'andouille,
On ne voit que des mets tristement nourrissants,
Le hareng, le saumon, l'escargot, la grenouille,
Force maniveaux d'éperlans,
Des pois, des choux, l'ognon, la rave, la citrouille,
L'écrevisse de mer, et les oursins piquants,
La sauterelle et la favouille.
Quand le carême rend les esprits languissants,
Le moyen que le sang dedans nos veines bouille?
C'est de toi seul, Apollon, que j'attends
Que par tes riches dissolvants
Mon organe enfin se dérouille
De la noire crasse des sens.
Maintenant que l'hiver a fait place au printemps,
Que le rossignol chante, et le ruisseau gazouille,
Je veux chanter Louis, ce roi des conquérants,
Encor qu'il ait épuisé nos encens.
S'il n'eût borné ses exploits éclatants,
De l'univers entier il eût eu la dépouille;
Mais puisqu'il ne veut plus voir ses lauriers sanglants,
Admirons dans la paix ses faits resplendissants.
Il détruit l'hérésie, et sur ses partisans
Fait tonner ses arrêts sans que personne grouille;
Il chasse la discorde aux regards frémissants;
Cette vieille Alecton qui toujours les yeux rouille,
Qui, par ses noirs poisons et ses traits séduisants,
Du temple de Janus les portes déverrouille.
Ce nouveau Jupiter sait punir les Titans.

On est sûr de sa perte aussitôt qu'on s'y brouille.
Son bras lance la foudre aux bords mahométans,
Et la terre d'Alger flambe comme la houille :
Mais il sait pardonner aux Génois arrogants,
Quand au pied de son trône un doge s'agenouille.
Aux sanglants jeux de Mars, en ces belliqueux champs,
L'Espagnol, ce coquefredouille,
Va toujours à l'école, et perd toujours bredouille.
Des aigles mutinés, des lions rugissants,
Il a rendu les efforts impuissants.
Toujours en sa faveur, par ses bras triomphants,
Des combats incertains le chaos se débrouille.
On compteroit plutôt les épis ondoyants
De la blonde Cérès dans les champs de la Pouille,
Le doux fruit de Langets et de la plaine d'Ouille,
Que le nombre infini de ses faits étonnants.
De sa haute vertu quels traits éblouissants !
Dans les périls les plus pressants,
Quand l'homme intérieur dans son néant se fouille,
Il supporte en Caton les maux les plus cuisants.
Veuillent les dieux tout-puissants
Ouïr nos vœux reconnoissants !
Que Lachésis du fuseau de nos ans
Dévide tout le fil pour grossir sa quenouille !

AUTRE RÉPONSE

DE M. L'ABBÉ GENEST. 1687.

Je trouve dans tes vers un son qui me chatouille;
Personne n'écrit comme toi :
Tout ce que tu dépeins, je le sens, je le voi.
Parles-tu d'un ruisseau ? je l'entends qui gazouille ;
Plains-tu le triste état des amants malheureux ?
Leur disgrace me touche, et je pleure avec eux.

Il n'est point de sujet qui te mette en bredouille :
Ta muse, en quittant ses moutons,
Quitte son air champêtre, et sur de nouveaux tons
Chante un guerrier chargé d'une illustre dépouille.
Non, je ne vois que toi qui puisse également
Animer un héros, et former un amant.

On a beau te gêner par des rimes en ouille,
Pour louer ce grand roi qui sur le bord du Rhin
Fut plus tranquille et plus serein
Qu'il ne l'est à la plaine d'Ouille,
Tes vers coulant toujours avec rapidité,
Tu le conduis sans peine à l'immortalité.

Son auguste portrait, qu'un tas d'auteurs barbouille,
Pour pouvoir s'achever a besoin de ta main,
Qui, passant tout esprit humain,
Ne craint ni les vers ni la rouille.
C'est à toi de chanter tant de faits inouis,
Et le ciel te devoit au siècle de Louis.

AU R. P. BOUHOURS,

sur son livre de l'Art de bien penser sur les ouvrages d'esprit. 1687.

Dans une liste triomphante
De célèbres auteurs que votre livre chante
Je ne vois point mon nom placé.
A moi, n'est-il pas vrai? vous n'avez point pensé.
Mais aussi dans le même rôle
Vous avez oublié Pascal,
Qui pourtant ne pensoit pas mal.
Un tel compagnon me console.

SUR LE MÊME OUVRAGE. 1687.

On voit, par le recueil qu'il vient de mettre au jour,
Qu'il lit et prose et vers de folie et d'amour;
Cela vaut beaucoup mieux que de prendre la peine
De débrouiller saint Augustin,
Le dur Tertullien et l'obscur Origène.
Il vaut mieux commenter Ovide et La Fontaine,
Et les plus beaux endroits de Bussi-Rabutin.

CHANSON

DE M. DE SAINT-GILLES[1],

MOUSQUETAIRE,

sur le bruit qui attribuoit à madame Deshoulières la parodie de l'opéra d'Achille qu'il avoit faite.

Air : Réveillez-vous, Belle endormie. 1687.

Pourquoi, savante Deshoulières,
M'enlevez-vous dix-huit couplets ?
Quoi ! n'êtes-vous pas assez fière
Des beaux vers que vous avez faits ?

Restituez donc à Saint-Gilles
Le foible honneur de ses chansons :
Contentez-vous de vos idylles,
Et retournez à vos moutons.

[1] Le public a vu avec plaisir quelques poésies de ce Saint-Gilles, qui se confina dans un cloître, ayant mal fait son devoir à la bataille de Ramillies.

RÉPONSE

DE MADAME DESHOULIÈRES

A M. DE SAINT-GILLES.

Sur le même air.

Si le public, à l'aventure,
A répandu sous notre nom
L'agréable et vive peinture
De l'opéra de Campistron;

Il ne vous a pas fait d'outrage,
N'en soyez pas mal satisfait;
Ce n'est pas tant pis pour l'ouvrage,
Quand on dit que nous l'avons fait.

ÉPÎTRE

A MADAME DE MAINTENON. 1688

Toi dont la piété, la vertu, la sagesse,
Sont les fruits d'un esprit et d'un cœur sans foiblesse,
Que sans étonnement on ne peut regarder,
Toi que le ciel conduit et traite en favorite;

Maintenon, pour qui vient de se raccommoder
La fortune avec le mérite ;
Daigne par tes divins regards
Rassurer mon ame éperdue.
La carrière où je cours ne présente à ma vue
Que des périls de toutes parts.
Combien de beaux esprits entendons-nous se plaindre
De n'avoir encor pu, malgré tout leur savoir,
Arriver à ce but où je voudrois atteindre !
Mais cependant qu'aurois-je à craindre,
Si tu soutenois mon espoir ?
N'es-tu pas en ces lieux l'arbitre souveraine
De la gloire où nous aspirons ?
Hélas ! sans ton aveu follement nous courons
Après cette chimère vaine.
Ainsi Rome vit autrefois
Un de ses citoyens, sorti du sang des rois,
Sous un prince moins grand, moins aimé, moins habile.
Que le héros dont nous suivons les lois,
Décider des chansons d'Horace et de Virgile.
Mais tandis que Mécène étoit leur ferme appui,
Son esprit vaste et fort, à tout pouvant suffire,
N'en soutenoit pas moins le fardeau de l'empire :
Il partageoit d'Auguste et la joie et l'ennui.
Encor que le ciel t'ait fait naître
D'un sexe moins parfait peut-être,
Il t'a fait un destin plus beau, plus grand qu'à lui.
La plus entière confiance,
Louis ne l'a-t-il pas en toi ?
Par ce qu'il commet à ta foi,
N'a-t-il pas raccourci l'effroyable distance
Que met la suprême puissance

Entre une sujette et son roi ?
Mais par le vif éclat des vertus les plus pures
Tu brilles plus encor que par tant de grandeurs ;
Et tu n'as point ces fiertés dures
Qui font aux malheureux sentir tous leurs malheurs.
Tes soins ont prévenu les tristes aventures
Où l'extrême besoin jette les jeunes cœurs.
Ah ! que ces soins pieux, chez les races futures,
T'attireront d'adorateurs !
Contre la cruauté des fières destinées
Ils donnent, ces soins généreux,
Un asile sacré, vaste, durable, heureux,
A d'illustres infortunées.
Quelle gloire pour toi, modeste Maintenon,
Dans un si beau dessein d'avoir servi de guide
A ce grand roi qui vient d'éterniser son nom
Par une piété solide !
Souvent cette vertu n'est pas avec ses sœurs :
Elle fuit de la cour la pompe et les douceurs ;
Mais son fameux exemple aujourd'hui l'y rappelle ;
La naissance, l'esprit et la valeur, sans elle,
Ne conduisent plus aux honneurs.
Maintenon, dans ces vers c'est mon cœur qui s'explique ;
A tes grands destins j'applaudis.
Loin de savoir flatter, apprends que je me pique
De cette candeur héroïque
Qu'au nombre des vertus on recevoit jadis.
Triste jouet du sort, mais desintéressée,
Par un sordide espoir je ne suis point poussée ;
Et je t'admire enfin, puisque je te le dis.
Non, depuis que des dieux je parle le langage,
Je n'ai point, on le sait, prodigué mon encens.

Je n'avois avant toi jamais rendu d'hommage
Qu'à Louis seul, pour qui je sens
Toute la tendresse où s'engage
Un cœur respectueux et sage
Qui s'est mis au-dessus du commerce des sens.
Goûte donc un plaisir que ne connoît personne,
Hors le héros que je chéris.
Les louanges sont d'un grand prix,
Lorsque c'est le cœur qui les donne.

CAPRICE.

Vers les bords d'un ruisseau dont l'onde vive et pure
Des arbres d'alentour entretient la verdure,
Iris dont les chansons, Iris dont les appas
Ont fait voler le nom de contrée en contrée,
D'un profond ennui pénétrée,
Conduisoit lentement ses pas.
Ni le naissant émail d'une jeune prairie,
Ni le doux murmure des eaux,
Ni le tendre chant des oiseaux,
Ne dissipoit sa rêverie.
Enfin, s'écria-t-elle, Amour,
Tu ne fais plus couler mes larmes!
Je ne soupire plus, je ne sens plus d'alarmes!
Tranquillité, vous êtes de retour!
Mais que dans ce bonheur je trouve peu de charmes!
En perdant mes transports, mes craintes, mes désirs,
Hélas! que j'ai perdu de biens et de plaisirs!

Ah! le repos n'est pas aussi doux qu'on le pense;
Rien, dans ce triste état, n'occupe ni ne plaît;
On fait tout avec nonchalance:
L'amour vaut cent fois mieux, tout dangereux qu'il est.
A d'agréables maux son caprice nous livre;
On n'a point avec lui d'inutiles moments;
Tout est plaisir pour les amants.
A sa tendresse, hélas! pourquoi faut-il survivre?
Peut-on s'accoutumer à ne sentir plus rien?
Et pour les cœurs enfin le calme est-il un bien?
Non, non, reviens, Amour; chasse par ta présence
Cet ennuyeux loisir qui suit l'indifférence:
Rassemble tous tes feux pour rallumer le mien.
Hélas! tu ne viens point! vainement je t'appelle!
Que mon aventure est cruelle!
Malgré moi tu sus m'enflammer;
Et quand je veux que mon feu renouvelle,
Tu ne veux pas le rallumer.
Que t'auroit-il coûté de me soumettre encore?
Pourquoi refuses-tu mes vœux?
Tes plaisirs ne sont point le secours que j'implore,
Je ne demande pas de ces destins heureux
Que l'on désire tant, que tu fais quand tu veux.
A toutes tes rigueurs je suis accoutumée.
La haine de l'ingrat qui m'avoit su charmer
Me défend de prétendre au plaisir d'être aimée;
Je ne veux que celui d'aimer.
Qu'à s'alarmer, hélas! mon esprit est facile!
Qu'est-ce qui me fait voir que mes fers sont rompus?
Qui m'a dit que je suis tranquille?
Souhaiter de l'amour, est-ce n'en avoir plus?
Que de confus transports! et quelle incertitude!

Mais mon destin n'est plus douteux.
Je vois ce beau berger, ce berger orgueilleux
Pour qui seul j'ai senti tout ce qu'a de plus rude
Un amour tendre et malheureux.
Ah! je sens renaître à sa vue
Ces tourments qui faisoient mes plus ardents souhaits.
Le trouble se répand dans mon ame éperdue;
Je te rends grace, Amour, j'aime plus que jamais.

BILLET

A M. DOUJAT.

Vous dites que l'Amour vous range sous sa loi,
Et que ce dieu se sert de moi
Pour établir chez vous son tyrannique empire,
Et pour faire changer votre volage humeur.
Tircis, si sans railler vous avez pu le dire,
Vous ne connoissez pas ce que sent votre cœur.

Vous ne cherchez point à me voir,
Et l'on ne vous voit point avoir,
Quand vous me rencontrez, certaine impatience
De me conter quelque chose de doux.
Vous avez des rivaux sans en être jaloux;
Et vous supportez mon absence
Sans peine, sans pleurs, sans ennui.
Tircis, l'Amour n'est point de votre connoissance;
Vous prenez sa sœur pour lui.

ÉPÎTRE

A M. LE DUC DE MONTAUSIER,

sur la prise de Philisbourg. 1688.

Le dieu couronné de pavots
A peine ce matin m'avoit abandonnée,
Qu'Apollon à mes yeux encore à demi clos
S'est fait voir de lauriers la tête environnée,
Lui que j'avois prié, depuis près d'une année,
De ne plus troubler mon repos.

Viens chanter, m'a-t-il dit, viens; il faut te résoudre
A célébrer encor de glorieux exploits.
Louis à son dauphin vient de prêter sa foudre;
Et ce jeune héros, dont tout suivra les lois,
A, pour son coup d'essai, mis Philisbourg en poudre.
Quel plus noble emploi pour ta voix?

Apollon, à ces mots, m'a présenté sa lyre,
Dont j'ai déjà tiré tant d'agréables sons :
Je l'ai prise; et, malgré les maux dont je soupire,
Pleine du beau feu qu'il m'inspire,
Je vais recommencer d'héroïques chansons.

Illustre Montausier, daigne les faire entendre
Au vainqueur à qui je les doi.
Sur elles tu sauras répandre
Un charme à qui son cœur se laissera surprendre.
Sers mon zèle, et dis-lui pour moi :

La saison, la nature, et l'art, unis ensemble,
Ont fait pour Philisbourg des efforts inouïs :
Tu les a surmontés; par toi l'empire tremble;
Tu ressembleras à Louis,
Grand prince, s'il se peut que quelqu'un lui ressemble.

Je m'étois attendue à tout ce que tu fais.
Le dieu des vers dans ses oracles,
Quoi qu'on ait dit, ne ment jamais.
Lorsqu'un fils vint remplir tes plus tendres souhaits,
Apollon, par ma bouche, annonça les miracles
Que tu ferois, lorsque la paix
A ta fière valeur ne mettroit plus d'obstacles.

Tu n'as que trop tenu ce qu'il avoit promis.
Exposé nuit et jour au feu des ennemis,
On t'a vu mépriser en jeune téméraire
Mille et mille volantes morts;
Et l'on diroit, à te voir faire,
Que tu crois qu'en naissant on ait plongé ton corps,
Comme celui d'Achille, au fond des eaux fatales
Qui voyent sur leurs sombres bords
Des rois et des bergers les fortunes égales.

Qu'on vient de découvrir de vertus dans ton cœur!
Et que tu fais du temps un glorieux partage!
Que ce partage cause et de joie et de peur!
Peut-on regarder, sans frayeur,
Les différents périls où ta valeur t'engage?
Peut-on, sans t'adorer, te voir donner tes soins,
Tantôt à pourvoir aux besoins
Des guerriers que la gloire a couverts de blessures,

Et tantôt à tracer de fidèles peintures
Des grandes actions dont tes yeux sont témoins?

Le Soleil, infortuné père
D'un fils indocile, imprudent,
Depuis que Philisbourg a senti ta colère,
Moins lumineux et moins ardent,
D'un cours précipité passe à l'autre hémisphère;
Il remplit à regret son glorieux emploi;
Tu renouvelles sa tristesse,
Lorsqu'il te voit conduire avec tant de sagesse
Les desseins dont Louis s'est reposé sur toi.

De quel œil penses-tu que l'Europe regarde
Ce que tu viens d'exécuter?
Tant d'états, qu'en deux mois ton bras vient d'ajouter
Aux états que le ciel te garde,
Lui font voir tout ce qu'on hasarde,
Et tout ce qu'on s'apprête encore de regrets,
Quand on irrite un roi de qui rien ne retarde
Ni les desseins ni les progrès.

Quelque loin que ta gloire aujourd'hui soit allée,
Elle fait le plaisir du plus sage des rois,
Quand il voit ta prudence à ta valeur mêlée
Assurer le bonheur de l'empire françois.
Plus sûr de son dessein que ne fut autrefois
Le tonnant rival de Pélée,
Il ne craint point qu'un fils efface ses exploits.

Arrête une course si belle;
Aux douceurs du repos la saison te rappelle:
Mars fuit les aquilons, et cherche les zéphyrs.
Viens sécher les beaux yeux d'une auguste princesse,

Viens remplir ses plus doux désirs :
Ton ardeur pour la gloire alarme sa tendresse ;
L'inquiétude et la tristesse
En ton absence ont pris la place des plaisirs.

Tu jouis, Montausier, du doux fruit de tes peines ;
Ton jeune Achille est triomphant
De l'orgueil des aigles romaines :
Vainement contre lui l'empire se défend.
Philisbourg, Franckendal, Manheim, Trèves, Mayence,
Que leurs dieux n'ont pu garantir,
Font bien voir de quel sang le ciel l'a fait sortir,
Et quelle habile main cultiva dès l'enfance
La valeur du héros qui vient d'assujettir
Et du Neckre et du Rhin l'orgueilleuse puissance.

Sur nos sacrés autels on voit fumer l'encens
Pour une si grande victoire :
Tout retentit ici du doux bruit de sa gloire ;
Mais rien n'est comparable aux transports que je sens.
Oui, l'amitié, l'estime, et la reconnoissance,
Que depuis long-temps je te doi,
Me font bien mieux sentir qu'au reste de la France
Un succès dont l'éclat rejaillit jusqu'à toi.

BALLADE.

Votre bonne foi m'épouvante ;
Vous croyez trop légèrement.
Si l'on aimoit fidèlement,

Serois-je encore indifférente ?
Être la dupe des douceurs
D'une troupe vaine et galante
Est le destin des jeunes cœurs.
De cette conduite imprudente
Il n'est cœur qui ne se repente :
Tous les hommes sont des trompeurs.

Jeune, belle, douce, brillante,
Le cœur tendre, l'esprit charmant,
Des malheurs de l'engagement
Ne prétendez pas être exempte.
Affectons-nous quelques rigueurs ;
On se rebute dans l'attente
Des plus précieuses faveurs.
La tendresse est-elle contente ;
On entend dire à chaque amante :
Tous les hommes sont des trompeurs.

Vous croyez que la crainte invente
Les dangers qu'on court en aimant ;
S'il plaît à l'Amour, quelque amant
Un jour vous rendra plus savante.
Vers les dangereuses langueurs
Vous avez une douce pente ;
Vous soupirez pour des malheurs
Dont vous paroissez ignorante.
Vous mériterez qu'on vous chante :
Tous les hommes sont des trompeurs.

ENVOI.

Si, pour vous épargner des pleurs,
Ma raison n'est pas suffisante,

Regardez ce que représente
Le serpent caché sous les fleurs.
Il nous dit : Tremblez, Amarante ;
Tous les hommes sont des trompeurs.

AIR.

L'aimable printemps fait naître
Autant d'amours que de fleurs ;
Tremblez, tremblez, jeunes cœurs.
Dès qu'il commence à paroître,
Il fait cesser les froideurs ;
Mais ce qu'il a de douceurs
Vous coûtera cher peut-être.
Tremblez, tremblez, jeunes cœurs ;
L'aimable printemps fait naître
Autant d'amours que de fleurs.

ÉPÎTRE

A M. LE MARÉCHAL DUC DE VIVONNE,

VICE-AMIRAL DE FRANCE.

Vous que Neptune a vu cent fois
Vainqueur des ennemis du plus grand roi du monde,

Vous qui n'avez pas fait moins de fameux exploits
En terre ferme que sur l'onde;
Généreux maréchal, conservez tous mes droits.
Un puissant ennemi contre moi se déclare,
Contre qui je sens bien que je ne puis tenir;
Pour m'ôter l'honneur, il prépare
Tout ce que l'esprit peut fournir.
La fortune, pour moi toujours impitoyable,
Ne pouvoit, dans tout l'univers,
Me faire un ennemi plus fort, plus redoutable,
Que l'illustre duc de Nevers.
Ah! seigneur, à ce nom vous changez de visage.
Hélas! je devois bien prévoir
Que l'amitié qui vous engage
L'emporteroit sur le devoir,
Et que, sans vous en émouvoir,
Vous verriez mon honneur faire un triste naufrage.
Cependant vous savez combien l'honneur est cher;
Vous savez que Louis ordonne
Que vous fassiez punir, sans excepter personne,
Ceux qui veulent nous l'arracher.
Je le perdrai pourtant, si votre ordre n'empêche
Qu'on ne l'attaque fortement.
Ce n'est pas véritablement
Ce certain honneur qu'on nous prêche
Qu'il faut garder soigneusement:
C'est l'honneur de chanter mieux que tous nos Orphées
L'invincible et sage Louis.
J'ai sur eux remporté de glorieux trophées;
Et Nevers, favori des neuf savantes fées,
Veut m'ôter, par ses chants, l'honneur dont je jouis.

STANCES.

Dans un charmant désert où les tendres Zéphyrs
Folâtrent tous les jours avec la jeune Flore,
Je forme d'innocents désirs,
En songeant au berger que j'aime et qui m'adore;
Et je rêve à tous les plaisirs
Que, s'il étoit ici, je goûterois encore.

Hélas! cent fois la nuit, hélas! cent fois le jour,
Je m'imagine voir, dans ce bois solitaire,
Daphnis, près d'expirer d'amour,
Me dire en soupirant : L'astre qui nous éclaire
Ne voit rien, quand il fait son tour,
Qu'on doive comparer au bonheur de vous plaire.

Lorsqu'auprès d'un ruisseau par mes larmes troublé
Je m'amuse à chanter par quelle violence
Mon esprit se trouve accablé
Des cruelles douleurs d'une si longue absence,
Toujours un soupir redoublé
De ma triste chanson vient rompre la cadence.

Pour flatter ma douleur je ne sais que choisir;
Le chant des rossignols, le bruit d'une fontaine,
Rien ne charme mon déplaisir;
J'en parle si souvent aux nymphes de la Seine,
Que je ne donne pas loisir
Aux échos d'alentour de prendre un peu d'haleine.

Vous que j'ai tant gravé sur les bords d'alentour,
Beau nom de ce berger si cher à ma mémoire,
Croissez comme fait notre amour,
Comme fait ma douleur, et comme fait sa gloire,
Afin de témoigner un jour
Une fidélité qu'on aura peine à croire.

Et toi, tyran des cœurs, enfant délicieux,
Dont l'empire s'étend sur toute la nature,
Amour, ramène dans ces lieux
L'aimable et cher auteur des peines que j'endure;
Ou la mort, en fermant mes yeux,
A ton divin pouvoir s'en va faire une injure.

AIR.

Ne pourrois-je donc point connoître
Quel est ce redoutable Amour
Qui de mon jeune cœur un jour,
A ce qu'on dit, sera le maître?
Ce berger si charmant, si beau,
Qui sous nos chênes verts tous les soirs vient m'attendre,
Et qui connoît quelle herbe est propre à mon troupeau,
Ne pourroit-il pas me l'apprendre?

A M. GARNIER.

Une bourse dans ce temps-ci,
Où, même chez les gens du plus haut caractère,
A travers la dorure éclate la misère,
Est, il faut l'avouer ici,
Un meuble assez peu nécessaire,
A peu près tout autant qu'un vieux amant transi
L'est à jeune et coquette fille.
Cependant, comme à l'hombre, ayant souvent codille,
Et quatre matadors aussi,
On pourroit aisément trouver quelque ressource;
Recevez mon présent, et qu'auprès d'un bon feu,
Le démon qui préside au jeu
De louis tous les jours remplisse cette bourse.
Damon, d'un semblable secours
Vous avez, selon moi, plus besoin que personne;
Vous que votre penchant porte à donner toujours,
Sans vouloir jamais qu'on vous donne,
Et dont l'esprit, plus fort que les autres esprits,
Et plus plein de délicatesse,
Fait voir pour la fortune un généreux mépris.
Si cette inconstante déesse,
A qui par vanité nous sacrifions tous,
Avoit moins d'injustice et de scélératesse,
On n'auroit lieu de faire aucun souhait pour vous.

AIR.

Tandis que vous êtes belles,
Des cœurs soumis et fidèles
Écoutez les doux soupirs;
Riez, charmante jeunesse,
Des leçons que fait sans cesse
Contre les tendres désirs
La raison aux airs sévères.
Eh! sont-ce là ses affaires?
Se connoît-elle en plaisirs?

AIR.

Il est temps de nous alarmer.
De l'amoureux Daphnis fuyons le tendre hommage;
La rigueur est souvent d'un difficile usage.
Ah! de quelque fierté qu'un cœur puisse s'armer,
Lorsqu'un amant qui plaît parle un certain langage,
Il en coûte moins pour aimer,
Qu'il n'en coûte pour être sage.

ÉPÎTRE

A M. LE DUC DE MONTAUSIER.

20 décembre 1689.

Sur vos lettres, sur vos discours,
(On ne peut pas de meilleurs gages)
Je crois, seigneur, que mes ouvrages
Vous ont plu, vous plairont toujours.

Dans cette juste confiance
Qui fait mon plaisir le plus doux,
Je vous en offre un qui, je pense,
N'a jamais été vu de vous.

Si de l'examiner vous vous donnez la peine,
Son tour ne vous déplaira pas;
Et vous n'y trouverez, sans faire trop la vaine,
Rien de guindé ni rien de bas.

Comme de son travail d'ordinaire on s'entête,
Ce que je dis du mien fait sur vous peu d'effet.
Il n'est sans doute point parfait;
Mais mon excuse est toute prête:
J'étois jeune quand je l'ai fait.

Belle excuse à donner! me direz-vous peut-être
D'un air brusque, d'un ton fâché.
Falloit-il le faire paroître
Que vous ne l'eussiez retouché?

Ah ! seigneur, depuis quatre lustres,
Pour faire qu'il soit sans défauts,
Une troupe d'amis illustres
A joint ses soins à mes travaux.

Mais, soins infortunés, et travaux inutiles !
Les enfants que l'hymen fournit
A corriger sont moins faciles
Que tous les enfants de l'esprit.

Tel est celui pour qui j'espère
Ce généreux secours éprouvé tant de fois ;
Apollon n'en est pas le père,
C'est à l'hymen que je le dois.

Je voudrois fort qu'il plût. Mais, seigneur, il me semble
Qu'il faut, pour prévenir le monde en sa faveur,
Qu'il puisse aller par vous au héros qui rassemble,
Avec la qualité d'équitable vainqueur,
La piété sincère et la fière valeur,
Vertus qu'on ne voit guère ensemble.

AU MÊME.

Ami ferme et fidèle, unique et sûr asile
Pour le mérite malheureux,
Prodige de la cour, ennemi généreux
De la complaisance servile ;

Illustre Montausier, l'honneur de ces climats,
Pour qui les portes du trépas
Ont semblé si long-temps ouvertes,
Qui pourroit vous connoître, et ne pas regarder
Comme la plus grande des pertes
Une mort que le ciel ne peut trop retarder?

Tandis que d'une ame héroïque
Vous souteniez des maux si longs, si douloureux;
Tandis que gémissoit pour vous la voix publique
(Éloge qui n'est point douteux),
Nos cœurs ne furent pas les seuls qui s'affligèrent:
Ces dieux à qui la crainte éleva des autels,
A ce qu'on m'a dit, partagèrent
L'inquiétude des mortels.

Dans le doux loisir que vous donne
L'heureux retour d'une santé
Qui doit vous faire voir encor plus d'une automne,
Écoutez-moi, voici ce qu'on m'en a conté.

Un dieu de votre connoissance,
Capricieux, cruel, et qu'on appelle Amour,
A la nymphe aux cent voix demandoit l'autre jour:
Que fait-on maintenant en France?
Car vous n'ignorez pas, je pense,
Que je n'habite plus dans ce charmant séjour.

Ce qu'on y fait? répondit-elle.
Louis, dont autrefois vous étiez satisfait,
S'y prépare à punir l'audace criminelle
Des nombreux ennemis que sa gloire lui fait.
Le goût pour ces sortes d'ouvrages
Qu'inspirent les savantes sœurs

S'y perd faute de protecteurs.
On y fait peu de cas de vos doux badinages :
Le vin, le jeu, la chasse, y paroissent meilleurs ;
Et le petit nombre des cœurs
Pour qui le mérite a des charmes
Y sent pour Montausier les plus vives alarmes ;
Il a de mortelles langueurs.

Quoi ! Montausier perdre la vie !
S'écria cet enfant qui vous a fait aimer
De l'incomparable Julie
Que le ciel avoit pris tant de soin de former.
Cruelle Renommée ! ah ! que viens-je d'entendre ?
En achevant ces mots, il pâlit, il trembla ;
Il ne voulut plus rien apprendre,
Et vers Jupiter il vola.

Est-ce ainsi, maître du tonnerre,
Lui dit-il brusquement devant les autres dieux,
Que vous veillez sans cesse au bonheur de la terre ?
De la troupe des maux le plus pernicieux
Déclare à Montausier une cruelle guerre.
Est-il des jours plus précieux ?

Eh ! d'où vient qu'Apollon, qui dans ce coin rumine
Quelques inutiles chansons,
Et qui, divinité de deux ou trois façons,
Se mêle de la médecine,
Ne cherche point quelque racine
Qui guérisse l'appui de ses chers nourrissons ?

Quoi ! je verrai périr comme un homme ordinaire
Un ami dont le cœur me respecta toujours,
Et qui m'a garanti de tous les mauvais tours

Que de tout temps l'Hymen est en droit de me faire!
Non, non, pour Montausier j'obtiendrai du secours;
Vous avez intérêt de ne me pas déplaire.

Mais ne diroit-on pas qu'être de ses amis,
S'écria le dieu de la Thrace,
Exempte de souffrir la fatale disgrace
Où tous les hommes sont soumis?
Amour, vous portez loin l'audace :
Vous devriez être content
Que ce mortel, cet homme illustre,
Pour qui vous vous empressez tant,
Ait fini le seizième lustre.
Dans le plus terrible danger,
Je l'ai vu tant de fois si peu se ménager,
Tant de fois de larges blessures
Mes yeux ont vu le fer et le feu le couvrir,
Qu'il ne devroit plus être en état de mourir.

A cette belle remontrance,
L'Amour, depuis long-temps irrité contre Mars,
Gardoit un dangereux silence,
Et promenoit sur lui d'étincelants regards.
Entre ces dieux cruels le désordre alloit naître,
Si le grand Jupiter, toujours bon, toujours doux,
N'eût appelé l'Amour, pour lui faire connoître
Que du fatal instant il n'étoit pas le maître.
Au fier Destin adressez-vous,
Lui dit-il; je le vois paroître.

Alors le petit dieu mutin,
Oubliant tout d'un coup Mars et sa réprimande,
Les yeux baignés de pleurs, harangua le Destin.
O vous à qui rien ne commande,

O vous.... Ne me fais point de discours superflus,
Interrompit l'être inflexible :
Je sais ce que tu crains ; mais ne t'afflige plus.
De tout temps j'ai marqué dans ce livre terrible
Qui de tous les mortels règle les actions
Que Montausier verra cette ligue orgueilleuse,
Malgré les vains efforts de tant de légions,
Apprendre aux autres nations
Des exploits de Louis la suite merveilleuse.

Je ne vous dirai point quels furent les transports
Du dieu dont tout connoît la puissance suprême ;
Pour les représenter l'éloquence elle-même
Feroit d'inutiles efforts.
Il me semble qu'il dut, dans l'excès de sa joie,
Sentir tout ce que j'ai senti
Quand j'appris que des maux où vous étiez en proie
Le ciel vous avoit garanti.

Ne traitez point, seigneur, ceci de bagatelle ;
Ce que je vous écris, je le tiens de bon lieu.
Est-il rare qu'une mortelle
En commerce avec plus d'un dieu
Sache du ciel quelque nouvelle ?

A M. LE MARQUIS
DE MARCILLY,
pour le jour de la Saint-Louis. 1690.

Pour imiter votre patron,
Non pas en tout, mais en partie,
Car de la sainteté vous n'avez nulle envie,
Vous voulez, marquis, ce dit-on,
Aller crever en Hybernie.
Ne vous récriez point sur la comparaison
De la gent irlandoise à la gent sarrasine;
C'est tout un : et s'il faut que l'humeur paladine
Vous fasse guerroyer en ce maudit canton,
Je gage Marmuse et Mignon [1]
Que vous regretterez ma mauvaise cuisine.

A M. LE BARON
DE BRETEUIL,
introducteur des ambassadeurs.

Quand de mes intérêts vous voulez vous charger,
Songez-vous à ce que vous faites?

[1] Chat et écureuil.

Contre qui le voudra j'offre ici de gager
Deux ou trois tendres chansonnettes
Que mon étoile à corriger
Vous coûteroit plus qu'à changer
Toutes les prudes en coquettes.

Ne me renvoyez point à certains cheveux gris
Sur lesquels, au retour de la célèbre ville
Qui fut le berceau de Virgile,
Se récrièrent tant Versailles et Paris,
Et qu'en homme rempli d'adresse
Vous donnez tous les jours aux mères, aux maris,
Pour garants de votre sagesse.

A quoi vous serviroit de prendre ce détour?
J'ai l'honneur de vous bien connoître.
Daphnis, affectez de paroître,
Autant qu'il vous plaira, dégoûté de l'amour:
Formé pour le sentir et pour le faire naître,
Vous m'avez bien la mine d'être
En commerce galant jusques au dernier jour.

Quand je dévoile ces mystères,
Je crois vous voir me dire avec un air grondeur:
Si pour aimer toujours le ciel a fait mon cœur,
De quoi vous mêlez-vous? sont-ce là vos affaires?
Non vraiment, ce ne les sont pas;
Je ne suis point à me le dire.
Mais bien vous en a pris que je ne fais que rire
De l'affront que reçoit mon sexe en pareil cas.
Vous auriez fait d'Iphis le vilain personnage:
Oui, sans doute, ma perte eût été d'âge en âge
Célèbre par votre trépas,

Si j'avois pris, selon l'usage,
La querelle de mes appas.

Plus je repasse dans ma tête
Ce temps où, par malheur pour messieurs les époux,
Vous alliez tous les jours de conquête en conquête,
Et plus je trouve malhonnête
Que vous n'ayez daigné rendre le mien jaloux.
Ceci n'est point plaisanterie.
Pour vous, comme pour moi, c'est un vilain endroit.
Tous deux vingt ans de moins, tous deux sous même toit
Sans la moindre galanterie!
O siècle! ô mœurs! qui le croiroit?
Est-ce ma faute? est-ce la vôtre?
Parlez. Mais que vais-je éplucher?
Si les nœuds de l'Amour n'ont pu nous attacher,
Tous deux vingt ans de plus, tous deux loin l'un de l'autre,
Il est bien temps de s'en fâcher!

Mais, quand de nos tiédeurs j'aurois trouvé la cause,
Il n'en seroit ni plus ni moins.
Remplissons notre esprit de plus solides soins;
Daphnis, autre temps, autre chose.
Je vous quitte aujourd'hui d'hommages, de désirs;
Exemple dans mon sexe assez grand, assez rare:
Après avoir passé la saison des plaisirs,
Au hasard des affronts que l'amour nous prépare,
Souvent nous poussons des soupirs.
Mais quelle vanité barbare
Fait que j'ose insulter à de pareils malheurs?
Je mériterois bien de faire les honneurs
De quelque aventure bizarre,
Et d'être le jouet de nos jeunes seigneurs.

Éloignons cette idée ; elle est trop effroyable,
Pour la conserver plus long-temps.
Tout ce qu'a l'amitié de tendres mouvements
M'en offre une plus agréable.
C'est à vous à tenir ce qu'elle me promet ;
Vous qui voulez, Daphnis, que ses nœuds nous unissent,
Et que de quelques soins vos soins me garantissent ;
C'est à vous d'empêcher que tout ce que permet
Une conduite négligente,
Faute qu'ami d'humeur galante,
A-peu-près comme vous, assez souvent commet,
Fasse qu'un jour je me repente
Du doux engagement où l'amitié nous met.
Pour moi qui suis égale, et qui ne suis qu'amie,
Vous ne devez pas avoir peur
De trouver au fond de mon cœur
Un seul moment du jour ma tendresse endormie.

STANCES IRRÉGULIÈRES

sur les victoires remportées pendant la campagne de 1690.

Fille du ciel, aimable Paix,
Vous qui de tous les biens êtes toujours suivie,
Vous que l'aveugle erreur et la jalouse envie
Ont voulu d'ici-bas exiler pour jamais ;
Louis est triomphant sur la terre et sur l'onde,

Ses nombreux ennemis sont confus, sont défaits;
Il va vous redonner au monde.

Si les secrets du ciel peuvent se pénétrer,
Les glorieux succès qu'il accorde à ses armes
Forceront la discorde et l'envie à rentrer
Dans ces lieux destinés à d'éternelles larmes.
Oui, je prévois qu'avant le temps
Où les rossignols par leurs chants
Font retentir les bois de plaintes amoureuses,
Vous descendrez ici du céleste séjour.
Plus ses armes seront heureuses,
Plus tôt vous serez de retour.

Entre les bras de la Victoire
On a vu ce héros déjà plus d'une fois,
Pour n'écouter que votre voix,
Imposer silence à sa gloire.
Son ame, au-dessus des faveurs
Que fait l'inconstante déesse,
N'a point ce lâche orgueil ni ces dures rigueurs
Qui mettent le comble aux malheurs
D'un ennemi forcé d'avouer sa foiblesse;
Vice des vulgaires vainqueurs.
Ici la même main qui terrasse relève;
Et toujours de Louis le triomphe s'achève
Par le retour de vos douceurs.

Plus à ses peuples qu'à lui-même,
Il ne voit qu'à regret ce qu'ils font aujourd'hui;
Et ses peuples, instruits à quel point il les aime,
Goûteroient un plaisir extrême
A donner tous leurs biens et tout leur sang pour lui.

Il voudroit qu'au milieu de ces brillantes fêtes
Qu'enfante un doux loisir dans les lieux où vous êtes
Tous ses sujets pussent vieillir.
Ce glorieux souci sans cesse l'accompagne;
Des conquêtes qu'il fait, des batailles qu'il gagne,
Vous êtes le seul fruit qu'il prétend recueillir.

De rage et de douleur je les vois qui frémissent
Au bruit de ses fameux exploits,
Ces fiers princes qui vous haissent,
Et qui, foulant aux pieds toutes sortes de lois,
Pour un usurpateur trahissent
Leur gloire et l'intérêt des rois.
La terre a bu le sang de leurs meilleures troupes;
La mer, malgré les vents qui combattoient pour eux,
Pêle-mêle a reçu vaisseaux, canons, chaloupes,
Soldats et matelots, dans ses gouffres affreux.
Goûtez, charmante Paix, une douce vengeance
Du mépris qu'ils ont fait de vos plus sacrés nœuds;
Vous serez la ressource et l'unique espérance
De leur monstrueuse alliance
Qu'a cimentée un crime heureux.

LA SOLITUDE.

IDYLLE.

CHARMANTE et paisible retraite,
Que de votre douceur je connois bien le prix!

Et que je conçois de mépris
Pour les vains embarras dont je me suis défaite !
Que sous ces chênes verts je passe d'heureux jours !
Dans ces lieux écartés que la nature est belle !
Rien ne la défigure ; elle y garde toujours
La même autorité qu'avant qu'on eût contre elle
Imaginé des lois l'inutile secours.
Ici le cerf, l'agneau, le paon, la tourterelle,
Pour la possession d'un champ ou d'un verger,
N'ont point ensemble de querelle ;
Nul bien ne leur est étranger ;
Nul n'exerce sur l'autre un pouvoir tyrannique ;
Ils ne se doivent point de respects ni de soins ;
Ce n'est que par les nœuds de l'amour qu'ils sont joints ;
Et d'aïeux éclatants pas un d'eux ne se pique.
Hélas ! pourquoi faut-il qu'en ces sauvages lieux
Soient réservés des biens si doux, si précieux ?
Pourquoi n'y voit-on point d'avare, de parjure ?
N'est-ce point qu'entre vous, tranquilles animaux,
Tous les biens sont communs, tous les rangs sont égaux,
Et que vous ne suivez que la seule nature ?
Elle est sage chez vous, qui n'êtes point contraints
Par une loi bizarre et dure.
Quelle erreur a pu faire appeler les humains
Le chef-d'œuvre accompli de ses savantes mains ?
Que pour se détromper de ces fausses chimères,
Qui nous rendent si fiers, si vains,
On vienne méditer dans ces lieux solitaires.
Avec étonnement j'y voi
Que le plus petit des reptiles,
Cent fois plus habile que moi,
Trouve pour tous ses maux des remèdes utiles.

Qui de nous, dans le temps de la prospérité,
A l'active fourmi ressemble?
A voir sa prévoyance, il semble
Qu'elle ait de l'avenir percé l'obscurité;
Et qu'étant au-dessus de la foiblesse humaine
Elle ne fasse point de cas
De tout ce qu'étale d'appas
La volupté qui nous entraîne.
Quels états sont mieux policés
Que l'est une ruche d'abeilles?
C'est là que les abus ne se sont point glissés,
Et que les volontés en tout temps sont pareilles.
De leur roi, qui les aime, elles sont le soutien;
On sent leur aiguillon dès qu'on cherche à lui nuire;
Pour les châtier il n'a rien;
Il n'est roi que pour les conduire,
Et que pour leur faire du bien.
En vain notre orgueil nous engage
A ravaler l'instinct qui dans chaque saison,
A la honte de la raison,
Pour tous les animaux est un guide si sage.
Ah! n'avons-nous pas dû nous dire mille fois,
En les voyant être heureux sans richesse,
Habiles sans étude, équitables sans lois,
Qu'ils possèdent seuls la sagesse?
Il n'en est presque point dont l'homme n'ait reçu
Des leçons qui l'ont fait rougir de sa foiblesse;
Et, quoiqu'il s'applaudisse, il doit à leur adresse
Plus d'un art que sans eux il n'auroit jamais su.
Innocents animaux, quelle reconnoissance
Avons-nous de tant de bienfaits?
Des présents de la terre, hélas! peu satisfaits,

Nous vous sacrifions à notre intempérance.
Quelle inhumanité ! quelle lâche fureur !
Il n'est point d'animal dont l'homme n'adoucisse
La brutale et farouche humeur,
Et de l'homme il n'est point d'animal qui fléchisse
Le cruel et superbe cœur.
De quel droit, de quel front est-ce que l'on compare
Ceux à qui la nature a fait un cœur barbare
Aux ours, aux sangliers, aux loups ?
Ils sont moins barbares que nous.
Font-ils éprouver leur colère
Que lorsque d'un chasseur avide et téméraire
Le fer ennemi les atteint,
Ou que lorsque la faim les presse et les contraint
De chercher à la satisfaire ?
Vaste et sombre forêt, leur séjour ordinaire,
N'est-ce, en vous traversant, que leur rage qu'on craint ?
Hélas ! combien de fois cette nuit infidèle
Que vous offrez contre l'ardeur
Dont au milieu du jour le soleil étincelle,
A-t-elle été fatale à la jeune pudeur !
Hélas ! combien de fois, complice
Et de meurtres et de larcins,
A-t-elle dérobé de brigands, d'assassins,
Et d'autres scélérats, aux yeux de la justice !
Combien avez-vous vu de fois
Le frère armé contre le frère
Faire taire du sang la forte et tendre voix,
Et dans l'héritage d'un père
Par le crime acquérir de légitimes droits !
Parlez, forêts : jadis une de vos semblables
Daigna plus d'une fois répondre à des mortels :

Quelles fureurs aussi coupables
Pouvons-nous reprocher à vos hôtes cruels ?
Si quelquefois entr'eux une rage soudaine
Les porte à s'arracher le jour,
Ce n'est point l'intérêt, l'ambition, la haine
Qui les anime ; c'est l'amour.
Lui seul leur fait troubler votre sacré silence ;
Amoureux, rivaux et jaloux,
Leur cœur ne peut souffrir la moindre préférence ;
La mort leur semble un sort plus doux.
D'une si belle excuse, au dur siècle où nous sommes,
On ne peut déguiser les maux que nous faisons ;
Non, des meurtres sanglants, des noires trahisons
L'amour ne fournit plus aux hommes
Les violents conseils ni les tendres raisons.

AIR.

TRIOMPHEZ, aimable printemps,
Du long et triste hiver qui désole nos champs ;
Et redonnez à nos bocages,
En faveur des heureux amants,
De verts gazons, d'épais feuillages.
Qu'une agréable nuit règne au milieu du jour,
Et cachez les tendres mystères.
Revenez, hâtez-vous. Hélas ! votre retour
Est peut-être attendu par cent jeunes bergères.

SUR LA MORT
DE M. LE DUC DE MONTAUSIER.

IDYLLE. 1690.

Sur le bord d'un ruisseau paisible
Olympe se livroit à de vives douleurs,
Et, malgré ses autres malheurs,
Au sort de Montausier attentive et sensible,
Disoit, en répandant des pleurs :
Qu'allez-vous devenir, belles infortunées,
Muses qu'il protégea dès ses jeunes années ?

Qu'allez-vous devenir, héroïques vertus,
Vous qui, tremblantes, éplorées,
Après vos temples abattus,
Chez lui vous étiez retirées ?
Les titres précieux dont furent revêtus
Ces Grecs et ces Romains ornements de l'histoire
Sont dus à ce héros d'immortelle mémoire,
Qui, par des sentiers peu battus,
Marcha d'un pas égal vers la solide gloire.

Muses, vertus, hélas ! qui sera votre appui ?
Et qui regardera comme d'affreux spectacles
Votre misère et votre ennui ?
Qui vous écoutera ? qui voudra, comme lui,
Vous conduire, à travers d'innombrables obstacles,
Au grand roi qui règne aujourd'hui ?

Ah! qu'une telle perte ouvre de précipices!
Qu'elle va vous livrer à d'injustes caprices!
Que de dédains et de dégoûts!
Muses, vertus, hélas! l'ignorance et les vices
Peut-être par sa mort triompheront de vous.

Injustice de la nature!
Les arbres dont l'ombrage embellit ces côteaux
Ne craignent point des ans l'irréparable injure;
Leur vieillesse ne sert qu'à les rendre plus beaux:
Après avoir d'un siècle achevé la mesure,
Ils passent bien avant dans les siècles nouveaux.
Où voit-on quelque homme qui dure
Autant que les sapins, les chênes, les ormeaux?

Mais pourquoi m'amuser, dans ma douleur mortelle,
A faire à la nature une vaine querelle?
Arbres qui vivez plus que nous,
Jouissez d'un destin si doux;
J'ai bien d'autres sujets de murmurer contre elle.
Puis-je voir, sans blâmer des ordres si cruels,
Qu'un de ces indignes mortels
Que dans sa paresse elle forme
De ce qu'elle a de plus mauvais
Plus tard que Montausier s'endorme
De ce fatal sommeil qui ne finit jamais?

Un excès de douleur et de délicatesse
Porte ma colère plus loin.
Tout homme, quel qu'il soit, dont elle a pris le soin
De conduire la vie à l'extrême vieillesse,
Quand il s'offre à mes yeux, les blesse.
Non, je ne saurois plus souffrir

Que de la fin d'un siècle ici quelqu'un approche,
Sans lui faire un secret reproche
Du long temps qu'il est à mourir.

Vous qu'avec une ardeur sincère
J'invoquois pour sauver une tête si chère,
Dieux, quelquefois ingrats et sourds,
Seize lustres entiers ne firent pas le cours
D'une vie également belle,
Et qui devoit durer toujours,
Si le mérite étoit un assuré secours
Contre une loi dure et cruelle.
Vous ne vouliez pas que son cœur
Eût le plaisir de voir ce prince dont l'enfance
Fut confiée à sa prudence
Une seconde fois vainqueur
Des fières nations que l'envie et l'erreur
Osent armer contre la France.
Vous êtes satisfaits. Les barbares efforts
De la déesse qui délie
Les invisibles nœuds qui joignent l'ame au corps
Ont fait que sur les sombres bords
Montausier a rejoint sa divine Julie [1].
Tous deux, malgré cette eau qui fait que tout s'oublie,
Sentent encor de doux transports;
Et tous deux sont suivis de ces illustres morts
Qui, dans une saison aux muses plus propice,

[1] Julie-Lucine d'Angenne, duchesse de Montausier, connue auparavant sous le nom de mademoiselle de Rambouillet, surtout par les œuvres de Voiture.

Firent de leurs charmants accords
Retentir si long-temps le palais d'Artenice,
Tandis que des grands noms du héros que je plains
Aux siècles à venir on transmet la mémoire,
Et que les plus savantes mains
Élèvent à l'envi des temples à sa gloire.

AIR.

Qu'est devenu cet heureux temps
Où le chant des oiseaux, les fleurs d'une prairie,
Et le soin de ma bergerie,
Me donnoient de si doux moments?
Cet heureux temps n'est plus, et je ne sais quel trouble
Fait que tous les plaisirs sont pour moi sans douceur.
J'ignore ce qui met ce trouble dans mon cœur;
Mais auprès d'Iris il redouble.

AIR.

Suivi des rossignols, des zéphyrs, des amours,
Et couronné de fleurs nouvelles,
Le printemps ramène toujours
Les plaisirs avec les beaux jours:
Mais, hélas! ce n'est plus pour les amants fidèles.

LETTRE A MADAME ***.

Je croyois ce matin ne vous aimer plus, madame; et le trouble secret avec lequel j'ouvre vos lettres ne me désabusoit point : je prenois cette émotion trompeuse pour l'effet d'un dépit que j'imaginois devoir être à l'épreuve de tous vos charmes. Mais à quoi sert, madame, de vous disputer quelque chose?

On se mutine aisément,
On s'apaise tout de même,
Et le raccommodement
Redouble l'engagement.

Encore un dépit ou deux, et je vous aimerai jusqu'à la folie. Si j'étois sûre qu'il produisît un aussi bon effet chez vous, les menaces que vous me faites ne me donneroient guère d'inquiétude. Loin d'apaiser votre colère, que je prendrois de plaisir à l'irriter! Mais, madame, vous m'avez trop bien instruite du pouvoir que vous conservez sur vous-même, pour prétendre à l'honneur de la détruire. Vous allez voir que, suivant vos ordres, je me souviens du jardin du Palais-royal.

Ce jardin où je vous ai vue,
Tout désagréable qu'il est,

A je ne sais quoi qui me plaît.
Je n'y saurois entrer sans avoir l'ame émue;
J'y passe des jours sans ennui,
Moi qui traîne en tous lieux la douleur qui me tue.
D'où vient..... Hélas! Iris, je m'en suis aperçue :
Ce charme ne vient pas de lui.

Que vous auriez de joie, madame, si je laissois à votre malice le loisir de réfléchir là-dessus! et qu'elle auroit bientôt trouvé une raison au plaisir que me donne quelquefois une promenade où je vous laissai voir tout mon cœur! Trouvez bon que je manque aujourd'hui de complaisance pour elle, et que je vous explique ce qui enchante mes chagrins dans un lieu où quelque chose plus fort que ma raison me fait croire que je suis encore.

Ce n'est qu'à ma seule mémoire
Que je dois des moments si doux.
Ici tout me parle de vous;
Ici de votre cœur tout fait la tendre histoire.
Sur le bord de ces claires eaux,
N'ai-je pas vu vos yeux plus brillants et plus beaux,
Quoiqu'en tout temps, Iris, leur beauté soit extrême?
Ici je vous ai vu flatter mon jeune chien,
Là vous m'avez dit, Je vous aime.
. . . . . .

Sous ces ombrages verts, où, sans autres témoins
Que les rossignols et Zéphyre,
Vous avez, par vos tendres soins,
Adouci le tourment que je n'osois vous dire.

Dans ces bois où mon cœur poussa tant de soupirs,
Où ce doux souvenir me rappelle sans cesse,
Hélas ! Iris, que ma tendresse
Me donne de tristes plaisirs !

Cette occupation ne durera pas encore long-temps, madame; et je prétends bientôt aller goûter auprès de vous des plaisirs qui ne seront mêlés d'aucune amertume.

J'ai bien de la joie de la justice que madame rend à votre mérite. En échange, ayez-en un peu de celle que j'ai aujourd'hui; elle n'est pas sans raison. Je suis folle de vous en dire tant. Adieu, madame, etc.

ÉPÎTRE

A M. DE PONTCHARTRAIN.

Pour l'état votre temps est un bien précieux
Dont il ne faut pas qu'on abuse;
Ainsi, sans les détours d'un art ingénieux
Où souvent mon esprit s'amuse,
Je viens au fait, et je vous dis
Que moi, que le public, qui peut-être s'abuse,
Appelle la dixième Muse,
Du matin au soir je maudis
Le barbare destin que de mes maux j'accuse.

Vous à qui le destin donne tant de beaux jours,
Sans mélange de mauvais tours,
Si, par reconnoissance pure,
Votre favorable secours
Me vouloit empêcher de lui dire toujours
Quelque atroce et nouvelle injure,
Et vouloit mettre enfin à couvert son honneur
Des reproches honteux dont la race future
L'accablera sur mon malheur;
L'occasion est belle, sûre;
Et vous êtes propre, seigneur,
A mettre à fin telle aventure.

En attendant qu'avec loisir
Vous raisonniez sur cette affaire,
Du moins sauvez ma gloire, et que le déplaisir
D'être par vous traitée en personne vulgaire
Ne redouble point ma colère.
Lorsqu'Auguste dans Rome accabloit de bienfaits
Les mortels qui pour lui cueilloient sur le Parnasse
De ces fleurs dont l'éclat est encor vif et frais,
Est-ce qu'en bonne foi Virgile, Ovide, Horace,
Étoient les derniers satisfaits?

Seigneur, à l'avenir, épargnez-moi la honte
Dont me couvre un si dur affront:
Que tantôt à Brunet, que tantôt à Frémont,
Lorsque l'astre du jour sur l'horizon remonte,
Vienne de votre part un ordre un peu plus prompt,
Qui marque que Louis me distingue, et tient compte
Des lauriers dont cent fois j'ai couronné son front.
Que d'orgueil, direz-vous, se fait ici connoître!
Ah! n'allez pas si vite; il ne faut pas toujours

Juger de ce qu'on sent par ce qu'on fait paroître.
Sous le faste et l'orgueil dont est plein ce discours
Je cache autre chose peut-être.

Peut-être moins sensible au grand nom.... Mais, holà:
Soit que je sois trop vaine, ou trop infortunée,
N'approfondissons point cela.
Je me suis plainte à vous, j'ai soulagé par-là
Un dépit de près d'une année:
C'est assez; et, de plus, voilà,
Sans vous avoir loué ma lettre terminée.
Par cette circonstance elle vous plaira fort,
Je le sais. Mais combien de vérités j'immole
A la modeste humeur que vous donna le sort!
Sachez-m'en gré, seigneur; pour vous tenir parole
Je me fais un cruel effort.

AIR.

Dans un bois sombre et solitaire,
Iris, seule avec son berger,
Sentit que, s'il osoit devenir téméraire,
Elle courroit un grand danger.
La charmante couleur qu'un peu de honte attire
Sur son beau teint se répandit;
Et le berger entendit
Ce que sa rougeur vouloit dire.

A M. CAZE,

pour le jour de sa fête. 1690.

On dit que je ne suis pas bête :
Cependant, n'en déplaise aux donneurs de renom,
Quand il faut chanter votre fête,
Je ne saurois tirer un seul vers de ma tête.
Jean ! Que dire sur Jean ? C'est un terrible nom,
Que jamais n'accompagne une épithète honnête.
Jean des Vignes, Jean Logne... Où vais-je ? Trouvez bon
Qu'en si beau chemin je m'arrête,
Et que, pour comparer vous et votre patron,
Je prenne sur un autre ton
Ce que la légende me prête.
M'y voilà. Commençons par le saint qu'aujourd'hui
Notre mère la sainte église
Ordonne que l'on solennise ;
Et voyons quel rapport vous avez avec lui.
Ou je m'y connois mal, ou vous n'en avez guère ;
Point du tout même, à parler franc.
L'évangéliste et vous, plus je vous considère,
Et plus je vais du noir au blanc.
Avoir pu de Satan éviter tous les pièges ;
Avoir été d'un dieu le disciple chéri ;
Jusqu'à la fin des temps voir les glaçons, les neiges,
Faire place au printemps fleuri,
Privilège qui seul vaut tous les privilèges ;

N'est pas ; selon moi, ce qui fait
De l'apôtre et de vous toute la différence :
Et l'Apocalypse est un trait
Qui, fussiez-vous un saint parfait,
Gâteroit trop la ressemblance.
O qu'heureuses auroient été
Quantité de doctes cervelles,
Si saint Jean eût écrit avec la netteté
Qui, jointe au tour charmant, aux graces naturelles,
Rend vos tendres chansons si belles !
Mais que fais-je ? où m'emporte un enjoûment outré ?
Comparer un livre sacré
A de profanes bagatelles !
De telles libertés trouvent plus d'un censeur
Qui charitablement en fait un mauvais conte.
Évitons un danger qui n'est jamais sans honte.
Peut-être chez le précurseur
Trouverons-nous mieux notre compte.
Essayons. Ah ! c'est encor pis ;
Vous n'êtes en rien parallèles.
Il prêchoit au désert, et vous dans les ruelles.
Une peau de chameau faisoit tous ses habits ;
Vous donnez volontiers dans les modes nouvelles.
Il se désaltéroit dans un coulant ruisseau,
Se nourrissoit de sauterelles :
Vous ne quitteriez pas les ortolans pour elles ;
Et je me trompe fort, ou vous n'aimez que l'eau
Que boivent à longs traits les neuf doctes pucelles.
Vous le voyez, j'ai beau chercher,
Tourner, approfondir, passer d'un saint à l'autre,
Vous n'avez rien du tout, soit dit sans vous fâcher,
Du précurseur ni de l'apôtre.

J'enrage cependant avec mon bel esprit.
Aussi pourquoi faut-il, tourné comme vous êtes,
Porter un nom qui ne fournit
Rien d'agréable à dire aux plus savants poëtes,
Et sur qui, si j'osois en croire mon dépit,
Je reviendrois aux épithètes?
Demeurez-en d'accord; ce n'est pas sans raison
Que, de votre nom effrayée,
Je me suis d'abord écriée:
Que dirai-je sur un tel nom?
J'ai prévu l'embarras. Quand je fais quelque ouvrage,
Je tâte toujours le terrain.
Ah! que maudit soit le parrain
Qui vous alla donner ce beau nom en partage!
Il étoit sans doute en courroux,
Et vouloit vous faire une injure.
Fut-il jamais un nom d'un plus mauvais augure?
Croyez-moi, débaptisez-vous.

RONDEAU.

Entre deux draps de toile belle et bonne,
Que très souvent on rechange, on savonne,
La jeune Iris, au cœur sincère et haut,
Aux yeux brillants, à l'esprit sans défaut,
Jusqu'à midi volontiers se mitonne.

Je ne combats de goûts contre personne:
Mais franchement sa paresse m'étonne;

C'est demeurer seule plus qu'il ne faut
Entre deux draps.
Quand à rêver ainsi l'on s'abandonne,
Le traître Amour rarement le pardonne;
A soupirer on s'exerce bientôt:
Et la vertu soutient un grand assaut,
Quand une fille avec son cœur raisonne
Entre deux draps.

ÉPÎTRE

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE,

SUR LA PRISE DE MONS,

qui fut lue à l'académie françoise le 25 août 1690.

Toi chez qui la raison devance les années,
Toi qui fais déjà voir ces guerrières ardeurs
Dont ont brûlé tous les grands cœurs;
Prince, à qui je promis de belles destinées,
Quand, l'esprit agité de divines fureurs,
Je couvris ton berceau de fleurs,
Souffre qu'à ta gloire sensible
J'entre dans les raisons qui doivent t'irriter.
Pour un héros naissant quel chagrin plus terrible
Que lorsqu'il voit exécuter
Ce qu'on sait qu'il est impossible
A tous les héros d'imiter?

Pour flatter ta douleur, je sais qu'on pourra dire
Que les évènements divers
Qui font le destin d'un empire
Circulent avec l'univers ;
Qu'en son sein la nature enfin ne tient encloses
Qu'un nombre limité de choses
Que nous voyons passer et revenir toujours ;
Et qu'ainsi ta valeur, unie à ta prudence,
Pourra bien donner à la France
Des jours aussi beaux que nos jours.

Mais pourquoi t'abuser ? Quand les guerres futures
Ramèneroient pour toi ces grandes aventures
Qui de l'oubli sauvent les noms,
On ne reverra plus ensemble
Les circonstances que rassemble,
En faveur de Louis, la conquête de Mons.
Cherche à suivre pourtant l'exemple qu'il te donne.
Si l'immortel laurier dont son front se couronne
N'est réservé que pour lui seul,
Tu dois te consoler dans l'agréable attente
D'une gloire assez éclatante :
Tu peux, sans être égal à ton auguste aïeul,
Passer tous les héros que l'antiquité vante.

Tu t'offenses, prince charmant !
Mais écoute un peu moins ta fierté naturelle :
Et, pour voir sur ce rare et grand évènement
Si je parle plus juste qu'elle,
Quitte les jeux, les ris où ton âge t'appelle ;
Entre avec moi pour un moment
Dans tout ce que renferme une action si belle.

Vois cet amas prodigieux
De bombes, de canons, images de la foudre
Qui jadis réduisit en poudre
Les Titans trop ambitieux.
Dans le même temps, considère
Ce camp où l'abondance accompagne les pas
D'un monde de vaillants soldats,
Peu semblable à ces camps qu'une affreuse misère
Dépeuple autant que les combats.
Avec tant de secret, d'activité, d'adresse,
Un si grand dessein s'est conduit,
Que la nymphe qui vole et qui parle sans cesse
N'en a pu répandre le bruit.
Utile et glorieux ouvrage
De ce ministre habile, infatigable et sage,
Que le plus grand des rois de sa main a formé;
Que ni difficulté ni travail ne rebute,
Et qui, soit qu'il conseille, ou soit qu'il exécute,
De l'esprit de Louis est toujours animé.

Sur ces préludes de victoire
C'est assez arrêter tes yeux;
Regarde naître en d'autres lieux
D'autres occasions de gloire.
Vois l'orgueilleux Nassau, ce fameux criminel,
A la paix obstacle éternel,
Quitter ces sables blancs que la mer enveloppe :
Vois cet usurpateur à travers les hasards
Toucher à d'autres bords, et de toute l'Europe
Attirer sur lui les regards.
Dans ces vastes marais où jadis ses ancêtres
Ouvrirent la porte aux erreurs,

Quand d'un peuple infidèle armé contre ses maîtres
Ils animèrent les fureurs,
Il se voit une cour nombreuse, magnifique,
De guerriers et de souverains,
Victimes de sa politique.
Il voit ces fiers républicains
Mettre leur sort entre ses mains,
Souffrir qu'il leur impose un joug pesant et rude,
Et d'un peuple ennemi de toute servitude
N'être plus aujourd'hui que les fantômes vains.

Tandis qu'à longs traits il s'enivre
De l'encens qu'il reçoit, des honneurs qu'on lui rend,
Louis, que la Victoire est engagée à suivre,
Marche, attaque Mons, et le prend.
Il semble que Nassau de diverses provinces
N'ait pris soin d'assembler ce grand nombre de princes
Qu'il avoit flattés, éblouis
Par l'agréable espoir d'une vengeance prompte,
Que pour voir de plus près sa honte,
Et le triomphe de Louis.

Qu'il est beau ce triomphe ! et quelle vigilance,
Quelle valeur, quelle puissance,
D'un coup-d'œil fait-il découvrir !
Mais combien coûte-t-il d'alarmes !
Hélas ! est-ce aux rois à s'offrir
Au capricieux sort des armes ?
Et quand Louis trouvoit des charmes
Aux dangers où sans cesse on le voyoit courir,
Songeoit-il qu'on payoit par des torrents de larmes
La gloire qu'en soldat il venoit d'acquérir ?

Songeoit-il que déjà ce dangereux exemple
A séduit ce héros à qui tu dois le jour?
Par quels périls à Philisbourg
Grava-t-il son nom dans le temple
Où la Gloire fait son séjour!
Mais à quoi sert-il de s'en plaindre?
Toi-même, pour te faire un nom aussi fameux,
Quelque jour pour toi feras craindre
Ce qu'on craint aujourd'hui pour eux.

La valeur chez les rois devroit toujours se taire.
Former de glorieux projets
Est ce qu'ils doivent savoir faire :
L'honneur d'exécuter appartient aux sujets.
Ce n'est point une loi trop dure
De s'offrir pour son prince aux plus terribles coups.
Non, dans quelque intérêt que mette la nature,
D'un sort si brillant et si doux
Jamais un grand cœur ne murmure.
Hélas! qui peut le savoir mieux?
Le sang d'un fils l'objet de toute ma tendresse,
Et qu'à ce roi vengeur des querelles des cieux
Mon zèle a consacré dès sa tendre jeunesse,
Ne vient-il pas pour lui de couler à ses yeux?

Jeune prince, l'espoir de ce puissant empire,
De Nice asservie à nos lois,
Et de tant d'autres grands exploits,
Que j'aurois de choses à dire!
Mais la voix me manque, et mes doigts
Ne sauroient plus tirer aucuns sons de la lyre
Qu'Apollon, favorable au zèle qui m'inspire,
Pour célébrer Louis me prêta tant de fois.

ÉPÎTRE

A M. LE PELLETIER DE SOUZY.

1691.

Je ne saurois m'en empêcher;
Il faut, seigneur, que je vous gronde.
Je vous cherche avec soin; mais j'ai beau vous chercher,
Je ne saurois vous approcher,
Que lorsque votre porte, ouverte à tout le monde,
Me mêle avec les gens qu'on aime à dépêcher.
Quelque réflexion profonde
Que fasse là-dessus mon esprit alarmé,
Je ne devine point sur quoi cela se fonde,
Et je n'ai pas accoutumé
Que dans la foule on me confonde.
Si vous pouviez savoir les affligeants discours
Que me tient en secret le plus insurmontable,
Le plus dangereux des amours,
Vous seriez moins impraticable.
Vous êtes étonné, seigneur;
Mais que votre esprit se rassure.
Je n'aspire point à l'honneur
D'aucune galante aventure.
L'amour dont je vous parle à lui-même est borné;
Il fait d'un peu d'encens toute sa nourriture:
La raison, la sagesse, en vain l'ont condamné;
Avec nous cet amour est né,

Autant que nous cet amour dure.
C'est un foible, il est vrai; mais, tout examiné,
C'est un foible que la nature
Aux plus grands hommes a donné.

Personne n'est assez sincère
Pour avouer, comme je fais,
Tout ce que fait souffrir l'amour-propre en colère.
L'un dit, je n'en ai point; l'autre, je n'en ai guère.
Si de tels discours étoient vrais,
Les dames craindroient moins qu'on les vît négligées,
De n'avoir pas dormi seroient moins affligées,
Et n'emprunteroient pas d'attraits;
Les amants, les guerriers ne romproient point la tête
De leur bonne fortune, et de tous leurs hauts faits;
Messieurs les beaux esprits se feroient moins de fête,
Et quand ce qu'ils font est mauvais,
Ils souffriroient du moins en paix
Qu'on fît de leur ouvrage une critique honnête.
Mais que fais-je ? et pourquoi dans ma lettre entasser
Bagatelle sur bagatelle?
Seigneur, en la lisant, vous pouvez les passer.
Revenons à notre querelle.
Comme votre bonté, jointe à votre pouvoir,
A beaucoup d'importuns tous les jours vous expose,
Peut-être croyez-vous que je ne veux vous voir
Que pour demander quelque chose.
En ce cas, c'est bien fait d'avoir sa porte close :
Dans un temps de besoins et d'embarras tissu,
Demandeur, quel qu'il soit, doit être mal reçu.
Mais, seigneur, un portier doit-il être barbare,
Quand on vient pour remercier?

Et d'un compliment aussi rare
Doit-on si peu se soucier?

Ne diroit-on pas, à m'entendre,
Que le malheur du temps fixe votre bonté,
Que pour les maux d'autrui vous devenez moins tendre,
Et qu'un remercîment doit, par sa rareté,
Agréablement vous surprendre?
Ah! si, comme chacun a de différents goûts,
Les raretés pouvoient vous plaire,
Il faudroit, pour vous satisfaire,
Vous faire voir des gens qui se plaignent de vous.

Mais où les rencontrer, quand chacun vous honore,
Quand de tous côtés on n'entend
Que des gens que l'excès de vos bontés surprend,
Qui se disent : Personne en vain ne les implore;
Partout il fait des cœurs une riche moisson;
Et quoiqu'il serve bien, on ne voit point encore
De malheureux de sa façon?
Que cet éloge est grand! Seigneur, toute la gloire
Qu'au milieu des sanglants combats
Donne une célèbre victoire,
A beaucoup près, ne le vaut pas.

D'un si précieux caractère
On a vu la nature avare en tous les temps;
Et même dans le cours des emplois éclatants
Un si beau naturel ne se conserve guère.
Cependant, moi, qu'on ne verra
Ni juger brusquement d'une chose future,
Ni mettre volontiers mon bien à l'aventure,
Je gagerois ce qu'on voudra
Que, lorsque de Louis l'équité toute pure

Vous placera, seigneur, au gré de mes souhaits,
L'abondance de ses bienfaits,
Dont le parfait mérite est toujours la mesure,
En vous ne corrompra jamais
Ce qu'a mis de bon la nature;
Et je gagnerai ma gageure.

En attendant cet heureux jour,
Où, par une conduite habile, juste et sage,
Vous ramènerez le bel âge,
Où le monde naissant du bien et de l'amour
Faisoit un innocent usage,
Donnez ordre, seigneur, qu'on ne me dise plus
Ce qu'on s'accoutume à me dire.
Souffrez que j'aille enfin, dans vos moments perdus,
Délasser votre esprit de tout l'ennui qu'attire
Un pénible travail et des soins assidus.
Je ne m'en tirai point à moi seule; et je pense
Qu'avec moi je vous mènerai
Des gens de votre connoissance,
Horace, Virgile, Térence;
Et peut-être avec eux je vous amuserai.

AIR.

La campagne a perdu les fleurs qui l'embellissent,
Les oiseaux ne font plus d'agréables concerts,
Les bois sont dépouillés de leurs feuillages verts:
N'est-il point encor temps que mes craintes finissent?

Qui peut empêcher le retour
De ce jeune héros si cher à ma mémoire ?
Hélas ! n'a-t-il donc point assez fait pour la gloire ?
Et ne doit-il rien à l'amour ?

ÉPÎTRE A LA GOUTTE.

1691.

Fille des plaisirs, triste Goutte,
Qu'on dit que la richesse accompagne toujours ;
Vous que jamais on ne redoute
Quand sous un toit rustique on voit couler ses jours ;
Je ne viens pas ici, pleine d'impatience,
Essayer par des vœux d'ordinaire impuissants
D'adoucir votre violence.
Goutte, le croirez-vous ? c'est par reconnoissance
Que je vous offre de l'encens.

De cette nouveauté vous paroissez charmée.
Faites pour n'inspirer que de durs sentiments,
A de tendres remercîments
Vous n'êtes point accoutumée.
Commencez à goûter ce qu'ils ont de douceurs ;
Qu'on vous rende partout de suprêmes honneurs ;
Qu'en bronze, qu'en marbre on vous voie,
Triomphante de la santé,
Rétablir dans nos cœurs le repos et la joie.
A combien de périls Louis seroit en proie,
Si vous n'aviez pas mis ses jours en sûreté !

Tout ce qu'affrontoit son courage
En forçant de Namur les orgueilleux remparts
Peignoit l'effroi sur le visage
Des généreux guerriers dont ce héros partage
Les pénibles travaux, les glorieux hasards.
Dans la crainte de lui déplaire,
On n'osoit condamner son ardeur téméraire,
Bien qu'elle pût nous mettre au comble du malheur :
A force de respect on devenoit coupable.
Vous seule, Goutte secourable,
Avez osé donner un frein à sa valeur.

Hélas ! qui l'auroit dit, à voir couler nos larmes,
Dans ce temps que la paix consacroit au repos,
Où de vives douleurs attaquoient ce héros,
Que ses maux quelque jour auroient pour nous des charmes ?
Mais quel bruit, quelle voix se répand dans les airs ?
Quoi donc ! messagère invisible
De tout ce qui se fait dans ce vaste univers,
Auprès du grand roi que tu sers [1]
On voit couler le sang ! Évènement terrible,
Quelle idée offrez-vous à mon cœur agité ?
Sur l'excès de valeur et d'intrépidité,
Ce héros sera-t-il toujours incorrigible ?

Vous n'avez pas assez duré,
Goutte dont j'étois si contente ;
Vous trompez ma plus douce attente,
Vous en qui j'espérois, et que j'avois juré
De célébrer un jour par quelque grande fête,
Si, pour nous conserver une si chère tête,

[1] Plusieurs personnes blessées auprès du roi au siège de Namur.

Dans le camp de Namur vous aviez mesuré
Votre durée à sa conquête.

Ah! que ne laisse-t-il à son auguste fils
Domter de mortels ennemis,
Fameux par leur rang, par leur nombre,
Mais qu'à suivre son char le ciel a condamnés?
Qu'il ne nous quitte plus, qu'il se repose à l'ombre
Des lauriers qu'il a moissonnés.
N'est-il point las de vaincre? et ne doit-il pas croire
Que son nom, pour durer toujours,
N'a plus à faire du secours
De quelque nouvelle victoire?
Ces Grecs et ces Romains si vantés dans l'histoire
Ont sauvé leurs noms du trépas
Par des faits moins brillants, moins dignes de mémoire.
Affreuse avidité de gloire!
La sienne efface tout, et ne lui suffit pas!

De tant de nations la chère et vaine idole,
Nassau, par plus d'un titre en monarque érigé,
Dès qu'il sait Namur assiégé,
Frémit, rassemble tout, et vers la Sambre vole.
A voir si près de nous flotter ses étendards,
A quelque noble effort qui n'auroit dû s'attendre?
Mais, tout savant qu'il est dans le métier de Mars,
Il semble n'être enfin venu que pour apprendre
Le grand art de forcer une place à se rendre:
Et, pour ses alliés toujours rempli d'égards,
Lancer sur notre camp de menaçants regards
Est tout ce qu'il ose entreprendre.

Tout ce qui justifie et nourrit les terreurs,
L'art, la nature, cent mille hommes,

Et ce que l'hiver a d'horreurs,
Malgré la saison où nous sommes,
Auront vainement entrepris
De rendre Namur imprenable;
Quand Louis l'attaque, il est pris.
Et cet amas de rois que sa puissance accable
Est la montagne de la fable,
Qui de l'attention fait passer au mépris.

Non, je ne me suis point trompée :
Je vois courir le peuple, et je lis dans ses yeux
Que Louis est victorieux.
Ma crainte pour sa vie est enfin dissipée;
Et je n'aspire plus qu'à revoir dans ces lieux
Ce héros dont mon ame est toujours occupée.
Goutte, qu'on vit trop tôt finir,
Et dont je viens d'avoir l'audace de me plaindre,
Puisque pour ce vainqueur on n'a plus rien à craindre,
Gardez-vous bien de revenir.

Ne le dérobez point à notre impatience.
Lorsqu'il est éloigné de nous,
Tout est enséveli dans un morne silence;
Et le foible plaisir que donne l'espérance
Est le seul plaisir qui soit doux.
Mais, Goutte, s'il est vrai ce qu'on nous dit sans cesse,
Que jusqu'à l'extrême vieillesse
Vous conduisez les jours, lorsque vous ne venez
Qu'après qu'on a passé huit lustres;
Pour des jours précieux et toujours fortunés,
Jours qui sont tous marqués par quelques faits illustres,
Quelle espérance vous donnez !

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE PREMIER VOLUME.

	Pages
Éloge historique de madame et de mademoiselle Deshoulières,	v
Préface de madame Deshoulières. 1687,	xxxv
Préface de mademoiselle Deshoulières. 1695,	xxxvii
Portrait de mademoiselle de Vilenne. 1658,	1
Portrait de M. de Linières. 1658,	4
Madrigal,	9
Sonnet en bouts rimés sur l'or. 1667,	ibid.
Déclaration,	10
Lettre de Gas, épagneul de madame Deshoulières, à M. le comte de L. T. 1671,	ibid.
Chanson,	12
Lettre de Gas, à Courte-Oreille, tourne-broche de M.... 1672,	ibid.
Air,	14
Apothéose de Gas, mon chien. A Iris. 1672,	ibid.
Épître à M. Mascaron, évêque de Tulle. 1692,	18
Rondeau,	20
A mademoiselle de la Charce, pour la fontaine de Vaucluse. 1673,	21
Les Moutons. Idylle. 1674,	24
Chanson,	26
Sonnet en bouts rimés pour le roi,	ibid.
Imitation de la première ode d'Horace, à M. Colbert, ministre d'état. 1675,	27
Madrigal,	30
Ballade à M. Charpentier, sur son livre intitulé : Défense de la langue françoise, etc. 1676,	31
Sonnet burlesque sur la Phèdre de Racine. 1677,	32

Pages
Lettre à M. Doujat, 33
Au Roi. Madrigal, 34
Lettre en chansons à M. Deshoulières. 1677, 35
Rondeau. 1677, 42
Rondeau. 1677, 43
Chanson, ibid.
Les Fleurs. Idylle. 1677, 44
Les Oiseaux. Idylle. 1678, 46
Ode à M. de la Rochefoucauld, auteur des Réflexions morales, 1678, 48
Chanson, 54
Épître de Tata, chat de madame la marquise de Montglas, à Grisette, chatte de mad. Deshoulières. 1678, 55
Réponse de Grisette à Tata, 56
Blondin, chat des Jacobins de la rue Saint-Honoré, à sa voisine Grisette, 58
Dom Gris, chat de madame la duchesse de Béthune, à Grisette, 59
Mittin, chat de mademoiselle Bocquet, à Grisette, 61
Regnault, chat des A....., à Grisette, 65
Réponse de Tata à Grisette, ibid.
Réponse de Grisette à Tata, 67
Grisette à M. le maréchal duc de Vivonne. Épître, 69
Épître de Cochon, chien de M. le maréchal de Vivonne, à Grisette, 72
Réponse de Grisette à Cochon, 73
—— de Cochon à Grisette, 75
—— de Grisette à Cochon, 77
—— de Cochon à Grisette, 80
—— de Grisette à Cochon, 83
Rondeau à M. le duc de Vivonne. 1678, 86

Pages

Madrigal, 87
Au roi. 1678, ibid.
Aux muses, sur la paix de Nimègue. 1679, 88
A Iris. Stances, 90
Stances, 91
Épître à M. le maréchal duc de Vivonne. 1679, 92
Ballade à l'une de ses filles, qui fut depuis religieuse, 95
Chanson, 96
Épître à M. Lucas de Bellesbat, 97
Rondeau à monsieur....., 98
L'Oranger. A madame....., 99
Madrigal, 100
Imitation de Lucrèce, en galimatias fait exprès, ibid.
Lettre à M. le Pelletier de Souzy, intendant de Flandre, 103
Lettre de M. de Senecé à madame Deshoulières, en lui envoyant de l'argent qu'elle lui avoit prêté à la bassette, 105
Réponse à M. de Senecé, 106
Madrigal, 108
Élégie. 1679, ibid.
Chanson, 110
Chanson, 111
Célimène. Églogue. 1680, ibid.
Chanson, 114
Stances, ibid.
Air, 116
Épître chagrine à mademoiselle ****, ibid.
Églogue. Iris. 1680, 121
Chanson, 124
Ode à Climène, ibid.
Madrigal, 129

Pages
Ballade, 129
Ballade à Iris, 131
Rondeau à M. l'abbé ***, qui lui avoit écrit qu'il n'y avoit rien de si triste qu'une extrême sagesse, 132
L'Hiver. Idylle à M. Lucas de Bellesbat, 133
Air, 135
A madame ***. Songe, ibid.
Chanson sur M. l'abbé Testu, 137
Chanson, 138
Idylle sur la naissance de Louis, duc de Bourgogne, 139
Madrigal, 142
Ballade à M. de Pointy, commandant une galiote au bombardement d'Alger. 1683, 143
Bouts rimés à M. le duc de Saint-Aignan. 1684, 148
Stances, 149
Le Ruisseau. Idylle. 1684, 150
Chanson, 154
Épître à M. le duc de Montausier. 1684, ibid.
Ballade, 156
Réponse de M. le duc de Saint-Aignan. Ballade, 158
—— à M. le duc de Saint-Aignan. Ballade, 160
—— de M. le duc de Saint-Aignan. Ballade, 161
Chanson, 163
Réponse à M. le duc de Saint-Aignan. Ballade, 164
—— du duc de Saint-Aignan. 1684, 166
—— au madrigal du duc de Saint-Aignan, ibid.
—— de M. de Losme de Montchenay à la ballade A caution, 167
Rondeau redoublé à M. le duc de Saint-Aignan, sur la guérison de sa fièvre quarte, ibid.
Air, 168
Ballade de M. du Perrier, sur la ballade A caution. 1684, 169

Pages

Autre ballade de M. du Perrier sur le même sujet. 1684, 170
Air, 172
Réponse de M. Pavillon à la ballade A caution, ibid.
Ode au roi, sur la venue du doge de Gènes. 1685, 175
Songe d'Iris, 179
A M. Turgot de Saint-Clair. Madrigal, 182
Au roi, sur la révocation de l'édit de Nantes. 1685, ibid.
Épître chagrine à mademoiselle de la Charce. 1685, 184
A madame ***, en lui envoyant des fiches. Madrigal, 189
Louis. Églogue. 1685, 190
Chanson, 194
Idylle sur le retour de la santé du roi. 1686, 196
Réflexions diverses. 1686, 199
Ode. 1686, 205
Réflexions diverses. 208
Idylle, 210
Rimes en AILLES, en EILLES, en ILLE, et en OUILLE. 1687, 213
Réponse de M. le duc de Nevers. 1687, 219
Autre réponse de M. l'abbé Genest. 1687, 222
Au R. P. Bouhours, sur son livre de l'Art de bien penser. 1687, 223
Sur le même ouvrage. 1687, ibid.
Chanson de M. de Saint-Gilles, mousquetaire, 224
Réponse de madame Deshoulières à M. de Saint-Gilles, 225
Épître à madame de Maintenon. 1688, ibid.
Caprice, 228
Billet à M. Doujat, 230
Épître à M. le duc de Montausier, sur la prise de Philisbourg. 1688, 231

Pages
Ballade, 234
Air, 236
Épître à M. le maréchal duc de Vivonne, vice-amiral de France, ibid.
Stances, 238
Air, 239
A M. Garnier, 240
Air, 241
Épître à M. le duc de Montausier. 1689, 242
Au même, 243
A M. le marquis de Marcilly, pour le jour de la Saint-Louis. 1690, 248
Stances irrégulières sur les victoires remportées pendant la campagne de 1690, 251
La Solitude. Idylle, 253
Air, 257
Sur la mort de M. le duc de Montausier. Idylle, 258
Air, 261
Lettre à madame ***, 262
Épître à M. de Pontchartrain, 264
Air, 266
A M. Caze, pour le jour de sa fête, 267
Rondeau, 269
Épître à M. le duc de Bourgogne, sur la prise de Mons. 1690, 270
Épître à M. le Pelletier de Souzy. 1691, 275
Air, 278
Épître à la Goutte. 1691, 279

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

JUN 16 1944